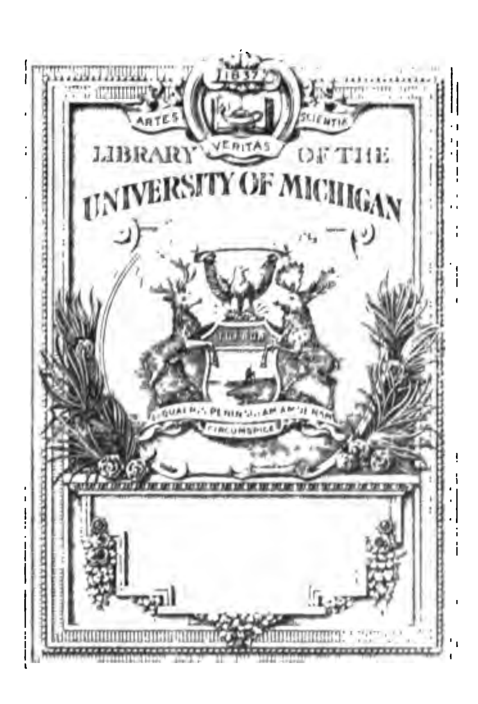




1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
CIRCUMSPICE

CONFESSION

D'UN

Homme d'aujourd'hui

DU MEME AUTEUR

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE H. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS — 1481[illegible]

ABEL HERMANT

Mémoires pour servir à l'histoire de la Société

CONFESSION

D'UN

lomme d'aujourd'hui

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50
1904

Il a été tiré à part
cinq exemplaires sur papier du Japon
et dix exemplaires sur papier de Hollande
numérotés à la presse.

CONFESSION

D'UN

Homme d'aujourd'hui

---

*A Madame ***, à Venise.*

LETTRE I

Ceux de nos actes dont les causes enferment plus de signification sont les instinctifs, je veux dire qui échappent à notre volonté délibérante, et qui n'ont point de motifs, mais bien une cause. Je recommence aujourd'hui de vous écrire, parce que je viens de voir la logique du caprice qui m'a fait suspendre, il y a plusieurs mois, notre correspondance et interrompre où, à mon insu, je le devais, cette confession générale.

Je puis vous dire, comme Chateaubriand : « Vous savez que j'ai maintes fois changé de lieu en écrivant ces mémoires. » Je n'ai pas, comme lui,

dépeint ces lieux, ni « parlé des sentiments qu'ils m'inspiraient et retracé mes souvenirs, mêlant ainsi l'histoire de mes pensées et de mes foyers errants à l'histoire de ma vie ». C'est pourtant le décor fortuit des derniers jours que je viens de vivre qui a rappelé ma pensée vers l'œuvre interrompue, et vers vous qui en êtes la destinataire.

N'imaginez pas une demeure d'aussi désirable mélancolie que l'*Infirmerie de Marie-Thérèse*. Je n'apercevais pas « des fenêtres du salon ce que les Anglais appellent *pleasure-ground* »; ni « vingt-trois chênes de Salomon et deux chênes de druides »; ni « un calvaire qui s'élève entre un noyer et un sureau »; ni enfin « des sœurs de charité en robe d'étamine noire et en cornette de basin blanc, des femmes convalescentes, de vieux ecclésiastiques errant parmi les lilas, les azaléas, les pompadouras et les rhododendrons du jardin ». Mais ce tableau n'est point sans ressemblance avec celui qu'hier encore j'avais devant les yeux : appauvrissez seulement les couleurs, dissipez la poésie et le charme, et représentez-vous, en la place d'une infirmerie de Marie-Thérèse, une froide et nette maison de santé moderne.

Je n'y ai resté que peu de jours, dans une de ces chambres nues et lavées dont les murs semblent de porcelaine. Je n'étais pas en péril de mort; mais je sentais la mort autour de moi, et j'ai

repassé ma vie comme aux heures où on la risque. Elle ne m'est point apparue, comme à ceux qui tombent, dans un éclair qui ne révèle que le pêle-mêle des détails : j'avais plus de temps, elle s'est ordonnée, elle s'est résumée logiquement; j'ai vu moins d'images foisonnantes et superflues, mais, d'eux-mêmes, les repères se sont marqués.

Ce qui m'a frappé surtout, c'est la continuité de mon développement : ma destinée était fixée dès mon premier jour, et je n'ai fait, depuis lors, que réaliser chaque jour un peu plus la formule que j'impliquais. Vous la connaissez : j'appartiens, et je n'en suis pas autrement fier, à cette élite qui est aujourd'hui légion, où les supériorités individuelles sont des inutilités sociales. J'ai su comprendre tôt le mal de cette excommunication, mais il n'était pas en mon pouvoir d'y remédier. Le milieu de bonne bourgeoisie où je suis né ne m'a pas retenu. Fils unique, dans ma famille composée de deux personnes et de moi, j'ai ignoré la famille. L'éducation classique, dont l'unique ressort est l'émulation, m'a enseigné la concurrence et point la solidarité. J'ai désiré d'être un homme éminent, et point d'être un homme. La leçon de la guerre ne m'a fait citoyen que pour un temps. J'ai échappé au fonctionnarisme, plus par esprit d'indiscipline que par esprit d'initiative, et mon affranchissement ne m'a servi qu'à devenir une

espèce de vagabond sans port d'attache, vivant en marge, malgré son goût de l'ordre, sa superstition des existences normales et régulières. Vous m'avez vu, à vingt ans, lecteur d'une petite reine allemande, et près d'accepter, au retour du régiment, les propositions d'une princesse russe qui m'offrait le préceptorat de son fils. C'est à la veille de ce nouveau provisoire et de ce nouvel inconnu que j'ai coupé mon récit.

Je vous ai fait suivre au jour le jour les oscillations de mon être intellectuel, de l'irréligion au mysticisme, et d'une morale ascétique à l'anarchie. Mais je vous ai montré que ces incohérences prétendues lui venaient de subir tour à tour les hérédités contradictoires, et qu'il s'acheminait sûrement vers une doctrine éthique inégalitaire, où la nécessité d'une organisation morale est proclamée pour le commun, et le privilège d'être hors cette loi réclamé pour les individus dissociés comme moi. Au reste, vous avez vu que, dans la pratique, j'accommodais cela, je ne sais comment, avec la thèse stoïcienne que l'individu n'est que parcelle du Tout et qu'il faut vivre conformément à la nature.

Enfin je vous ai rendu témoin de l'éducation de mes sens, et vous m'avez vu fatalement aboutir au libertinage, qui est l'art pour l'art en amour; car le libertin désire et jouit, rien que pour exercer sa faculté de désirer et de jouir; au lieu que

l'amour normal, qui est utilitaire, nous ravit hors de nous-mêmes : il est la conscience émue d'un devoir de contribution à l'espèce et à la race. Vous m'avez vu, au hasard de mes aventures, rencontrer une humble femme et lui inspirer cet amour-là, sans moi-même pouvoir y répondre, signe nouveau de ma mise hors la loi naturelle. Je l'ai rendue mère : notre fille n'a pas vécu huit jours ; et je n'ai senti devant cette tombe que la joie de vivre, la joie âpre de n'être plus lié par un tel lien à la triste et douce Louise Charrier, de pouvoir suivre ma fantaisie et m'engager à la princesse Yashvine. Vous vous souvenez que, devant la porte même du cimetière, j'avais donné son adresse au cocher qui m'attendait.

L'activité morale des êtres ne s'applique jamais qu'à un seul problème, spécial, mais d'où l'ensemble de la moralité dépend : car tout est dans tout. Depuis un an, mon problème, à moi, c'était cet amour que j'avais inspiré, que je ne partageais point ; et, si vous y prenez garde, toute ma doctrine, que je viens de vous résumer en deux mots, s'affirme en effet par cette conscience que j'avais de pécher contre la loi naturelle en n'aimant pas, encore que je n'en fusse pas responsable. Depuis lors, et durant toute la période que j'entreprends de vous raconter, c'est l'idée de paternité qui domine — à propos d'abord de cette paternité

naturelle, accidentelle et éphémère — que pour l'instant d'ailleurs j'oubliais bien scandaleusement, tandis que je me faisais conduire de Saint-Ouen à l'hôtel Bristol où était descendue la princesse.

J'avais peu de chances de la trouver, ou, au moins, d'être reçu, à cette heure de midi que je me figurais trop matinale pour une princesse russe, surtout ne l'ayant pas informée de ma visite. Mais j'étais si impatient de la voir que j'en étais sûr; et déjà je m'amusais à imaginer son aspect et son accueil, bien que le double sérieux et sage que je porte toujours en moi me gourmandât de cette puérilité.

Ce fut le moi puéril qui eut raison contre le moi raisonnable. J'appris du portier de l'hôtel que la princesse venait de rentrer justement, étant sortie dès le matin à bicyclette. Je modifiai sur-le-champ l'idée anticipée que je m'étais forgée d'elle, qui ne s'accommodait pas trop bien à celle d'une bicyclette. Mais quand je la vis enfin en personne, il fallut revenir sur cette modification : car vous ne sauriez rêver rien de moins sportif que sa corpulence, la fâcheuse rougeur de son teint et le costume à falbalas dont elle s'était affublée aussitôt sa culotte bas. Avec tous ces éléments de ridicule et de laideur, elle se composait une majesté; elle était bien autrement royale que ma vieille reine de Souabe;

elle était impériale, son profil rappelait celui de Catherine le Grand : cette ressemblance me fit douter de ses mœurs.

« Bonjour, monsieur », me dit-elle, d'une voix aiguë et si haute qu'on doutait que cette massive personne pût émettre de tels sons autrement que par un privilège de ventriloquie ; mais j'observai bientôt que ce parler de tête était sa façon d'être gracieuse. Elle me tendit une main si fort potelée que cela n'avait plus du tout figure de main ; je m'en saisis comme du plus friand morceau, et j'y portai mes lèvres : je ne fus point fâché de lui montrer que j'avais l'usage des cours. Elle m'assura, toujours de la même voix enfantine, qu'elle était enchantée de causer avec moi ; et, après m'avoir enveloppé d'un regard investigateur qui suffisait à confirmer toutes mes préventions, elle me fit asseoir à côté d'elle sur un canapé Louis-Philippe en or drapé de damas rouge passé. Mais ensuite elle garda si obstinément le silence que je vis bien que ce qu'elle appelait causer ensemble, c'était se taire et m'écouter. Je me mis donc à parler seul, bien que ce fût elle plutôt qui eût quelque chose à me dire.

Je lui exposai ce qu'elle savait, que j'étais mis en rapport avec elle par notre amie commune Mme Richter, dont le mari dirigeait le théâtre royal de Brenz, et que j'avais connue pendant mon

séjour à la cour de Souabe. Elle m'interrompit pour me demander, d'une façon à peine détournée, si j'avais été ou non l'amant de Mme Richter : je lui fis entendre que non, mais que notre intimité n'en avait guère été moins étroite, et que Mme Richter personnifiait, résumait, symbolisait à mes yeux toutes les influences allemandes que j'avais subies. « Elle est très intelligente! » glapit la princesse Yashvine, qui semblait prendre le plus vif intérêt à ma conversation, surtout quand je pédantisais: d'où je conclus qu'elle tenait beaucoup elle-même à passer pour une intellectuelle.

Ses répliques ne consistaient cependant qu'en hochements de tête ou en grognements dépourvus de toute signification; et elle ne se donna plus la peine de me faire toute une phrase que pour m'interroger sur les mœurs de Brenz, que je vis qu'elle souhaitait déplorables et pittoresques. Je ne voulus point qu'elle me jugeât sur le platonisme de mes relations avec Mme Richter, et je m'empressai de lui donner des détails circonstanciés sur mon aventure avec la dame d'honneur, dont le voisinage au Château m'avait été si commode. La princesse goûta mon récit : elle en gloussait d'aise et elle me regarda de façon à me faire sentir qu'elle m'estimait. Malheureusement, l'émotion la congestionnait fort; elle se saisit d'un tout petit éventail Empire, qu'elle mania du même geste rythmique

et ample que si c'eût été le plus gigantesque des éventails espagnols.

Elle ne paraissait pas songer le moins du monde à l'objet de ma visite. Voyant midi et demi passé, je jugeai à propos de prendre une fois encore l'initiative et lui rappelai que j'étais venu pour m'engager comme précepteur de son fils. Il n'en fallut point davantage pour rétablir les distances et je devins, du coup, à ses yeux, une façon de domestique. Elle m'annonça, sans nulle précaution oratoire, le chiffre de ce que je dois bien appeler mes gages; et je le lui fis répéter, car il était si considérable que je n'en croyais pas mes oreilles. Elle me fit connaître qu'elle demeurerait encore assez longtemps à Paris, et que je partirais seul pour Pétersbourg, dans quinze jours au plus tard; que j'y séjournerais tout l'hiver; et que j'irais, dès le début du printemps, à la campagne, assez loin au sud de Moscou; qu'enfin mon rôle de gouverneur consisterait à ne quitter son fils ni jour ni nuit.

Elle ne me parla pas de lui davantage; elle ne daigna pas même me dire son prénom. Je sentis qu'elle ne l'aimait guère, et qu'elle était honteuse de lui. L'on m'avait averti que le jeune homme était un peu bizarre, ou arriéré : je ne doutai point qu'il fût idiot, et je le pris en grippe d'ores et déjà. Mais je ne conçus pas plus de sympathie pour une mère qui méprisait son fils, et qui n'était pas mère

en dépit de tout. La princesse me remit pour mon voyage et les premiers frais une somme excessive : je pris cette remise pour une façon de me congédier, je baisai de nouveau la menotte épaisse, et je fus gratifié encore d'un regard passablement équivoque.

En retournant à la maison, je m'avisai que mes parents n'avaient pas le moindre soupçon des choses notables et diverses qui venaient de m'arriver depuis vingt-quatre heures. J'étais leur seule affection, leur unique bien, et j'avais pu cependant, à leur insu, avoir un enfant naturel, le perdre, résoudre de m'expatrier : tel est le mensonge des intimités familiales. Je souffris pour eux de me sentir séparé d'eux par la vie. Je les aimai tristement. Il m'en coûta de leur apprendre inopinément qu'à peine revenu, j'allais repartir. Je leur laissai croire que j'y étais depuis longtemps décidé, que je craignais de leur être à charge : le motif était honorable, ils n'osèrent point me faire des reproches.

Je craignais davantage les reproches muets de Louise Charrier, et d'avance je ne les tolérais point : de quoi se mêlait-elle? J'allai lui annoncer mon exil avec une certaine raideur qui n'était vraiment pas de saison. Elle accepta ce dernier coup avec sa résignation habituelle, qui pouvait passer pour indifférence.

Durant mon bref séjour à Paris, je ne m'occupai que de futilités à peine croyables ; je consacrai au moins une semaine au choix et à l'emplette des fourrures. Puis je partis dans les premiers jours de décembre, le cœur léger. Je fis halte à Berlin. Mme Richter m'avait envoyé une provision si abondante de lettres d'introduction que j'en aurais eu pour six mois à l'épuiser ; mais, ne demeurant que quarante-huit heures, je n'y touchai point. Je visitai en conscience le musée, je bâillai sous les tilleuls, et comme Berlin n'était pas le but de mon voyage, je ne pus m'y intéresser à rien du tout. J'avais hâte de pousser plus loin.

Le lendemain soir, j'étais à la gare centrale au moins une heure d'avance. Je choisis un petit coupé à quatre places, et je donnai au conducteur quelques marks pour que l'on m'y laissât seul. Il m'y enferma ; mais, au moment juste où le train allait partir, il rouvrit la porte et poussa dans mon réduit un vieux monsieur, accompagné d'une petite fille aux cheveux nattés. Je n'eus pas même le dédommagement de pouvoir donner cours à mon humeur, car ils se confondirent en excuses : la petite me faisait des révérences plongeons, et les obséquiosités du vieux m'interdisaient encore le sommeil à plus de minuit. Enfin il se rencogna pour laisser à l'enfant la place de s'étendre, et il se mit à la regarder dormir avec une expression sen-

timentale aussi invariable que le sourire des danseuses. Cela me toucha, mais je m'étendis en face d'eux, et je ne tardai pas à dormir moi-même, sous son regard attendri.

Je ne retrouvai plus au matin l'Allemagne que je connaissais et que j'aimais. La plaine était au même niveau que la mer, toutes deux ternes, grises, enveloppées de brouillard, de mélancolie et de pauvreté. J'entr'ouvrais à peine les yeux et je n'osais pas faire un mouvement, ne me souciant point de renouer conversation avec mes compagnons de route et de donner prétexte à leurs politesses importunes. Je ne laissai voir que je ne dormais plus qu'au moment où je constatai qu'ils s'apprêtaient à quitter le train.

J'ai oublié le nom obscur de la station où ils descendirent; mais la mémoire de mes yeux a gardé l'image de la gare, qui était neuve, de briques et de pierres, ornée de créneaux inutiles et de ridicules mâchicoulis comme un château-fort du moyen-âge. Sur le quai, un autre enfant, un garçon aux cheveux pâles, attendait le vieillard et la petite fille. Ils parurent enchantés de se revoir, mais ils ne faisaient pas de gestes : toute leur joie était dans leur regard et dans leur sourire. Ils se donnèrent des baisers sur les lèvres. Je me sentis loin, je me sentis « à l'Étranger ». Ce mot d'étranger eut, une fois par exception, un sens pour moi. Mais

j'éprouvais plus de tristesse que de curiosité. Je ne suis pas capable de pensées précises dans l'atmosphère d'un paysage vague. — Je passe : ce vague à l'âme est sans intérêt.

Je vous fais également grâce des impressions qui sont communes à tous les nouveaux venus en Russie, et du *chtchi* que je savourai au buffet de Wirballen en attendant que l'on voulût bien me restituer mon passeport et m'autoriser à poursuivre mon voyage. Cette formalité me fit sentir, ni plus ni moins qu'au premier venu, que le pays où je me risquais n'est pas, comme on dit, une terre classique de liberté.

Nous avions la neige depuis le matin, mais ce n'est qu'après la frontière qu'elle devint véritablement russe, je veux dire formidable et magnifique. Les flocons énormes, qui tourbillonnaient et ne tombaient pas, occupaient tout le vide de l'espace, et l'on ne concevait point que l'air pût être respirable. Deux murailles de candeur splendide se dressaient de part et d'autre du train : il semblait qu'il suffît d'un coup de vent pour les rabattre sur nous et nous ensevelir. La température intérieure des wagons était étouffante et je n'eus ma première impression de froid qu'en débarquant à Pétersbourg : elle est plus effrayante que pénible, on est muni contre l'ennemi, mais on le devine attentif, traître, guettant la moindre négligence

pour vous toucher mortellement. Les maisons basses et les enseignes peintes de Pétersbourg m'apparurent tremblantes à travers la neige. De nouveau, je me sentis loin, seul, inconnu, libre. Je regrettai que mon imbécile élève dût me venir chercher à la gare, et je me pris à souhaiter qu'il ne vînt pas.

Je n'en fus pas moins surpris et froissé quand je vis qu'il avait négligé ce devoir élémentaire de politesse. Je sus bien me tirer d'affaire sans lui. J'avais appris à compter en russe : je débattis avec un isvochtchik le prix d'une course, et me fis conduire au domicile de la princesse, à la Fontanka. J'eus beau prononcer de mon mieux le nom d'Yashvine, qui n'est cependant pas si rébarbatif, j'eus toutes les peines du monde à me faire entendre du portier ; et, quand il m'entendit, il me répliqua en russe, ce qui ne m'avança point. Enfin on m'alla quérir un domestique de la princesse, qui parlait allemand. Je sus de lui que la dame n'avait pas pris la peine de m'annoncer à ses gens, et que le jeune prince était à Moscou pour cinq ou six jours encore. J'en fus charmé, bien que piqué par le manque d'égards. Je traitai à part moi la princesse de folle et le prince de malappris. Je dis au domestique que j'allais loger à l'hôtel de France, et qu'on eût à faire savoir au prince que je l'y attendais.

J'employai deux jours à visiter la ville selon les

indications du Bœdeker; puis je me considérai libre en conscience d'y errer à ma guise et rien que pour m'amuser. Mais j'étais déjà blasé de piétiner la neige durcie, d'admirer les jardins délicatement cristallisés de givre, ou l'immense Néva figée, en travers de laquelle sont tracées des rues jalonnées de réverbères, enfin de vérifier les descriptions de Théophile Gautier. J'étais plutôt curieux de cette humanité nouvelle que je coudoyais. Il m'eût fallu un intermédiaire pour entrer en contact avec elle. J'avais une lettre pour un des comédiens français du Théâtre Michel. Un beau matin, je résolus de me présenter chez lui. Je m'apprêtai à sortir aussitôt après déjeuner. J'étais toujours fort long à m'équiper: ma pelisse me battait les talons, j'en relevais le col, qui dépassait mon bonnet de loutre, je m'encapuchonnais d'un bachlik en poil de chameau dont les pans faisaient deux fois le tour de mon cou et se nouaient par-devant, je mettais des snow-boots, des gants fourrés à l'intérieur et à l'extérieur; ainsi ficelé, je ne pouvais faire un pas dans la maison, mais, une fois dehors, je ne sentais plus le poids de mes vêtements.

J'étais au moment où je le sentais encore, je traversais le vestibule et m'acheminais péniblement vers la porte, quand je fus croisé par un jeune homme d'une taille d'au moins un mètre

quatre-vingts, et fort agile. Il était vêtu aussi confortablement que moi, mais avec élégance, portant un de ces manteaux à pélerine amples et légers, dont le collet seul est de fourrure et toute la garniture intérieure d'édredon. Il interpella le portier. Je l'entendis prononcer mon nom. Je me retournai d'un bloc, à l'instant même où le portier me désignait à lui. Il eut si vite fait de m'aborder que je rompis et faillis choir. « Prince Serge Nicolaïévitch Yashvine », dit-il, et il saisit ma main emmitouflée, qu'il broya. Je le regardais avec stupeur. Ce géant, cet athlète, c'était mon élève, c'était le jeune homme de dix-sept ans malingre et arriéré !

Je me sentis humilié d'avoir à le regarder de bas en haut, et du même coup je devins soucieux du ridicule de mon costume. Je voulus d'abord me débarrasser du bachlik, mais il y avait un double nœud que je serrai davantage en voulant le défaire. J'enrageais et j'étouffais. L'obligeant prince ne fit pas mine de le remarquer, et me demanda sans plus de préambule, avec un juvénile enthousiasme, avec une ardente cordialité, si je voulais bien, tout de suite, quitter ce logis de hasard et venir, comme il le désirait tant, m'installer chez lui. Je lui repartis, d'une voix étouffée, que je voulais bien. Il donna aussitôt des ordres pour mon déménagement, me tira dehors, me fit monter dans son

traîneau, et l'instant d'après nous étions à la Fontanka.

Dès le vestibule, les gens nous débarrassèrent de nos fourrures et de nos galoches. Je vis le prince nu-tête et je pus mieux juger de sa physionomie. Il avait le visage régulier, avec un nez kalmouk qui ne le gâtait point, et qui même l'animait d'une drôlerie naïve. L'expression de ses yeux gris était tendre et bonne à l'ordinaire ; ils se fonçaient à la moindre émotion et s'éclairaient d'une petite lueur vacillante; parfois aussi, mais rarement, ils devenaient froids, métalliques : et cette variabilité du regard traduisait avec une exactitude merveilleuse la composition instable de l'âme — primitive, raffinée, mystique, puérile. Serge Nicolaïévitch n'avait aucun soupçon de moustache, et ses cheveux très blonds, coupés très court, n'étaient qu'une lumière autour de son crâne dont tout le dessin apparaissait. Ses joues étaient ce qu'on appelle de bonnes joues, et accusaient son adolescence en dépit de sa stature d'homme. Le corps me parut moins élégant, dépouillé du manteau avantageux où je l'avais d'abord vu drapé. Quand l'attention se relâchait, les épaules se voûtaient facilement. La poitrine n'était pas bien large, et il semblait que cette anormale force musculaire s'alliât à une inquiétante faiblesse de constitution. Le jeune colosse était

peut-être bien tuberculeux. Ce contraste ne laissait pas d'être pénible; mais celui de son athlétisme avec son enfantillage était charmant.

Il eut une si câline façon de me présenter des excuses pour son retour différé, que je craignis qu'on ne lui eût rapporté mes propos de mauvaise humeur, et je me hâtai moi-même de m'excuser sans savoir au juste de quoi. Je n'arrivais pas à me mettre avec lui sur le pied de l'égalité; son aisance me mettait mal à mon aise comme s'il eût été le premier prince avec qui je me fusse entretenu, et je lui en donnais même le titre : il m'invita gentiment à l'appeler Serguéï Nicolaïévitch. Puis il ajouta que mon prédécesseur allait jusqu'au diminutif et l'appelait Séréoje ; ce disant, il rougit comme une fille.

Nous allâmes d'un bout à l'autre de l'appartement. Toutes les portes étaient ouvertes à deux battants. La décoration me parut du style des palais royaux. Les meubles étaient si massifs qu'ils devenaient immeubles par destination, et il semblait que les bibelots eussent été achetés au poids. Il y avait abus de malachite. Je souhaitai de voir ma chambre, mais il fallait dire : la nôtre, car la princesse Yashvine n'avait parlé qu'à la lettre en disant que je ne quitterais mon élève ni jour ni nuit.

Cet arrangement me déplut fort, mais je craignis

de peiner l'enfant et je ne protestai point; ensuite je n'y pensai plus, car nous nous trouvâmes tout d'un coup embarqués dans une conversation qui durait encore à plus de minuit et quand nous étions déjà couchés tous les deux, la plus ondoyante, la plus incohérente, mais aussi la plus diverse et la plus vaste où il me souvienne d'avoir jamais tenu ma partie et donné la réplique. Je ne suis pas à même de vous la reproduire : il n'y faudrait pas manquer un mot, nous n'avions pas de point de direction et les idées se succédaient au petit bonheur; mais je pense que nous les touchâmes toutes, et même quelques autres.

Vous connaissez mon esprit latin, amoureux d'ordonnance, et vous devinez que ce chaos m'étourdissait; mais je savais, par mes fréquentations de voyage, qu'il est des intelligences construites sur un autre plan que la mienne, et je me targuais d'avoir acquis l'impartialité nécessaire pour les juger sans faire état de mes répugnances de race. En présence de cette érudition confuse, mais énorme, mon effarement ne nuisit pas à mon enthousiasme, et je crois même qu'il y servit. L'adolescent que l'on m'avait dit arriéré, avait bien lu quelque mille volumes de plus que moi, et pratiqué toutes les littératures jusques aux plus baroques, sans compter l'histoire, les sciences naturelles, surtout la chimie, et enfin la métaphysique, dont il

était entiché comme moi. La manie du scrupule avait suppléé chez lui, dans une certaine mesure, à la faculté de l'ordre, et il avait approfondi mille questions que je n'avais, moi, qu'effleurées. Il avait, ainsi que moi, revécu pour son compte toutes les religions et toutes les morales de l'humanité, mais par crises successives, et chaque fois y risquant sa raison ou sa vie. Par miracle, il avait tiré de là intacte sa foi naïve et même ses superstitions de Slave. Il était profondément pieux, d'une vertu ascétique et farouche, d'une charité ensemble mystique et positive jusqu'à la mesquinerie.

A chaque fois qu'une face nouvelle de ce caractère, si déconcertant pour moi, m'apparaissait, j'en faisais avec le mien des comparaisons qui ne m'étaient point avantageuses. J'apercevais, entre le moral de Serge et le mien, la même différence de stature qu'entre nos corps. J'étais humilié — j'étais ravi. Mon cœur se mettait de la partie, mon admiration tournait en amitié. Je m'exagérais la supériorité de Serge, et mon bonheur, d'avoir trouvé, au hasard de ma route aventureuse, ce compagnon de vie pour plusieurs mois ou pour plusieurs années.

Il se lassa, il s'endormit le premier : je veillai longtemps. Je repassais les souvenirs de ma visite à la princesse. Ah ! je m'expliquais à présent pourquoi cette somptueuse et stupide personne mépri-

sait son fils : elle ne se reconnaissait pas en lui. L'écart entre les générations qui se suivent n'est nulle part si marqué que chez ces Slaves. Chez nous déjà, les enfants comme les pères souffrent de la mésintelligence fatale qui n'est le fait ni des cadets ni des aînés : je me représentai ce que Serge avait dû souffrir, sevré d'estime et de tendresse, avec un cœur si fier et si tendre. C'est pourquoi il s'était livré à moi d'abord; je ne méconnus point la tâche qui m'incombait, et l'amitié improvisée que je lui avais vouée d'abord se fit tutrice et maternelle. Je m'endormis dans la joie. L'air était tiède; on avait bourré les poêles au début de la nuit, j'oubliais l'hiver extérieur, et je n'avais sur mon lit étroit qu'une couverture légère comme en été. Il était déjà fort tard lorsque je fus tiré de ma torpeur par la voix de Serge qui m'appelait gaiement. Il m'avait précédé dans le vaste cabinet de toilette contigu à la chambre. Nous reprîmes, tout en faisant nos ablutions, le grave entretien d'hier soir; mais nous traitions des sujets les plus ardus avec des plaisanteries et des éclats de rire, comme de vrais enfants. Nous déjeunâmes ensemble : enfin je me conformai aux ordres de la princesse et ne le quittai pas plus que son ombre. Il ne fut point d'ailleurs question d'études, et je me demande ce que j'aurais appris à ce garçon, de qui j'apprenais au contraire à toute minute.

Cette vie me parut, à la vérité, pleine d'agrément; elle ne laissa pas cependant de me fatiguer un peu après quelques jours. Je goûte la métaphysique; mais mon cerveau, si je puis dire, se délabre, quand je ne le nourris que d'abstractions et de généralités. Notre amitié même n'était pas, à proprement parler, humaine : nous ne nous communiquions rien l'un à l'autre de ce moi, qui est sans doute haïssable, mais bien intéressant, et nous n'avions pas d'intimité, sauf cette promiscuité matérielle, qui ne gêne point les Slaves, et qui nous choque toujours un peu, nous autres Français.

Je recommençai de souhaiter un honnête divertissement, ainsi qu'il sied à cet âge; et comme l'âge de mon pupille n'était pas fort différent du mien, je ne crus rien faire de monstrueux en lui proposant de retrancher quelques heures chaque jour à l'idéal pour les consacrer à la réalité. Je lui démontrai qu'il était plus sain de ne se point casser la tête le soir, et d'aller, entre le dîner et le coucher, où l'on s'amuse. A vrai dire, je comptais sur lui pour me servir de guide. La réponse que j'en reçus m'ôta toute velléité de récidive : car nous faillîmes nous brouiller à ce sujet. Je fis amende honorable, et je respectai mieux désormais cette farouche vertu; mais je la trouvai bien intolérante. J'ai peu de dispositions à la pureté, l'exemple de

Serge ne me piquait point, et je me demandais avec une anxiété grandissante comment à la fin je pourrais invoquer pour mon compte l'*habeas corpus*. Je n'étais déjà plus si monté contre la princesse, et une Catherine le Grand qui a enfanté un chaste Hippolyte me paraissait excusable de le méconnaître.

Je fus charmé d'apprendre qu'elle arrivait. Nous allâmes la recevoir à la gare. Elle portait un costume tailleur, qui, j'ose dire, la signalait, et, pardessus, une façon de mante de nourrice en velours cerise doublée d'hermine. J'observai l'abord de la mère et du fils. Ma pitié était toute prête. L'indifférence de la princesse fut ce que j'attendais : pourtant, elle fit sa petite voix pour souhaiter le bonjour à son fils ; au reste, à moi aussi. Mais je n'en revins pas de voir Serge gambader et japper autour d'elle avec une sorte de joie animale, comme un bon chien osseux et maladroit. A la maison, les domestiques accueillirent leur maîtresse avec un cérémonial asiatique dont je faillis mourir de rire, car elle n'était pas en tenue pour être adorée. Mais je retrouvai sa majesté impériale à l'heure du dîner, où elle parut aussi enharnachée et empanachée que je l'avais vue à Paris.

Il y avait un quatrième convive, un de ces vieillards momifiés de qui l'on ne saurait dire l'âge à trente ans près, et qui sont peut-être bien centenaires. Le visage était plutôt mort que vieux, mais

le corps, conservé par dessèchement, gardait une certaine jeunesse dégoûtante. On appelait ce sinistre vieillard comte Korf. Imaginez le type classique, ou mieux le poncif du vieux diplomate. Sa perruque grise était coiffée comme le toupet de mon grand-père, à la mode d'il y a un demi-siècle. Elle était parfaite, mais si visiblement perruque qu'on ne pouvait se défendre d'en faire abstraction par la pensée et de se représenter le comte Korf crâne nu. J'en dirai autant du râtelier, qui était une merveille d'art, mais qui suggérait par contraste l'image de la bouche vide. Au reste, ce comte Korf levait le cœur tel quel, sans le secours de ces associations d'idées. Non qu'il fût précisément laid : ses traits même avaient une certaine régularité; mais sa distinction faisait froid, et je n'ai rien vu jamais de plus significatif de tous les vices ignobles que ses lèvres et que ses yeux. L'on se sentait souillé dès qu'il vous touchait la main.

Il ne laissa pas toutefois de m'intéresser, durant ce premier dîner. Il était fertile en anecdotes : il savait toutes celles, non seulement de la cour de Pétersbourg, mais des petites cours allemandes, et les dessous de ce monde, à part de l'humanité, qui se compose exclusivement des têtes couronnées et de leurs satellites. Il avait tort de ne pas savoir autre chose; mais ces gens-là ne vivent pas, ils

n'ont pas le sens des valeurs. J'en attribuai une documentaire aux historiettes du comte, et les écoutai pour cette fois sans impatience, bien qu'il les dît d'une voix glacée comme sa personne et en les assaisonnant des plus ineptes réflexions.

Mais quand je vis qu'il récidivait le lendemain et les jours suivants, et qu'il était un convive inamovible, je le jugeai insupportable; au point de feindre parfois la migraine pour dîner dans ma chambre, où l'aimable et fidèle Serge venait toujours me tenir compagnie. Quant à la princesse, elle n'était jamais lasse de son Korf, elle l'écoutait avec une déférence voluptueuse, en hochant la tête et en grognant sans dire mot; elle allait même jusqu'à pousser parfois des gloussements qui étaient sa façon de rire.

J'avais compté de voir défiler dans les salons de la princesse Yashvine toute la haute société russe, pour mon instruction : je fus fort déconfit de n'avoir à me mettre sous la dent, en tout et pour tout, que ce comte Korf. La princesse était reçue avec honneur partout (vous pensez que je pris soin de m'en informer); mais, sauf le Korf, elle ne recevait chez elle personne de marquant.

Je ne veux point dire qu'elle ne reçût personne. L'on voyait apparaître de temps en temps d'autres hommes, ceux-là fort jeunes et de la plus fière mine; mais ils sortaient on ne sait d'où. Ils

venaient dîner un beau jour; la princesse nous les nommait du bout des lèvres, si bien que nous n'entendions pas, la plupart du temps, leur nom; et ils se trouvaient du coup intimes à ne plus manquer un repas. L'intimité durait, pour chacun, environ une quinzaine, rarement davantage, et souvent moins; après quoi il disparaissait comme il était venu, pour être aussitôt remplacé.

Ni le comte, ni Serge Nicolaïévitch ne semblaient choqués, ou même surpris, de ces allées et venues; je les expliquais, comme bien vous pensez, par la ressemblance de la princesse avec Catherine II. Je ne fus pas réduit longtemps aux hypothèses. Je vous ai dit que les portes restaient toujours ouvertes à deux battants : il m'arriva de traverser certaines pièces mal à propos. Pour moi, cela était de peu de conséquence; mais il se pouvait aussi bien que Serge devînt un jour ou l'autre témoin des débordements maternels. Je pensais qu'il en fût mort de honte, et cela m'indisposait contre la princesse.

J'étais aussi fort monté contre elle pour un autre motif, que j'ai peine à confesser : je me trouvais tout aussi bien que ces passants, et je me formalisais que la princesse ne daignât pas s'en apercevoir. Le plaisant est que j'eusse été avec cela fort gêné qu'elle y prît garde : car, outre qu'elle me plaisait peu, j'étais trop attaché à son

fils pour me prêter à de telles complaisances, même dans la condition assez ridicule d'abstinence où je vous ai dit que je me morfondais.

Au fait, j'étais bien niais de m'y résigner. Je prétendis me ressaisir, et méditai quelque tentative nouvelle pour entrer en relations avec les comédiens français. Mais Serge ne me quittait pas plus que son ombre. L'indiscrétion de son amitié, tout en me flattant, me donna sur les nerfs. Je subis en même temps l'action déprimante du froid prolongé. Je tombai en plein marasme, je me détraquai : j'étais sans défense contre un retour offensif des souvenirs troubles. Les images de Louise Charrier, de l'enfant morte, m'obsédèrent ; je fus en butte aux remords anciens, et j'éprouvai le besoin éperdu de me confier à quelqu'un.

Mais à qui? J'étais exilé, j'étais seul. A qui, sinon à cet adolescent dont la pureté ne me faisait plus sourire, et à présent m'intimidait, dont je tremblais de perdre l'affection si je me révélais à lui dépravé, coupable et repentant? J'avais le cerveau si malade, que j'en arrivais à souhaiter de le détacher de moi par cette confidence : il me semblait qu'en le perdant, j'expierais mon problématique péché. Je n'eus pourtant pas le courage de risquer une amitié qui m'était si secourable et si chère ; et, par une dernière bizarrerie, je désirai de surprendre mon élève en faute, pour qu'il

n'eût point le droit de me jeter la pierre si enfin je m'ouvrais à lui.

Ce désir étrange se réalisa contre toute attente. Serge Nicolaïévitch, malgré son goût de la retraite, était parfois contraint d'aller dans le monde, et même de fréquenter des jeunes gens de son âge, moins recommandables que lui. Il avait, depuis ma venue, tenté de couper court à ces relations. Je l'en avais dissuadé sans peine, car il me cédait toujours; mais alors il s'était mis en tête de me faire lier connaissance avec ses rares amis et de m'imposer à eux. Je ne fréquente pas volontiers les gens qui se pourraient croire d'un rang supérieur au mien, sauf s'ils me marquent qu'ils reconnaissent ma supériorité en toute autre matière; mais l'attitude du prince à mon égard était si respectueuse, et même si excessivement humble, que je n'avais point lieu de redouter qu'en sa présence personne me manquât de considération.

J'acceptai donc, entre autres, un dîner d'adieu offert, chez Palkine, par un cousin de Serge Nicolaïévitch, tout frais sorti du corps des pages, et qui avait eu la singularité de choisir un régiment de Sibérie malgré la modestie de l'uniforme. Serge fut si heureux de mon acceptation qu'il se fit fête de ce dîner. Je ne l'avais jamais vu de si joyeuse humeur. Tout en revêtant son habit, il riait, il jouait comme un enfant; il se moqua de mon atti-

rail contre la froidure, que je vous ai décrit; et d'abord que nous arrivâmes chez Palkine, il me parut de beaucoup le plus lancé des huit ou dix jeunes gens qui étaient là. C'est lui qui se mêla de choisir dans la vasque les sterlets pour le potage ensuite il fit honneur aux zakouski, et même aux alcools.

Le grand salon de Palkine présentait un aspect fort disparate. Les Russes dînent volontiers de bonne heure, ou affectent de dîner tard. Les uns se mettaient donc à table, et les autres achevaient, ou avaient dès longtemps achevé leur repas. Les retardataires, lents à émouvoir, observaient une correction, une froideur toute britannique, et les autres, fort émus, menaient un vacarme assourdissant.

On ne dîne guère, chez Palkine, en cabinet particulier : d'autant que les cabinets y sont de dimensions imposantes et paralysantes, et que les garçons y pénètrent à tout propos sans crier gare, comme s'ils avaient une mission de surveillance. En revanche, on ne se gêne guère plus dans la salle commune que nous dans nos cabinets particuliers. Les Russes ont la griserie affectueuse, et les témoignages d'amitié qu'ils se prodiguent étonnent toujours un peu les Occidentaux, moins caressants. La table voisine de la nôtre était occupée par des officiers qui se chamaillaient à tue-tête et qui

s'embrassaient à bouche que veux-tu. Un soldat venait d'emmener, avec les marques du plus profond respect, l'un de ses supérieurs qui s'était oublié jusqu'à trop boire.

L'ivresse est contagieuse. Serge, qui était novice, perdit la tête dès le potage. Je tins bon un peu plus longtemps : ma curiosité en éveil me préservait. Mais après que j'eus absorbé une nourriture compliquée, lourde, divers vins commandés sans choix et rien que pour leur prix exorbitant, ma raison s'obscurcit au point que je ne me rappelle rien avec suite, à partir d'environ huit heures un quart. J'ai seulement les oreilles cassées du souvenir confus de nos cris. Il me semble que nous alternions, à l'exemple de nos voisins, entre la dispute et la cordialité; et je dus manquer d'avoir une affaire, pour m'être insolemment égayé aux dépens d'un de nous, qui parlait français avec un accent et des fautes impayables.

Ensuite je me revois errant à travers les îles, faisant de vertigineuses glissades sur les montagnes russes, harcelé d'heure en heure par un appétit que le froid réveillait sans dissiper mon ivresse. Je traverse la Néva dans une troïka où j'ai trois compagnons inconnus, mais intimes, que je crois bien qui n'étaient pas du dîner, et que j'ai sans doute ramassés à Krestovski ou ailleurs. Le froid nous endort, et nous nous obli-

geons à parler tour à tour, pour ne pas céder à cet engourdissement pernicieux. Il est singulier que je ne me rappelle plus du tout avoir traversé la Néva pour aller aux îles, et que je me rappelle fort bien l'avoir traversée pour en revenir. Nous échouons tous quatre, à une heure indue, chez Palkine, où nous prétendons souper. La porte est close. Nous la heurtons à la briser. Peu s'en faut que le portier ne nous fasse conduire à la police. Et pour finir, mes compagnons de hasard, moins austères que Serge Nicolaïévitch, m'emmènent faire, dans les luxueux bas-fonds de Pétersbourg, ce que nous appellerions à Paris une tournée des Grands-ducs.

Lorsque, sur les quatre heures du matin, je rentrai chez la princesse, je me demandai pour la première fois ce que mon élève pouvait bien être devenu depuis le dîner. Je le trouvai rentré avant moi, déjà couché et endormi ; mais à la façon dont il avait jeté ses vêtements à travers la chambre, je ne jugeai point qu'il eût employé le temps depuis notre séparation à dissiper les fumées qui lui troublaient le cerveau et à rassurer son sang-froid.

Je fis une bien autre découverte le lendemain matin : ses airs tragiques, ses demi-aveux me donnèrent à entendre qu'il avait précisément terminé la nuit comme moi-même. J'imagine que ses malicieux amis, le voyant dépossédé de son libre

arbitre, avaient trouvé drôle de le faire par surprise faillir à ses principes. Je le consolai ironiquement, je plaidai la responsabilité atténuée. Enfin je haussai les épaules, et je lui affirmai de toutes mes forces que l'œuvre de chair est sans importance et qu'on exagère beaucoup.

Je n'arrivai pas à le persuader ; mais, par contre, ses scrupules éveillèrent les miens. Je me repris à penser avec remords à ma maîtresse lointaine. Je n'avais plus de raison pour ne point confier mon péché à Serge Nicolaïévitch, qui n'avait plus le droit d'être inexorable. Je lui fis donc ma confession.

Il l'écouta avec tristesse et ne me répondit d'abord pas un mot ; ce qui ne m'étonna point, car il n'était pas homme à exprimer une opinion avant d'avoir réfléchi mûrement. Mais il en fut presque aussitôt diverti par une nouvelle invitation de ce cousin qui nous avait eus à dîner chez Palkine. Le jeune officier, avant de partir pour la Sibérie, allait passer quelques jours chez les siens à la campagne, et désirait d'y emmener Serge. Je n'aurais pas cru que Serge acceptât, après l'accident de l'autre soir ; mais il estimait son cousin. Il parla bien, timidement, de me faire inviter aussi. Mais la princesse Yashvine s'avisa tout d'un coup que cela était indiscret, et le défendit. Je me trouvai donc séparé de mon élève pour une semaine.

Le soir même, les façons de la princesse à mon égard se modifièrent sensiblement. Il faut vous dire que, depuis plusieurs jours, nous n'avions pas eu de « passant » à dîner. Nous dînâmes seuls avec le comte Korf; il était couche-tôt, il se retira de bonne heure, et je dus demeurer à faire salon avec la princesse. Elle me pria aussitôt de « venir causer », tout comme naguère à l'hôtel Bristol. Sa voix était aiguë et engageante : je frémis ; mais je ne pouvais qu'obéir, et j'allai m'asseoir à côté d'elle sur un canapé qui, pour les commodités de la conversation, était plus massif qu'inquiétant. J'eus soin de me tenir à distance respectueuse ; mais cette réserve ne me servit point. Le cœur de la princesse se mit à battre avec force, et cela se voyait fort bien extérieurement ; elle eut le sang au visage ; elle agita son petit éventail.

J'affectai de n'y rien comprendre et de croire que causer avec elle, c'était, comme d'habitude, parler seul. Je me hâtai donc de prendre la parole, décidé à ne plus me taire tant que j'aurais de souffle; mais il paraît que Mme Yashvine était d'humeur ce soir à donner la réplique. Elle me coupa, et, avec une habileté dont je ne l'aurais point soupçonnée capable, elle mit d'abord l'entretien sur son fils. Elle fit les allusions les plus claires, et j'ose dire les plus indécentes, à la récente frasque de Serge. Elle daigna en rire.

Puis elle passa prestement aux généralités. Elle débita un discours assez hardi sur les passions de l'amour. A propos des exigences de la jeunesse, elle me laissa entendre qu'elle était toujours prête à les pardonner; qu'elle ne savait pas gré aux jeunes hommes de se contenir trop; et, pour le faire court, que je n'avais qu'à étendre la main.

Vous avouerai-je que je fus flatté d'être enfin distingué par elle? Mais j'étais aussi résolu fermement à me contenter de cet honneur pour l'honneur. Je surveillais avec l'attention la plus soutenue les manœuvres de mon entreprenante princesse, et je mesurais de l'œil le terrain qu'elle avait gagné : il ne m'en restait guère plus pour rompre. Cependant je ne me sentais pas en sérieux danger : un homme n'est pas toujours sûr de pouvoir disposer de soi, mais il l'est qu'une femme n'en peut disposer malgré lui.

Je comptais sans l'incroyable toupet de la dame. Elle fut dupe de la niaiserie que je jouais. Elle sourit avec indulgence, et se mit en devoir de me forcer dans mon retranchement. Elle déclara que toutes les créatures humaines ne sont pas, comme on pourrait croire, égales devant les lois de la galanterie; et qu'ainsi l'usage est, dans le vulgaire, que l'homme prenne l'initiative, au lieu que, dans les sphères aristocratiques, ce sont toujours les princesses qui font les premiers pas.

J'eus l'impertinence de lui répondre que, moi qui avais vécu dans les cours, je savais la fausseté de cette assertion; que j'avais eu des bonnes fortunes assez flatteuses et, pour tout dire, au-dessus de ma condition, et que certainement je les eusse refusées si elles se fussent offertes. Sur ce, je me levai, un peu étourdi de mon audace à rebours, et ne doutant point qu'on m'offrît le lendemain un billet de première classe pour Paris. Le bonsoir menaçant de la princesse me confirma dans cette prévision. Comme je n'y pouvais rien, je n'y rêvai point davantage, et je m'en allai sur l'heure m'amuser où j'avais dernièrement appris que l'on s'amusait. La princesse aurait enragé si elle l'avait su.

Contre mon attente, elle ne me témoigna pas, le lendemain, la moindre rancune. Elle outra même ses grâces. Je vis clair dans son jeu : l'autorité ne lui ayant pas réussi, elle allait tenter de me séduire. Cela ne laissa pas de m'inquiéter, car la résistance me paraissait plus désobligeante et plus malaisée dans cette condition. Par bonheur, la princesse, qui était superbe dans le commandement, manquait de doigté pour séduire; elle ne me prêta guère qu'à rire, et je pus atteindre sans dommage la fin de la semaine, où Serge revint se placer entre nous. Je me réjouis doublement de son retour; mais j'eus le chagrin de lui trouver je ne

sais quel air contraint et méfiant. Se doutait-il de quelque chose? Ou jugeait-il *a priori* que je n'avais pu demeurer une semaine en tête-à-tête avec sa mère sans qu'elle entreprît sur moi? Vous conviendrez qu'il ne m'était point permis de tirer cela au clair. Dans cette incertitude, je me trouvai moi-même fort mal à mon aise. J'avais ma conscience pour moi, mais je m'aperçus qu'elle ne sert de rien; et je ne m'étonnai plus que les accusés innocents soient toujours les plus prompts à l'aveu.

J'attendais avec impatience notre départ pour la campagne. Nous devions, Serge Nicolaïévitch et moi, précéder de longtemps la princesse, et je comptais que la délivrance de sa vue suffirait à restituer notre intimité fraternelle. Je ne me trompais point. Dès que nous fûmes installés côte à côte dans les excellents fauteuils à tiroir du wagon-salon de Moscou, nous recommençâmes de nous parler l'un à l'autre sur le même ton que naguère et avec le même timbre de voix. Au réveil, Serge me salua d'un sourire enfantin et candide, et mes regards enfin assurés ne se détournèrent plus des siens.

Cette réconciliation muette me fut infiniment douce. J'étais aussi prédisposé à la joie par le retour en surprise du printemps. Nous avions quitté Pétersbourg en plein dégel, en pleine boue. Dès le point du jour, la campagne, à travers la

buée des vitres, m'apparut dépouillée de neige, nue et noire. En débarquant à Moscou vers neuf heures, nous revîmes le soleil. Et quand nous ressortîmes du Bazar Slave, après y avoir choisi nos chambres et retenu nos places pour déjeuner contre la vasque des sterlets, il faisait chaud, le ciel était bleu, ardent, les profils guerriers du Kremlin étaient nets, les coupoles d'or et d'argent resplendissaient, la lumière diffuse dans l'atmosphère pure et légère se jouait le long des chaînettes qui pendent aux bras des croix.

J'avais regretté de voir Moscou sans neige : je décidai vite qu'à ce décor oriental, il fallait du soleil et de la chaleur. Mais j'étais moins ému de curiosité que de tendresse. Le miracle de ce printemps soudain me ravissait. Je ne me lassais pas de voir des fleurs pousser en pleine terre. Peu de jours après notre arrivée, je vis les rues toutes parées de fleurs jaunes, vulgaires mais éclatantes.

Dès cette semaine, nous pûmes dîner en plein air. Nous allions à la montagne des oiseaux, d'où l'on découvre ce qu'il y a de plus charmant à Moscou : les tours et les murailles crénelées, les toits verts environnés de jardins, et les pâles clochers métalliques. Nous restions à table longtemps, amusés par le mouvement des garçons en livrée de toile toute blanche, avec une ceinture de cordonnet de soie rouge. Nous ne savions

jamais l'heure. La nuit est faite de deux crépuscules.

Nous descendions vers la Moskwa, dont les méandres rappellent ceux de la Seine. Nous allions au hasard, à pied. Nous nous égarions souvent, mais on ne se sent pas égaré quand la nuit n'est ni froide ni obscure. Nous écoutions les veilleurs de nuit qui tambourinent sur de petites planchettes, nous écoutions les divins rossignols, nous écoutions les mélopées des étudiants et des paysans noctambules. Enfin nous rentrions le long des boulevards déserts, où, à la devanture des traktirs, une lampe à pétrole projette sa lueur crue sur un samovar de cuivre. Nous nous couchions tard, et nous nous levions tard; et le jour nous ramenait encore au bord du fleuve, où déjà l'on voyait des hommes, des enfants, des femmes, comme au temps de l'innocence première, se baigner naïvement nus.

Je me plaisais fort à Moscou et aux environs, j'y aurais volontiers séjourné davantage; mais Serge était impatient d'arriver sur ses terres et de reprendre contact avec ses paysans. Nous partîmes donc après une quinzaine, par la ligne de Sébastopol. Ma tristesse de partir s'aggrava quand je vis le charmant paysage en quelques heures se transformer, et l'enchantement s'évanouir des eaux, des verdures, des fleurs. Maintenant nous traver-

sions le steppe et, sauf des villages de quelques huttes pareils à des campements dans un désert, rien n'arrêtait plus le regard jusqu'au mélancolique horizon.

Je ne dis pas quatre paroles durant cette première journée. Nous avions un compagnon de voyage inconnu, gros homme grisonnant qui ne savait point le français. Il causait en russe avec Serge, il l'accaparait. Il s'adressait cependant à moi, de temps à autre, par politesse. Il m'expliqua en mauvais allemand que le steppe foisonne en rongeurs semblables à de petits lapins, et qu'on appelle spermatophiles parce qu'ils se nourrissent de semences; et ensuite, chaque fois qu'il apercevait un de ces animaux, il ne manquait pas de me le désigner du doigt, en prononçant le mot « spermatophilous ».

A chaque station, des moujiks se précipitaient en se bousculant dans notre wagon, retiraient nos valises des filets et les posaient sur les banquettes afin de marquer nos places. Nous leur donnions une dizaine de kopeks, puis nous allions au buffet manger des zakouski et boire du thé parfumé de citron. Nous bûmes notre dernier verre à dix heures, après quoi nous dormîmes ou fîmes semblant. Je revis le jour sans plaisir, le décor n'ayant point changé. Mais, à la deuxième station de la matinée, notre wagon fut envahi par des moujiks

de tout âge et des deux sexes, qui se jetèrent sur Serge Nicolaïévitch avec des démonstrations de tendresse et de servilité. Il ne témoigna pas une moindre joie de les voir, et il subit sans répugnance leurs embrassades à la russe.

On mit nos bagages sur une espèce de chariot primitif, et nous suivîmes à pied jusqu'au village. Notre escorte grossissait à chaque pas. Tous ces gens parlaient avec volubilité une langue que je n'entendais point. Je me sentis à part, inutile. Quand on a un peu de pratique de l'observation personnelle, on démêle vite si ces sortes d'impressions ne sont que l'effet passager de notre arrivée dans un pays inconnu, ou si elles présagent définitivement qu'il n'y a point, en ce lieu nouveau, de place ni de rôle pour nous. Je ne doutai pas dès ce premier jour, et moins encore les jours qui suivirent, qu'entre Serge et ses paysans je n'étais qu'un tiers importun.

Je ne m'accoutumais pas à la maison, pourtant simple, vaste, commode, et dont le vieux style russe m'avait d'abord amusé. Serge avait des préoccupations qui m'étaient étrangères : notre familiarité en souffrait; et il le sentait bien aussi, puisqu'il m'accablait de gentillesses moins naturelles. Il insistait trop pour m'emmener avec lui chez ses paysans; je faisais moi-même trop d'efforts pour m'intéresser à l'œuvre d'éducation

qu'il avait entreprise et qui le passionnait. Y pouvais-je participer? Je n'entendais point leur langage. Je recommençai donc à ne m'intéresser qu'à moi dans ma solitude, et les images de mon passé d'hier redevinrent obsédantes. J'éprouvai aussitôt le besoin de me communiquer : je ne pouvais recourir qu'à Serge Nicolaïévitch, hélas! si différent de moi, et moins que jamais à présent capable de me pénétrer. Mais je n'étais plus maître de me taire. Je repris un jour l'entretien interrompu. Je lui reparlai de mon enfant morte et de ma maîtresse lointaine.

Il me dit en rougissant que, depuis ma première confidence, il avait beaucoup réfléchi à l'histoire que je lui avais contée : il savait maintenant, avec une certitude entière, quel était mon devoir, et il me demandait la permission de me l'indiquer. Je l'en pressai. Il me déclara sérieusement que je devais renoncer au monde et épouser la pauvre fille qui m'aimait.

Vous ne me croiriez pas si je vous disais que je ne tombai pas de mon haut en recevant la proposition de ce baroque mariage. Serge Nicolaïévitch ajouta vivement, et en rougissant encore plus, qu'il fallait qu'il fût bien sûr de ses déductions pour me donner un tel conseil : car il se faisait malaisément à l'idée que je pusse le quitter si vite. Je ne pus me défendre de lui repartir, avec cette ironie

française qui choque tant les étrangers, que, si je n'avais point d'autre motif pour le quitter, nous n'en étions pas là. Il me gourmanda de traiter à la légère une matière si grave, et d'exposer en riant tout mon avenir terrestre, sans compter mon salut éternel. Il m'annonça d'ailleurs que, persuadé, quant à lui, que ce mariage était mon devoir, il considérerait comme le sien de me le rappeler à tout instant.

Vous pensez si je fus consterné de cette menace. Le pire est qu'il la mit à exécution et que, dès lors, le tête-à-tête me devint insupportable. Je poussai des soupirs de soulagement quand la princesse nous fit annoncer sa venue prochaine. Nous allâmes la chercher à la gare, comme les moujiks étaient venus nous chercher; mais nous y allâmes seuls, sans les moujiks, moins affectionnés, paraît-il, à leur maîtresse qu'à leur maître. Mme Yashvine portait une robe blanche fort courte, une blouse rouge, et un chapeau de bergère en paille d'Italie.

Le soir, elle vint dîner aussi magnifiquement vêtue qu'à Pétersbourg, et j'eus la fatuité de penser que cette coquetterie était à mon intention. Mais, dès le lendemain matin, elle prit des façons résolument campagnardes. Elle ne craignit pas de se présenter devant mes yeux en tenue de bicycliste : sa plus grande force était qu'elle n'avait nul sentiment ou nulle peur du ridicule, ne pensant point qu'une

princesse Yashvine y pût prêter. Elle m'assura d'autorité que je ne prenais aucun plaisir aux visites apostoliques de Serge chez ses bêtes brutes de paysans, et me requit de le lâcher pour la suivre sur les routes.

Depuis qu'elle m'avait donné barres sur elle par ses étranges propositions, j'affectais des allures d'indépendance qu'il était surprenant qu'elle tolérât : car elle regardait comme esclave-né tout ce qui n'était pas prince, et surtout prince Yashvine. Je n'osai toutefois me dérober. Je ne doutais point qu'elle renouvelât ses tentatives contre ma vertu; mais je me demandais avec curiosité de quel procédé elle userait cette fois, et si ce serait du commandement ou de la séduction.

Elle était bien trop intelligente, du moins en fait de stratégie amoureuse, pour user de l'un ni de l'autre, qui avaient déjà échoué tour à tour. Elle s'arrêta à un moyen terme, qui n'était qu'à demi honorable pour elle, et dénotait peu de vanité féminine. Elle n'avait guère d'illusions et ne se croyait pas irrésistible; mais elle savait qu'en revanche les circonstances la servaient, et elle entendait en profiter. La saison chaude, dans ces pays froids, est singulièrement voluptueuse et suggestive. La princesse avait des idées trop dogmatiques sur le tempérament des hommes pour admettre que mon innocence pût ne point me peser. Elle pensait, et

non sans raison, qu'une femme a bien des chances de plaire quand elle est seule de son sexe, et elle ne redoutait point la concurrence des paysannes. Enfin elle comptait sur le tête-à-tête pour arriver au corps-à-corps, et elle possédait si bien la topographie des environs qu'elle savait m'y promener des journées entières sans jamais traverser un village ni croiser un passant importun. Elle choisissait ingénieusement les lieux de halte, et c'était au pied d'une meule, ou dans l'oasis d'un bouquet d'arbres, ou bien au bord de la rivière, où je vous ai dit comme les Russes se déshabillent avec facilité.

Elle se gardait de m'attaquer franchement : elle mettait la conversation sur les sujets scabreux. J'avoue qu'elle me traitait en collégien. Mais elle me troublait beaucoup moins qu'elle ne se troublait elle-même, et ces montées soudaines de sang qui lui empourpraient le visage en donnaient la preuve la moins équivoque. Elle essayait aussi de me piquer par des moqueries sur mon abstinence; ou bien elle affectait de n'y pas croire; et, à ce propos, elle ne se faisait pas faute de certaines plaisanteries d'un tour particulièrement russe, que je ne puis vous rapporter, tant vous les trouveriez choquantes de la part d'une si grande dame, et même de n'importe quelle dame. J'y répondais avec toute l'impertinence dont je suis capable; et, comme

le désir lui donnait une façon d'esprit, ces entretiens ne laissaient pas d'être animés, ils devenaient même parfois brillants. Après tout, je m'amusais fort, mais pas du tout de la manière que la princesse Yashvine eût souhaitée.

L'attente n'émoussait point sa fantaisie; je craignais continuellement qu'elle ne hasardât quelque démarche plus directe et qu'il me fût plus malaisé d'esquiver avec honneur. Je sentis l'approche du danger une après-midi du mois d'août. Nous avions fait une course fort longue, et nous goûtions l'ombre et le frais au bord de l'eau, familièrement assis l'un près de l'autre comme un étudiant et une grisette dans les bois de Meudon. La princesse avait une palpitation prolongée que je voulus attribuer à l'essoufflement; mais je vis bientôt que ce n'est point l'haleine qui lui manquait. Je me résignai à subir un nouvel assaut.

Elle ne me le donna point du tout comme je l'attendais. Elle s'émut soudain. Ses lèvres tremblèrent comme celles d'un enfant prêt aux larmes; et elle me demanda sans détour, avec l'humilité la plus touchante... Ma foi, je ne me rappelle pas les termes au juste; mais cela revenait à me demander par quelle fantaisie de cruauté invraisemblable je lui refusais obstinément une chose qui lui eût procuré tant de plaisir et à moi si peu de peine. En y réfléchissant depuis, je me suis aperçu que cette

formule, dont usent plus souvent les hommes qui sollicitent les faveurs d'une femme, est beaucoup plus convenable aux femmes qui sollicitent les faveurs d'un homme. Elle me parut sans réplique, et je restai penaud, n'imaginant point, vu mon âge, d'excuse ni même d'explication à la rigueur de mes refus.

Heureusement, ce fut la princesse elle-même qui me tira d'un embarras où j'aurais fini par succomber. Elle s'avisa soudain qu'elle venait d'oublier les distances, et elle devint furieuse par l'effet d'une réaction instantanée. Elle se mit alors à m'accabler d'invectives si grossières que vous me permettrez de n'en point salir mon récit. Pour finir, elle me cassa sur le dos le petit éventail de prix qu'elle portait toujours, même dans ses promenades sportives. Le bris de cet objet détermina une nouvelle réaction en sens contraire : il y suffit d'une pause fort brève. La princesse me demanda l'heure, et, sans me donner le loisir de répondre, elle me déclara de son air le plus impérial qu'il était temps de rentrer.

Il va de soi que, jusqu'à la maison, notre conversation ne fut guère animée; mais au dîner, et ensuite, la princesse parut si fort à son aise que je pensai avoir rêvé cette scène grotesque et violente.

Nous demeurâmes longtemps assis dans le jardin, elle, Serge et moi. Nous goûtions la soirée chaude,

nous admirions les étoiles et nous écoutions les chants lointains. Je regardais la mère, le fils tour à tour. Je me rappelai le regret que j'avais eu de ne pouvoir nouer à Pétersbourg plus de relations, ni étudier de plus près cette humanité différente. Mais il me semblait à présent que je la connaissais très bien, aussi bien que peut connaître un voyageur qui passe. Et elle se résumait à mes yeux en ces deux personnes, issues l'une de l'autre, marquant par leur opposition l'instabilité d'une race inquiète aux évolutions trop rapides : en cette mère autocrate et dépravée, en cet apôtre chaste et ardent — son fils — qu'elle méprisait.

LETTRE II

Nous ne quittâmes la campagne qu'à la veille de l'hiver. La température était déjà inclémente, le vent aigre, et les glaciales pluies battantes alternaient avec les rafales de neige. Nous devions faire à Moscou une halte de cinq ou six jours; mais, dès la nuit de notre arrivée, le prince Serge tomba si malade que les médecins déclarèrent à première vue qu'il ne fallait point songer de longtemps à le transporter. C'est tout ce qu'ils trouvèrent à dire — dont la princesse et moi, entre parenthèse, eussions fort bien pu nous apercevoir sans leur aide. Quant à la maladie elle-même, ils ne démêlèrent point si c'était une fièvre typhoïde ou une façon de tuberculose généralisée à évolution galopante.

Dans ces conjonctures dramatiques, la princesse m'étonna par sa maternité, qui n'était point d'ailleurs un obstacle à son inconduite. Elle passait des nuits au chevet de son fils, mais il lui arrivait de

passer des journées dehors, et Dieu sait où. Elle fréquentait les théâtres, d'où elle revenait folle d'inquiétude à l'idée que peut-être bien Serge Nicolaïévitch aurait expiré en son absence. Elle pleurait avec moi, elle se tordait les mains, elle me témoignait la reconnaissance la plus touchante pour le dévouement dont il paraît que je faisais preuve, et sur lequel vous me permettrez de n'insister pas. J'ajoute que les témoignages de cette reconnaissance n'allaient point jusqu'à me gêner. Par contre, les médecins qui défilaient au chevet de notre cher malade étaient l'objet d'une gratitude plus effective, et je vous aurai assez fait entendre de quelles scènes je fus maintes fois témoin, quand je vous aurai dit que je me croyais à Venise, entre George Sand et le docteur Pagello.

Je me croyais surtout dans une maison d'aliénés, et je n'ai jamais pu depuis lors me représenter autrement ce Bazar Slave où nous restions en détresse, ni même, entre nous, toute la Russie. Le plus égaré n'était pas Serge, malgré sa fièvre à quarante degrés et sa continuelle exaltation. Pourtant je ne pense pas avoir jamais vu plus singulier malade, au moral comme au physique. Son mal, qui, pour n'être pas diagnostiqué, n'en était pas moindre, ne lui retirait autant dire rien de sa vigueur; tout l'inutile de son corps avait fondu, mais ses muscles n'en paraissaient que plus

saillants; et quand le froid des bains où nous le plongions dix ou douze fois par jour le saisissait trop désagréablement, il était encore capable, pour se détendre les nerfs, de tordre les cols de cygne en cuivre de sa baignoire.

La vigueur intellectuelle n'était pas plus diminuée que la musculaire : la fièvre même aidait à l'activité du cerveau. L'idée de la mort hantait Serge. Il en discourait avec moi sans trêve, comme Socrate dans le *Phédon*, en métaphysicien, mais matérialiste, qui a la certitude et la peur du néant. Comme rien ne l'embarrassait moins que la contradiction des doctrines, il assaisonnait son matérialisme de christianisme, et s'aventurait dans les régions d'une mysticité si peu accessible que je ne distinguais plus les instants où il était lucide de ceux où il délirait. Il se désespérait de me quitter, surtout avant que j'eusse expié mes fautes, et il profita des avantages de l'agonie pour me tirer le serment que j'épouserais Louise Charrier dès qu'il ne serait plus. Je jurai solennellement. J'avoue que j'usai de la restriction mentale. Comme Serge ne mourut pas, j'eus la double joie de ne pas perdre un si bizarre, mais si précieux ami, et de ne me pas voir réduit, en conséquence, au parjure.

La guérison déconcerta les médecins autant que la maladie. Mais il faut toujours qu'ils trouvent quelque chose à dire : le Pagello du moment

affirma que Serge pourrait malaisément supporter les froids russes. Ce docteur nous parut sagace. J'imaginai que j'allais être chargé de conduire le convalescent dans quelque station d'hiver, et je m'en réjouis, étant déjà excédé de la neige. Mais il paraît que la princesse n'en avait pas fini d'être mère. Elle déclara qu'elle ne quitterait point son fils, et qu'au reste elle souhaitait depuis longtemps de passer un hiver en Égypte. Il fut résolu dans les cinq minutes — c'est comme j'aime que l'on décide les voyages — que nous irions tous trois, et que l'on partirait à la fin de la semaine.

Serge Nicolaïévitch se rétablit d'autant plus vite qu'il le fit de bonne humeur. Il était ravi de n'être point mort : l'expression vous peut paraître bizarre, mais elle est rigoureusement juste. Il riait à tout propos, d'un rire un peu forcé, comme un enfant qui a eu grand'peur et qui en est quitte pour la peur. Cela me gagnait, nous rajeunissions simultanément. Croiriez-vous que pendant l'assommant voyage de Moscou à Sébastopol, nous ne cessâmes pour ainsi dire point de pouffer? Le steppe ne nous inspirait pas de mélancolie.

Nous nous rappelâmes au départ le gros bonhomme grisonnant avec qui je vous ai conté que nous avions voyagé naguère, qui prononçait le mot « spermatophilous », chaque fois qu'un de ces petits lapins qui foisonnent dans la plaine nous

montrait le bout de son nez ou de son oreille pointue, ou s'asseyait sur son derrière pour regarder passer le train. Nous montâmes cette scie à la princesse. Je ne vous demande pas d'en rire. Mais les plus stupides plaisanteries devenaient plaisantes dès que la princesse en était le plastron, grâce à la façon qu'elle avait de ne les pas entendre ou de les prendre mal. Sa placidité, ses hochements de tête, ses grognements étaient impayables, et elle se laissait enfin aller à des colères furieuses mais inoffensives, qui lui produisaient le même effet de congestion que ses plus vifs désirs amoureux.

J'arrivai à Sébastopol si parfaitement abruti que je ne me rappelle rien de la ville. Serge pourtant, qui était seul à ne point sentir la fatigue, me força de la visiter, et notamment le cimetière français. C'est une politesse que les Russes nous font volontiers, pour nous témoigner, je pense, qu'ils ne nous gardent pas rancune. Nous embarquâmes dès le lendemain pour Constantinople et passâmes la mer Noire à travers un brouillard épais, qui se déchira juste comme nous entrions dans le Bosphore. Ce coup de théâtre était providentiel : c'est ainsi que les paysages qui sont des décors doivent être révélés soudain au voyageur qui les visite pour la première fois.

Jusqu'à l'apothéose finale, je veux dire jusqu'à

l'apparition de la pointe du sérail, de ses coupoles rondes, de ses minarets aigus, blancs parmi les grands cyprès noirs, la succession des tableaux est ménagée avec un art que je ne voulais pas croire fortuit. Ou bien c'est donc que le hasard ni les hommes n'ont point fait une faute de goût. La courbe des collines est naïve, les arbres hauts et maigres, ou déployés en parasol, sont toujours à la place qu'il faut. Les architectures manqueraient aux sommets inachevés qu'elles couronnent, et leur beauté semblerait moins touchante si elles n'étaient ruinées, pour ainsi dire, à point. Le long des rives dont les courbes sont toujours aisées et charmantes, des palais neufs, vides, chauffent au soleil doux la blancheur et le marbre de leur nudité. L'eau calme est transparente jusqu'au fond, et lorsque le bateau fait halte, des poissons qui ressemblent aux dauphins de la fable se jouent sans peur autour de sa coque puissante, dans l'écume de son hélice apaisée... J'eus un véritable chagrin d'apprendre qu'il fallait partir tout de suite. Je fis de Constantinople une visite encore plus sommaire que de Sébastopol. Je ne savais pas que je me rattraperais bientôt.

Le regret, une traversée fâcheuse, le mal de mer m'indisposèrent d'avance contre l'Égypte. J'en voulus à Serge d'être beaucoup moins malade que moi. Quant à la princesse, elle fut divertie des

nausées par une curiosité que lui inspirèrent deux Cynghalais qu'elle dénicha aux secondes. La rive plate et morne d'Alexandrie ne me réconcilia pas avec le pays nouveau où j'abordais. Je trouvai aussi que la ville avait un aspect trop européen, je souhaitais plus de couleur locale. Mes yeux s'amusèrent davantage durant le trajet d'Alexandrie au Caire. Je ne me lassais point de regarder, à travers la vitre du wagon que la poussière nous obligeait de tenir close, les bandes de fellahs laboureurs, hommes, femmes et enfants, toujours courant, agiles dans leurs flottantes galabiehs bleues, qui sont pareilles quand elles sont neuves et diverses quand elles sont passées. Dès que nous fûmes installés au Caire, dans un hôtel où tout, du haut en bas, était anglais, sauf les tapis et quelques domestiques arabes couchés le soir en travers des portes, je retrouvai l'Europe importune, je me crus dans une ville d'eaux. Mais je retrouvai l'Orient que je n'espérais plus quand je me décidai à errer dans le Mouski ; je m'épris de la foule égyptienne, des passants affairés sans but, riant sans cause, des ânes fringants, des chameaux maladroits qui, en balançant de droite et de gauche leurs fardeaux, heurtent et entament les murs des maisons, comme un bateau qui roule entame les berges d'un canal trop étroit.

Surtout ce qui me séduisit en dépit de

mes préventions et contre quoi je ne pus bouder longtemps, c'est la volupté de cette atmosphère. J'en goûtais la sécurité plus encore que la douceur. Sous ce ciel privilégié, on est certain de n'être point surpris par une ennuyeuse averse, ni offensé, au tournant d'une rue, par un vent aigre : cela, malgré que vous en ayez, vous oblige à l'humeur égale, à une gaîté d'enfance. On est certain aussi de ne jamais manquer du nécessaire parce qu'on n'a besoin vraiment de presque rien pour subsister. Je ne dis pas que les étrangers puissent, comme les indigènes, se nourrir de quelques dattes ou d'une tige de canne à sucre; mais on se déshabitue vite de songer à demain parmi des gens qui en ignorent le souci, même si l'on doit demain être ailleurs, où ce souci redeviendra pressant. Et c'est pourquoi je ne m'inquiétais plus de l'avenir, je jouissais du facile présent, comme un enfant ou comme un fellah.

Je n'avais plus aucun désir de bouger inutilement; mais la princesse, qui ne tenait pas en place, voulut faire presque aussitôt l'excursion de la haute Égypte. Il va de soi qu'une si magnifique personne ne se contenta point des bateaux Cook, cependant fort commodes. Nous eûmes notre dahabieh, à vapeur, et qui nous porta assez rapidement jusqu'à Assouân : car on ne remontait guère alors plus haut que la première cataracte.

Ensuite nous redescendîmes lentement, en faisant escale aux temples de l'une et de l'autre rive. Je ne goûtai pas moins la sérénité tropicale que la grâce aimable et printanière du Delta. Je ne perdis point ma gaîté : elle devint seulement plus grave, à mesure que se fonçait le teint des habitants sur le visage de qui je pouvais lire une joie de vivre pareille à la mienne. J'aimais la chaleur, qui est très supportable à cette époque de l'année. Elle atténue maintenant notre énergie, nous avons besoin pour agir d'être fouettés par les froids du nord : jadis pourtant c'est dans les régions voisines de l'Équateur que les premières civilisations s'épanouirent, et nos lointains ancêtres, plus favorisés que nous, purent s'évertuer dans des jardins de délices où nous ne pourrions plus aujourd'hui que jouir mollement et nous énerver.

Peut-être mes yeux de septentrional eussent-ils préféré plus de variété dans les couleurs. Le sable est uniformément jaune et le ciel uniformément bleu ; mais cette monotonie est grandiose et en harmonie avec le calme, avec la continuité des lignes. Et puis, à l'heure où les rayons deviennent obliques, le divin Nil se pare soudain de mille couleurs délicates et tendres : on dirait qu'une invisible main y jette à profusion des pétales de fleurs qui demeurent à la surface de l'eau. La nuit est aussi une joie pour la vue. Elle est plus que

partout ailleurs riche d'étoiles, la lune est plus grande, les ténèbres sont bleues. Dès que la nuit vient, il faut accoster, car on ne navigue que pendant le jour. Alors on erre sur le rivage. On voit à peu de distance l'ombre de quelque village fait de cinq ou six huttes de boue séchée. Les riverains viennent à la rencontre des voyageurs et l'on se fait des signes d'amitié, faute de pouvoir autrement s'entendre : comme aux temps primitifs, lorsque deux tribus s'abordaient sans intentions hostiles, et ne pouvaient communiquer entre elles qu'au moyen de ces gestes propitiatoires d'où sont issues, par une transformation lente, les cérémonies de notre politesse.

Mais, encore un coup, ce n'est pas un itinéraire que je vous adresse : je ne raconterai donc point notre voyage et je m'abstiendrai de décrire; je veux me borner à vous dire l'essentiel de mes impressions, et comme elles modifiaient ma sensibilité. Car le milieu nouveau, bien que je ne fusse point destiné à y séjourner longtemps, ne laissait pas d'agir sur moi, et j'en mesurais d'autant mieux l'influence par le contraste de mes compagnons qui, eux, demeuraient identiques à eux-mêmes.

La princesse, ici comme ailleurs, était plus curieuse des gens que des objets : au fait, j'en pourrais dire autant de moi, mais nos curiosités

n'étaient point de même nature. Il est vrai qu'une femme est excusable de prendre garde aux mâles du pays, qui sont beaux; nous autres sommes moins bien servis, et l'expérience que je voulus faire d'une almée ne me donna aucune tentation de récidive. Mme Yashvine n'avait point le sens de l'architecture comme elle avait celui de la plastique, surtout vivante, et je ne jurerais point qu'elle aperçût la différence qu'il y a entre la cathédrale d'Isaac et le temple d'Edfou. Mais, comme elle se prétendait artiste, elle voulait tout voir, sans rien omettre. Serge de même — non par snobisme : parce qu'il avait un fond de bon élève. Il accumulait des notions, mais il ne philosophait point; et cela me surprenait de lui, que je savais si enclin à la métaphysique : car il ne me semblait point qu'au seuil du désert, et en foulant ce sol de vertigineuse antiquité, l'on pût faire autre chose que méditer sur les questions éternelles.

Rien de plus faux que le fameux « *cœlum non animum mutant...* » du poète latin; ou du moins il n'est applicable qu'aux gens du monde, qui retrouvent n'importe où ils se traînent leur même ennui et leur même vanité. Mais ceux qui pensent et qui sentent, ne pensent point ni ne sentent de même sous des ciels différents. Chaque fois qu'ils changent de place, ils changent de point de vue.

Tout leur est moyen de découvrir quelque nouvel aspect des choses. Ce que j'ai rapporté d'Égypte, c'est une certaine idée de la mort. Je ne connais point de pays où l'on puisse rêver sur la destinée humaine de façon plus consolante et plus noble. Certes, le colossal de l'architecture m'imposait : je ne me lassais point de promener mes regards sur la vaste plaine de Thèbes, que jalonnent si bien les débris épars qu'il suffit de la plus pauvre imagination pour évoquer le fantôme de la ville. Mais il suffit, pour en évoquer le peuple, d'ouvrir les yeux, de regarder les gens qui passent : ils sont demeurés pareils à leurs plus lointains ancêtres gravés sur les murs des temples, pareils de corps, pareils de visages; ils ont les mêmes attitudes, ils font les mêmes gestes, — ces attitudes, ces gestes qui nous semblent contournés, conventionnels, et qui ne sont que la fidèle copie de la réalité. Et j'étais plus ému de compter les siècles sur le visage des hommes que sur les pierres mornes des monuments.

Je me souviens qu'un jour, à Siout, je rencontrai dans une rue un de ces fous qu'on laisse errer sans vêtements ; et le reconnaissant, je me demandai où j'avais bien pu le voir déjà. Alors je m'avisai qu'il était pareil, comme un original à un portrait, à cette statue de bois, l'une des plus anciennes du musée, qu'on a appelée

le Cheik-el-beled, parce qu'elle était pareille, comme un portrait, au cheik du village où on la découvrit.

Vous savez que nulle race ne fut plus fréquemment vaincue, soumise et croisée que celle des fellahs. Pourtant c'est toujours elle qui a éliminé, en fin de compte, ses vainqueurs : son type est demeuré permanent et immuable. Ce beau spectacle d'une famille humaine indestructible, vraiment plus forte que la mort, me démontra que la participation à une immortalité collective peut satisfaire notre désir de survie. Comment? Je ne me charge pas de vous le déduire, car ma raison n'y fut pour rien; mais justement c'est notre raison qui d'ordinaire aperçoit que notre individu périssable fait partie d'un éternel tout, et notre cœur, qui ne s'accommode point de redevenir impersonnel et anonyme, ne discerne pas du néant l'Être qui nous absorbera : dans l'antique demeure de Phtah, je ne raisonnai plus mon éternité, je la sentis.

Au surplus nous nous méprenons, quand nous croyons que notre peur de la mort, c'est la peur de n'être plus. L'on ne peut craindre ce qui est inconcevable, et la suppression de nous-même ne se conçoit point. Notre horreur de la mort est beaucoup moins métaphysique, plus terre à terre. Elle se réduit presque au dégoût de la corruption. Or,

en Égypte, non seulement les édifices humains subsistent par delà les limites de durée imaginables, mais la dépouille même des hommes est conservée. Les innombrables générations de ceux pour qui mourir, c'était seulement aller de l'autre côté du fleuve, dorment encore intactes sur la rive gauche du Nil sacré. Mainte fois je suis allé rêver au seuil de cette nécropole, où je croyais entendre la voix confuse du passé, comme on entend celle du présent à l'approche des grandes villes, et nulle part je n'ai mieux compris que l'humanité se compose de plus de morts que de vivants.

Lorsque je faisais un retour sur moi-même, je me souvenais que, moi aussi, j'appartenais à une race, mais que je m'en étais détaché, que je m'en détachais tous les jours un peu plus. Un Français exilé en Égypte y retrouve encore la France à chaque pas. L'hypocrite domination anglaise n'a pas effacé notre empreinte. Mais les rappels de la patrie absente ne sont pas un remède à la nostalgie : au contraire, ils l'entretiennent. Je me découvris un motif personnel et plus raffiné d'en souffrir quand nous descendîmes le Nil. Du temps de Bonaparte, le temple de Louqsor était enseveli : seuls les chapiteaux apparaissaient au ras du sable. Et maintenant on voit d'en bas, au sommet des colonnes dégagées, la trace des feux que nos soldats y allumèrent. Un de mes grands-oncles faisait

partie de l'expédition, il était membre de la Commission des sciences et arts, je possède même des mémoires inédits qu'il a laissés; et cette histoire de la campagne d'Égypte n'est pas, pour moi, pareille aux autres histoires que l'on connaît par des livres imprimés : c'est un peu une chose de famille. Je fus ému, lorsque l'ânier qui me guidait me désigna du doigt ce vestige : là peut-être l'un des miens s'était reposé. Je sentis que je tenais encore, par des fibres secrètes et délicates, à ceux de mon pays, de mon sang, que j'étais susceptible encore de ce patriotisme intime qui jadis m'avait fait tressaillir, tout enfant, pendant la guerre.

Je m'avouai que je désirais revoir ma terre natale et mon foyer; aussitôt je ne me dissimulai plus que ma vie était mal ordonnée, que je n'avais pas, à proprement parler, de carrière, pas d'avenir, et qu'il était tout juste honorable de me laisser appointer comme précepteur d'un grand diable de garçon qui aurait pu m'en remontrer. Je ne réfléchis pas davantage, et je m'ouvris le même jour à Serge de mon intention de le quitter. Pour éviter qu'il protestât, j'eus le front de lui faire accroire que j'étais bien près de me rendre à sa morale et d'épouser Louise. Cette feinte se trouva superflue et la rupture se fit tout naturellement dès notre retour au Caire, pour une autre cause. La princesse mère, blasée sans doute des passades égyptiennes,

se ressouvint des Cynghalais qu'elle avait admirés si fort durant la traversée de Constantinople à Alexandrie, et résolut brusquement de partir pour Colombo. Je ne sais point comment je pus résister à la tentation d'un voyage aux Indes, mais enfin je ne faiblis pas. J'annonçai que j'accompagnerais la mère et le fils à Port-Saïd, où ils s'embarqueraient pour Ceylan, et moi pour France par le premier bateau des Messageries.

L'événement fut tout autre. Comme nous entrions en cortège dans la salle à manger du Shepherd, Serge et moi marchant à pas comptés derrière Mme Yashvine qui traînait un manteau de cour, soudain la princesse poussa une façon de petit cri d'oiseau et chanta un gracieux bonjour de sa voix la plus aiguë. Elle faisait tous ces frais pour un groupe de quatre personnes, deux hommes, une femme et un enfant, qui, se trouvant fort espacés autour d'une table privée de diamètre excessif, s'empressèrent de nous y offrir trois places. Le gamin (il tirait d'abord l'attention à lui par sa turbulence et par son offensant défaut d'éducation) était le plus admirable modèle d'Éros qu'un Praxitèle eût souhaité. Il avait aussi le regard qui manque aux statues. Cependant ses yeux d'Orient, ses grands yeux radieux et noirs, ne me séduisirent point : j'y lus trop vite l'expression d'une précocité malsaine, d'une sournoise malice, et je

n'éprouvai dès la première vue — moi si religieusement sensible à la splendeur des yeux, à la pureté des traits, à la grâce des attitudes — qu'une antipathie pour ce vivant chef-d'œuvre, que les anciens Hellènes, sans chercher si loin, eussent adoré.

La mère venait d'atteindre cette maturité de la trentaine si funeste aux Orientales. Elle était belle aussi, mais plantureuse. Il suffit de la définir pour la décrire : c'était la femme de harem dans toute l'acception du mot. Elle jouait distraitement de son fils comme d'un animal familier. Elle en supportait tout avec une indifférence nonchalante. Quand elle adressait la parole à son mari — l'un des deux hommes, minable et effacé, elle devenait elle-même enfant gâté : dans le ménage, cette odalisque devait porter les culottes. Avec les étrangers, elle coquetait à la parisienne : elle était parisienne à la façon des dames de Constantinople, qui, errant dans les couloirs ténébreux du Bézesteïn, se figurent qu'elles sont au Louvre ou au Bon Marché.

Notre quatrième convive était son beau-frère : je fus bien surpris de m'apercevoir que je le connaissais, et depuis dix-huit ans! Vous avez, je pense, oublié que le jour de mon entrée au lycée Bonaparte, en huitième préparatoire, je m'étais pris d'affection soudaine et craintive pour un de mes camarades, un Grec nommé Rodosto, grand

garçon de quatorze ans alors que j'en avais huit, qui, ne sachant pas alors deux mots de français, ne pouvait suivre une classe moins élémentaire. C'était lui : je le reconnus du premier coup. J'aime les visages qui ne changent point : ils m'aident à me persuader que je ne suis pas non plus changeant ni mortel. Je ne sais point où réside le secret de leur permanence : ils portent quelquefois des signes d'âge, et quand même ils demeurent tels qu'au temps de leur enfance première. Ainsi Rodosto, qui n'était pas bien vieux malgré ses six ans de plus que moi, avait déjà les cheveux presque blancs : il est vrai que cette blancheur faisait valoir la fraîcheur de son teint et n'altérait pas la jeunesse de sa physionomie. Sa figure était remarquable et charmante : elle avait dû plaire à bien des femmes. Il me parut que la vivacité rieuse de ses yeux trahissait ingénument, mais sans fatuité, le secret de ses bonnes fortunes.

J'avais déjà trop circulé pour m'étonner d'une telle rencontre; je me disais, comme les Américains : le monde est petit. J'étais surtout flatté que la princesse me pût voir traitant d'égal à égal avec un homme qu'elle semblait considérer beaucoup. C'était une façon de revanche de je ne sais au reste pas quoi, car je n'avais nullement à me plaindre des procédés de Mme Yashvine, qui me présentait toujours avec honneur comme l'ami le plus intime

de son fils et m'épargnait l'appellation de précepteur. Mais je passe sur le déjeuner, qui est sans intérêt, et veux sans tarder vous mettre au fait de tout ce que j'appris moi-même par la suite.

Il y avait dix-huit ans de différence entre mon ancien condisciple et son frère aîné, le *minus habens*, père du gamin. Ils se ressemblaient. C'étaient deux épreuves du même type : l'une réussie, l'autre manquée. La ressemblance d'une jolie figure et d'une laide est un spectacle offensant. Je jugeai de plus que l'aîné, qui avait le teint jaune, les cheveux rares, ternes et rebelles au peigne, était envieux autant que raté : car, n'en déplaise à la sotte sagesse des nations, il faut toujours juger des gens sur l'apparence — à condition de savoir interpréter l'apparence.

Rodosto aîné, qui portait le prénom anglais de John, avait épousé la fille, fort mal dotée, d'un banquier d'Alexandrie. Mon Rodosto, Constantin Rodosto, banquier, mais lui fort riche, veuf, généreux, entretenait son frère John, sa belle-sœur Phrôsô, c'est-à-dire Euphrosyne, et le jeune Périclès son neveu. Il était récompensé de ces largesses par une cordiale envie, qui est la forme la plus naïve et la plus ordinaire de la gratitude.

Je fus informé de cette situation (sauf les commentaires, qui sont de mon cru) par Constantin Rodosto lui-même. Nous nous promenâmes en-

semble toute la matinée du lendemain, et je pensai, en sa compagnie, visiter le Caire pour la première fois. L'on a beau n'être pas infecté de l'esprit ni des superstitions universitaires, on est toujours porté à ne pas augurer trop de bien de ceux que l'on a connus au collège et qui n'y étaient point notables. J'avoue que je ne m'attendais point à trouver chez celui-ci une si vive intelligence et une culture si étendue, avec une information si précise de toutes les choses d'aujourd'hui. C'était un véritable Athénien.

Je ne pus me défendre de faire un parallèle entre lui et le barbare avec qui je vivais depuis plus d'un an, que j'admirais certes pour son bouillonnant génie, mais que je n'admirais point sans effort ni sans prendre sur moi. Celui-ci était le fils des anciens Hellènes, qui ont institué le culte de la beauté raisonnable et qui se sont méfiés de l'infini. Ma raison et mon goût se réclament des mêmes ascendants lointains. Nous nous reconnûmes parents, cousins peut-être sinon frères germains. Nous nous entendîmes d'abord, car nous parlions le même langage. Nous effleurâmes dès le premier entretien toutes les plus diverses questions, de même aussi que le jour où j'avais causé pour la première fois avec Serge Nicolaïévitch ; mais le Slave m'emportait sans savoir où et je le suivais ahuri, l'Athénien me conduisait par des routes qui m'étaient familières. L'imprévu

même de son esprit ne me déconcertait point. La fantaisie de nos propos n'était point dépourvue de méthode. Nous n'avions pas non plus besoin de nous expliquer trop. Nous pouvions nous comprendre à demi-mot. L'ironie nous était permise. Nous étions également civilisés.

Cette parenté de nos esprits ne pouvait manquer d'établir entre nous, de prime abord, une familiarité sans réserve. Les personnages des dialogues de Platon ne se font point de cérémonies. Le souvenir de nos enfances un instant rapprochées nous rajeunissait tous les deux; nous goûtions notre cordialité naissante, notre contentement d'esprit, avec un feu qui n'était déjà plus de mon âge, et de son âge moins encore. Nous nous plaisions réciproquement beaucoup, sans trop oser nous le dire : car la charmante gaucherie des adolescents est seule habile aux déclarations d'amitié. Mais nous n'avions pas besoin de proclamer nos sentiments, puisque de lui à moi les sous-entendus étaient possibles. Nous mettions en pratique le « rien de trop » qui est la devise de l'exquise discrétion des Grecs. J'admirais peut-être un peu trop mon nouvel ami : mais c'était de très bonne foi, et vous savez qu'à l'égard des gens qui me plaisent, je suis coutumier de cet excès-là. D'ailleurs mon admiration, peut-être un peu excessive, était cependant très fondée. Je me sentais

aussi admiré de lui, et je ne puis vous dire à quel point j'en étais fier. D'autant que j'avais conscience de n'être pas tout à fait indigne d'une telle estime, du moins lorsque je causais avec lui.

On ne se résigne pas à rompre au bout de trois jours une liaison si rapide, mais si précieuse. Lorsque nous rentrâmes à l'hôtel, j'avais déjà renoncé à mes projets de départ. Rodosto me proposait de demeurer auprès de lui comme précepteur du jeune Périclès : je n'hésitai pas, j'acceptai. Il ne me dissimula point que le caractère de l'enfant était intolérable. Mais il m'assura que j'aurais peu d'occasions d'en souffrir : car la maman n'autoriserait seulement pas une heure d'étude par jour. Je ne serais astreint qu'à suivre la famille dans ses périodiques déplacements ; or il n'est pas déplaisant de passer les plus rudes semaines de l'hiver en Égypte, l'été à Constantinople ou à Thérapia, le reste du temps en France, dont trois mois à Paris : bien des gens n'y demeurent pas plus, qui ne se jugent point pour cela retranchés de leur patrie. La sinécure de ce préceptorat m'offrait assez d'avantages pour que je l'eusse dû en tout état de cause accepter avec enthousiasme ; mais je l'acceptai surtout par sympathie pour Rodosto.

Je me séparai de Serge sans déchirement. Nous quittons facilement ceux qui ne sont pas nos

semblables, même si, par occasion, nous nous sommes affectionnés à eux. Dès que la vie nous en éloigne, nous reconnaissons que cette rencontre fut fortuite, que notre attachement, peu justifié, fut précaire. J'étais aussi dans toute la nouveauté de mon intime liaison avec Rodosto. J'étais devenu officiellement le précepteur de son neveu, mais ce préceptorat, chimérique au delà de ce qu'on m'avait fait prévoir, ne modifiait en rien les termes de notre amitié. Je voulus, pour me donner une contenance, commencer dès lors mes leçons : j'eus peine à obtenir l'heure d'étude suivie tant que nous demeurâmes au Caire, en camp volant. Mais je n'obtins guère davantage lorsque la famille fut établie en son domicile de Constantinople. Phrôsò avait une façon à elle d'être mère : elle n'aimait pas son fils, mais elle tremblait pour lui continuellement. Elle ne lui témoignait sa tendresse qu'en lui tâtant le pouls. Elle me suppliait avec larmes de ne le point surmener, et parfois elle m'invectivait en prévision de la méningite qu'elle pressentait qu'il allait attraper par ma faute.

Cet accident n'était point problable. Le jeune Périclès apprenait sans effort tout ce qu'il lui plaisait d'apprendre. J'enrageais de ne pouvoir pas même lui reprocher son impudente paresse, et ses progrès me scandalisaient comme une injustice.

Son intelligence, non plus que sa beauté, ne me le rendait sympathique. Elle était vilainement précoce, de mauvais aloi, et plus ressemblante à une perversion qu'à une qualité. Le jeune Dieu s'apperçut dès le premier jour qu'il ne devait pas compter de me voir jamais à ses genoux. Mon indifférence l'étonna et me valut sa haine, mais son respect. Phrôsô ne me respectait guère moins; et surtout elle avait peur de moi. Elle me considérait comme une espèce de génie malfaisant, de qui dépendait la santé de son petit, et qu'elle devait donc se rendre favorable par tous les moyens possibles. C'est à peine si elle osait me regarder en face; sa voix, quand elle osait m'adresser la parole, se voilait; et je ne doute point qu'elle ne se fût prêtée à tout ce que j'eusse exigé d'elle, avec une passivité froide d'esclave. Non qu'elle s'offrît : elle était trop femme de harem pour faire des avances. Elle attendait le mouchoir. Avec cela ma présence d'homme dans son appartement la gênait, l'irritait, offusquait sa spéciale pudeur d'Orientale. Sa pudeur pouvait être bien tranquille : vous savez que l'ample beauté des femmes de ces pays-là ne m'agrée point.

Ma vie n'eût guère été plaisante sans Rodosto. Je craignais de l'avoir moins à ma dévotion quand il serait repris par ses affaires; mais les siennes l'obligeaient plus à des négociations et à des visites

qu'à un travail de bureau. Il allait, venait; il se montrait, il se cachait; il voyait ou évitait des gens, écoutait et disait beaucoup de paroles inutiles, et en chuchotait de mystérieuses dans les coins : en Turquie, les faiseurs d'affaires sont d'abord des diplomates, sans compter que les diplomates officiels ne se gênent pas pour y brasser des affaires. C'est en accompagnant Rodosto dans ses courses que j'explorai Constantinople; je fis la connaissance des êtres en même temps que des objets, et je pénétrai dans l'intimité de cette merveilleuse ville, au lieu de la voir seulement de l'extérieur comme ceux qui passent.

Lorsque je l'avais entrevue pour la première fois, au début du dernier hiver, ce beau décor et surtout cette atmosphère limpide m'avaient séduit. J'avais emporté un souvenir vague et cependant ineffaçable, une voluptueuse nostalgie. J'aime le soleil, les ciels purs, l'air transparent; mais la sécheresse des végétations me gâte la sérénité du midi, et mes yeux ne s'étaient pas accoutumés aux tristes palmiers de l'Égypte. La première saison que je passai à Constantinople fut belle et ardente; mais le ciel bleu y est lavé par le continuel courant d'air du Bosphore, et il enveloppe un paysage orné d'arbres septentrionaux. Je me rappelle avec attendrissement certains platanes, les pins parasols de Thérapia, les cyprès géants disséminés dans le

jardin du sérail, et ceux qui abritent les tombes innombrables dans le cimetière de Scutari.

J'ai la même façon d'aimer les personnes et les choses : je veux les posséder, au moins par le regard, continuellement. Je ne me lassais point de me promener et de voir. Je ne trouvais jamais qu'on fît assez de parties. Cependant les Rodosto avaient toute une bande d'amis riches toujours prêts aux pique-nique, et l'on n'omettait jamais de m'inviter. Nous allions déjeuner à Prinkipo. Des rameurs vêtus de blanc nous menaient en caïque jusqu'aux Eaux-douces d'Asie. Tous les tournants, tous les changements à vue du Bosphore me devenaient familiers. Chaque fois qu'un étranger était de passage, nous lui servions de guides ; nous lui montrions tous les palais, le trésor ; et à la fin de la journée, dans le kiosque des faïences, nous prenions avec lui le café : un vieil eunuque en stambouline râpée nous apportait le plateau d'or et les coquetiers d'or pavés de diamants.

Souvent aussi je faisais seul avec Constantin Rodosto des excursions assez longues. Nous allâmes à Brousse, ville de la mosquée verte dont le souvenir est doux et reposant aux yeux. Nous montâmes plusieurs fois ensemble au stérile mont Boulgourlou : c'est de là, disent les légendes, que Satan fit voir le monde au Christ et le lui offrit. Satan avait bien choisi son point de vue. Car on découvre de ce

sommet, sinon le monde tout entier, du moins ce qu'il y a au monde de plus beau : une ville orfévrie en manière de reliquaire, et plus loin, çà et là éparses sur l'eau soyeuse et unie de la mer de Marmara, les îles des Princes, pareilles à des cabochons trop précieux que nul joaillier n'a osé sertir.

Mais celles de nos promenades que je préférais, c'étaient encore les simples flâneries dans les rues de Péra ou de Stamboul. Rodosto n'était pas un de ces faux Parisiens de l'Étranger, qui ne rêvent que le Boulevard et ont le mépris de leur ville. Il sentait au contraire vivement le charme de la sienne : il m'apprit à le sentir. Vous ne me ferez jamais convenir après tant d'autres voyageurs que Constantinople, éblouissante de loin, de près ne soit qu'un égout. Je l'ai aimée sans bégueulerie ; et je n'ai pas aimé seulement son orgueilleuse façade : je me suis épris de sa misère, de son ordure, de son infamie.

Nous allions, comme deux bons Turcs, nous poster au bout du grand pont ; et durant des heures, nous regardions la foule bigarrée qui fourmille, au carrefour de Balouk-Bazar-Kapou, parmi les éventaires de légumes et de friandises, devant les massives coupoles de la Iéni-Validé-Djami. Puis nous montions vers les hauts quartiers, en traversant le ténébreux labyrinthe du Bazar, et nous nous égarions dans les rues à peine tracées, bordées de masures à moucharabies. Nous étions sûrs de n'y

jamais rencontrer un Européen. Le sol était si défoncé que nous n'y pouvions marcher sans fatigue; mais j'aimais la couleur des maisons blondes, des maisons couleur de ruine sèche, sur le bleu pâle du ciel. Des femmes dissimulées derrière le pauvre grillage de leurs fenêtres sans carreaux nous épiaient. Des enfants de deux ou trois ans, comiques avec leurs haillons jaunes ou à mille raies, se roulaient à nos pieds dans la poussière; d'autres, plus proches de l'adolescence, impudents et jolis, nous harcelaient de leur mendicité rieuse, et se moquaient de nous sympathiquement. J'aimais aussi, à la porte des casernes, les soldats sans façon qui montent la garde pieds nus, et se rechaussent vite, dès qu'un officier supérieur est signalé. J'aimais jusqu'à ces figurants de la cour des miracles qui, çà et là, exhibent de hideuses plaies, des infirmités obscènes. Que vous dirai-je enfin? J'aimais, de toute ma curiosité, de toute ma perversité, cette Constantinople d'aujourd'hui, fleur magnifique et souillée, née des décombres et du fumier de Byzance.

J'aimais d'une passion plus avouable l'antiquité ensevelie sous les détritus et sous la lèpre des constructions neuves. J'étais ému de fouler aux pieds l'histoire, et, à la vue du moindre vestige d'autrefois, je sentais l'horreur sacrée. Mon imagination complaisante restaurait les décors mutilés,

ressuscitait les personnages : chaque fois que je pénétrais dans Sainte-Sophie, une hallucination miraculeuse me révélait la splendeur des mosaïques sous le crépi sordide qui les couvre; je restituais leurs visages aux quatre anges décapités; je voyais défiler les processions dans les galeries supérieures, et j'écoutais chanter sous la coupole des chœurs extasiés d'enfants. Je regardais superstitieusement la chapelle murée où l'on dit que s'est réfugié le prêtre avec l'hostie, quand les envahisseurs ont violé le sanctuaire; et je rêvais de me trouver là le jour où se rouvrirait la porte close, où sur l'autel purifié s'achèverait le sacrifice interrompu, où Sainte-Sophie serait rendue au Christ. Mais je redoutais les barbares chrétiens à l'égal des barbares musulmans, et d'avance j'étais désolé à l'idée que les minarets détruits ne marieraient plus leur blancheur à l'obscure verdure des cyprès.

Je ne me lassais point d'errer hors la ville, le long des murs, qui me faisaient penser à ces représentations naïves de villes fortifiées, que les vieux miniaturistes ont souvent peintes aux marges des manuscrits. Ils sont demeurés tels qu'après l'assaut des Turcs. Leurs brèches sont douloureuses à voir, comme des blessures de soldats tués, abandonnés où ils sont morts. Je ne sais pourquoi, j'étais particulièrement ému chaque fois que je passais devant une tour carrée, fendue de haut en bas

comme par le glaive d'un Roland, et dont les deux moitiés formidables pourtant restent debout. Même, au sommet, il y a un petit jardin, et au milieu du jardin une masure, que je faillis acheter.

Mais j'étais environné de plus de fantômes sur la place de l'Atmeïdan qui est l'ancien hippodrome. J'y allais souvent, comme en pèlerinage, contempler le tronçon de cette colonne faite de trois serpents entrelacés dont Mahomet II trancha les têtes. On dit que ce bronze est le monument de la victoire de Marathon. Je le vénérais comme la plus ancienne relique de la civilisation dont je suis issu. Je vouais une piété moindre, mais une admiration qui ne se blasait point, au tombeau prétendu d'Alexandre, dont la plastique est si parfaite, et si délicate la polychromie fanée.

Dans mes excursions quotidiennes, Rodosto n'était pas seulement le plus aimable des compagnons, mais aussi le plus informé des guides. Je ne découvrais point de lacunes dans son érudition. Je me suis toujours défendu contre le préjugé des mandarins d'aujourd'hui, et je me refuse à ranger dans une caste inférieure tous les hommes qui ne sont pas officiellement littérateurs ou artistes. Il ne me déplaisait point de reconnaître une intelligence de premier ordre chez un simple faiseur d'affaires, d'ailleurs fort épris de son métier. J'estime les gens qui savent leur métier : il y a toujours à gagner à

leur commerce. Bien que Rodosto m'eût d'abord séduit par sa culture raffinée, ce n'est pas à titre d'intellectuel amateur que je le goûtais le plus : il m'intéressait bien davantage à titre d'homme d'argent professionnel.

Voici encore un préjugé classique auquel je me suis dérobé : je n'ai point de superstition contre l'argent ni contre les affaires. Je méprise, à l'occasion, les gens qui possèdent et qui spéculent : mais c'est quand je les juge indignes de la puissance admirable dont ils disposent, ineptes à la stratégie subtile et féroce qu'ils se flattent de pratiquer. Ma raison, en garde contre tous les sophismes, et particulièrement contre ceux qui se masquent de délicatesse, n'admet point qu'il soit bas de désirer la fortune, et noble de désirer toute autre force d'où résulte une supériorité sociale. Il est aisé de nous venir dire que l'argent est le plus vil des signes d'aristocratie : voyons ce que valent les autres ! On met la naissance en parallèle avec la fortune, et on feint de ne s'apercevoir pas que toutes les aristocraties de naissance tirent leur origine de la victoire, de la conquête et de la propriété.

Mais ce n'est pas la propriété même qu'on dénigre : c'est l'argent ? Je vois bien pourquoi. Tandis que la noblesse, qui possédait d'abord, a perdu, une classe moindre s'est enrichie, par de petits moyens, et le capital est une conquête bourgeoise. Nous

demeurons aussi imbus d'une façon de snobisme chrétien, qui nous inspire de mépriser de parti pris l'argent, comme tout ce qui se rapporte au corporel de la vie. Moi, j'ai l'insolence de l'aimer, par réaction contre ce faux et imbécile désintéressement, par goût de tout ce qui m'accroît, parce que je veux être fort plutôt que faible, et parce que la force actuelle qui approche le plus d'être invincible, c'est l'argent.

Pour les affaires, elles sont la forme nouvelle de la lutte pour vivre, et je ne dis pas seulement entre les particuliers, mais aussi entre les états. Je sais que la plupart des hommes, étant inconscients d'eux-mêmes, le sont à plus forte raison de l'humanité dont ils font partie. Ils jugent de l'histoire qu'ils vivent d'après l'histoire qu'ils ont lue, et ils se figurent les relations contemporaines entre individus ou entre collectivités, comme au temps héroïque des républiques grecques, au temps de la conquête romaine, ou encore au temps des luttes féodales — qui n'étaient du reste que de sanglantes compétitions entre propriétaires. Je tiens, quant à moi, que toutes les rivalités de peuple à peuple sont maintenant économiques, et je ne me soucie pas outre mesure que cela paraisse, à première vue, moins pittoresque.

Je ne me laisse pas davantage émouvoir par cette formule de théâtre, rédigée en mauvais français :

« Les affaires, c'est l'argent des autres. » Je me représente plus volontiers, et peut-être plus aisément, les affaires comme une escrime; non point une escrime pour rire : il faut savoir le jeu de terrain. C'est sa peau que chacun défend. Je ne saurais mépriser un exercice, dépourvu, je l'avoue, de romantisme et de ce que les personnes bien sentantes dénomment poésie, mais qui met en valeur toutes les qualités combatives de l'animal humain. Je crois, comme Stendhal, que le péril de mort quotidien est tonique, et que la vie fut si ardente au temps de la Renaissance, parce qu'on avait chance d'être assassiné au tournant de la rue chaque fois qu'on sortait de sa maison. Les conquérants de l'argent ne courent pas moins de risque, mais les assassins d'aujourd'hui sont, si je puis dire, moins voyants, parce qu'ils ne portent point des costumes d'opéra.

Ces opinions, qui sembleront peut-être paradoxales, et même scandaleuses — mais non point à vous, étaient celles de Rodosto. Ce n'est pas de lui pourtant que je les tiens, et je prenais plaisir à l'entendre les exprimer, parce qu'elles étaient alors déjà miennes, du moins confusément et en puissance. Je dois dire que, dans le pays singulier où Rodosto exerçait son industrie, les affaires gardent encore de ce pittoresque, dont j'ai avoué, mais sans regret, qu'elles sont dénuées ailleurs. Les gens qui auraient le désir un peu hésitant d'y prendre goût

pourraient aller se former à Constantinople, pour se ménager une transition. Vous pensez que je ne vais pas entrer dans des détails techniques : en deux mots, il s'agit toujours là d'obtenir des concessions, et on les obtient par le moyen de commissions. Cela ne se traite pas à l'américaine.

Rien ne m'amusait comme de faire antichambre dans les ministères : on y est pêle-mêle avec des hommes de toutes les conditions sociales, depuis les hauts dignitaires jusqu'aux marchands d'eaux de fruits et aux mendiants. Il y a toujours, dans un coin, un bout de tapis où les solliciteurs peuvent s'accroupir dans la direction de la Mecque, si l'heure de la prière sonne avant que leur tour d'audience soit venu. Je ne faisais pas qu'attendre avec Rodosto : j'entrais avec lui dans le cabinet des ministres, qui m'offraient le café, des cigarettes, et ne paraissaient pas autrement s'étonner de ma présence. Je ne m'étonnais pas non plus de me voir là. Je ne me gênaïs pas pour dire mon mot. Je croyais, en vérité, jouer un rôle et faire des affaires, moi aussi, comme Rodosto : la seule différence est qu'elles enrichissaient Rodosto et que je n'y gagnais pas un sou.

Il n'eût point manqué de prétextes pour m'associer à telle ou telle de ses entreprises : car je le voyais faire des attributions de parts à maints individus qui, assurément, n'y avaient pas plus de

titres que moi. Mais, comme il m'estimait, il ne voulait pas m'enrichir par complaisance; et il attendait, pour me mettre, comme on dit, dans une affaire, que j'y fusse indispensable. Je ne faisais rien de mon côté pour hâter cet événement. Je m'acclimatais, ma philosophie stoïcienne tournait au fatalisme turc; et lorsque ma condition se trouva changée du jour au lendemain, et qu'un inconnu nouveau s'ouvrit devant moi, j'acceptai sans émotion ni surprise ce qui apparemment était écrit.

LETTRE III

Certes, mon stoïcisme invétéré n'eût point suffi à me faire si indifféremment admettre la singularité de l'aventure par où ma fortune se trouva, en peu de jours, au moins ébauchée ; et il fallut, en cette conjoncture, à mon *nil admirari* coutumier, le renfort de cette impassibilité orientale dont je subissais la contagion. Si la chose me fût advenue dans l'ardente atmosphère parisienne, parmi la lutte des intérêts et la concurrence des appétits, je me fusse exalté sans doute; le prodige de ma chance m'eût enthousiasmé, ou amusé. Je crois qu'en ne m'étonnant point je jugeais des choses sainement. On dit toujours que la vie n'est pas romanesque : on n'a raison que si l'on entend qu'elle n'est pas composée ; les romans qui l'imiteraient à la lettre seraient des romans mal bâtis. Ce qu'on appelle vraisemblable est ce qui est combiné raison-

nablement en vue de causes finales — et ce qui ressemble donc le moins à la réalité. Le mot « naturel » signifie « conforme au procédé de la nature », ou il n'a point de sens. Or le procédé de la nature est unique et invariable : elle multiplie au hasard les hasards, dont les uns avortent, et les autres sont, par hasard, utilisés. Ainsi la vie d'un homme est une succession de rencontres fortuites, aussi bizarres à fort peu près les unes que les autres, et entre lesquelles nous ne pouvons établir une proportion de bizarrerie que si gratuitement nous y faisons intervenir notre jugement humain. Dans la pratique, nous y faisons intervenir aussi notre volonté agissante, qui en tire parti, et leur donne l'air après coup d'avoir été concertées par je ne sais quelle Providence, en vue des résultats que nous en avons nous-mêmes tirés.

Au reste, je n'eus guère besoin de faire acte personnel, et je pus demeurer le spectateur de ma destinée qui s'accomplit sans mon aide. Un jour donc, je reçus la visite d'un homme fort laid et fort vieux, tout chauve, qui, après m'avoir serré la main cordialement, m'apprit que nous étions d'abord compatriotes et, en plus, camarades de collège. J'éprouve toujours de la mélancolie, puis de la satisfaction, quand je vois un homme de mon âge qui marque vingt ans de plus que moi. Je me laissai aller à ces sentiments ; après quoi je fis un

effort de mémoire; et il me parut, en effet, reconnaître le nom qu'on me disait, et même, sous ce masque usé, retrouver quelques traits d'un visage enfantin, familier jadis : mais je ne fus qu'à demi dupe de cette illusion, car je me sais sujet aux fausses réminiscences. Après un temps extrêmement bref consacré aux effusions, mon interlocuteur, qui était précis et avare de son temps, m'exposa le motif de sa visite. Je ne vous en dirai que le strict nécessaire pour vous rendre intelligibles les conséquences qui me touchent : je ne vais pas vous égarer dans les détails techniques et vous faire perdre de vue le seul objet intéressant de ces lettres, c'est-à-dire moi.

Mon ancien camarade faisait partie d'une société formée par des capitalistes français, en vue d'obtenir la concession d'un « Chemin de fer de l'Asie mineure », qui devait se raccorder à une ligne russe. Cette société française se trouvait en compétition avec une société allemande, mais se flattait d'avoir de sérieux titres à lui être préférée, considérant les intérêts commerciaux, et même stratégiques, de la Russie en cette affaire. Elle sentait pourtant le besoin de puissants avocats auprès du gouvernement ottoman et auprès même du gouvernement français. J'appris sans trop d'ébahissement que l'Ambassade de France à Constantinople était aux capitalistes français du secours

le plus médiocre; mais je fus bien étonné d'apprendre que mes rapports intermittents avec le quai d'Orsay avaient fait de moi un personnage qui comptait au Département. Comme je n'avais point de titre officiel, ma problématique influence y prenait un caractère occulte qui lui donnait un air d'exister. J'assurai toutefois mon interlocuteur qu'il s'exagérait cette influence; mais il me parut moins chimérique lorsqu'il me dit que j'étais une manière de favori de Rodosto, qui ne me refuserait rien où j'eusse un intérêt; que j'obtiendrais donc aisément de mon ami qu'il entrât dans la combinaison, et servît d'intermédiaire pour obtenir la concession du Sultan.

Je ne fis nulle difficulté de m'en mêler, et j'exposai sur-le-champ l'affaire à Rodosto, avec une si parfaite netteté que je ne doutai point dès lors que je fusse né pour les grandes entreprises. Comme elles n'avaient pas été, jusqu'à présent, de ma compétence, je décidai que la compétence n'est rien qu'une tournure d'esprit, que l'on possède ou non, qui s'applique indistinctement aux plus divers objets; et que j'étais, quant à moi, organisé pour devenir compétent tour à tour en toutes les spécialités où il me plairait de m'adonner. Je ne doutai point non plus que l'affaire présente réussît; et non seulement cette confiance ne fut pas trompée, mais les négociations furent

menées et aboutirent à la réussite avec une rapidité sans exemple en ces pays.

J'y gagnai d'abord de faire un voyage d'exploration dans les régions que notre ligne devait traverser, et je fus chargé de rédiger le rapport, que l'on souhaitait, je ne sais pourquoi, particulièrement soigné comme littérature. Je rechercherai ce rapport et je vous l'enverrai, si vous avez fantaisie de le lire; mais je ne puis vous raconter ici mon voyage, qui romprait la suite du récit, sans vous apprendre sur mon compte rien de neuf.

Vous pensez que j'obtenais aussi des avantages matériels : et, premièrement, une part entière de fondateur, qui ne représentait point pour l'instant, mais qui était susceptible de représenter quelque jour une valeur considérable. Je recevais, en outre, un certain nombre d'actions, que j'étais libre de négocier quand je voudrais. Je m'en remis de ce soin à Rodosto, et je réalisai, grâce à lui, un capital assez important. Enfin je fus nommé directeur de la publicité, et j'eus mission de traiter, au nom de la Compagnie, avec tous les journaux du monde. En dépit de mon imperturbabilité, je commençais d'éprouver au moins un peu de confusion, lorsque je mettais en balance les services que j'avais rendus et les bénéfices que j'en recueillais.

Mais ma soudaine fortune n'est pas encore si

étonnante que la soudaine modification de mon caractère qui en résulta. Au lieu que mon bénéfice, qui par l'imprévu et l'excès avait un air de gain de jeu, me mît en goût de courir d'autres risques et de jouer d'autres parties, je ne fus d'abord sensible qu'à la sécurité de la possession, et je ne conçus d'autre désir que celui de l'établissement. Entendez-moi : je ne pensais point si tôt prendre ma retraite, une fois mon coup fait, ni me contenter jusqu'à mon dernier jour des médiocres revenus de mon pécule sagement placé. Je n'en eus pas moins, comme on dit, un retour atavique de prudence bourgeoise ; ce qui ne signifie point que je sois bourgeois au total, mais qu'une au moins des personnes qui composent ma personne est terriblement bourgeoise, et qu'elle reprend à l'occasion l'hégémonie sur les autres.

Je ne méconnaissais point la vulgarité d'origine de cet instinct, qui, à l'improviste, reprenait la direction de moi : car, lorsque je regarde en moi, j'ai l'œil du maître. Mais je disposais d'un trop commode appareil de théories sociales pour n'y pas trouver des raisons excellentes de relever ledit instinct jusqu'à en faire je ne sais quoi de transcendant. Je n'étais point fâché, entre parenthèse, de n'avoir comme témoin de mon état d'âme que moi-même, et point une Mme Richter par exemple, qui n'eût point manqué d'en apercevoir tout de

suite le côté vulgaire, et se fût obstinément refusée à en apercevoir le sublime.

Je m'avisai donc que ce désir, en apparence purement bourgeois, de la sécurité financière et de l'établissement, dérivait du latent besoin, que je vous ai dénoncé à maintes reprises, de retourner dans mon pays et de réintégrer ma race. Bien que je me fusse accoutumé à considérer mon exil et mon excommunication volontaire comme une manière de péché social, je reconnus que ma responsabilité y était engagée fort peu, et que j'en devais attribuer la cause, indépendante de moi, au seul défaut d'argent. C'est pour le même motif que je n'avais pu jusqu'alors songer au mariage et à la fondation d'une famille, qui me paraissait, en fin de compte, le seul moyen de jouer un rôle social. J'éprouvai de la rancune et de l'envie rétrospective, à l'idée de ma vie jusqu'à ce jour incomplète, et qui avait failli l'être toujours, — à l'idée aussi de la mort définitive qui, sans ce coup de fortune, eût été mon lot : car je ne pouvais concevoir l'immortalité que par la génération. Et vous voyez comme je montais jusqu'à la métaphysique.

Je vous ai à peu près énuméré tous les sentiments qui se heurtaient en moi, à l'heure où, joyeux et impatient, ingrat envers le passé, en appétit d'un avenir nouveau, conciliant les idées positives avec les spéculations, âpre, intéressé, attendri et, par-

dessus le marché, mystique, je repris le chemin de Paris. Je m'éloignais de ma chère Constantinople sans esprit de retour. Je quittais Rodosto sans plus de chagrin que, naguère, j'avais quitté Serge Nicolaïévitch : il suffisait à mon amitié refroidie de savoir que je demeurerais avec lui en relations d'affaires et en correspondance, et que, lors de ses passages à Paris, je le verrais.

Je ne pus goûter un instant, durant le long trajet, cette joie simple de revenir à la maison, qui est enfantine à tout âge. Trop de pensées m'en divertissaient, ou la compliquaient, ou même l'empoisonnaient. Je m'inquiétais surtout de n'avoir en France aucunes relations, et il me paraissait que cet isolement dût rendre mes projets de mariage irréalisables. Je regrettai de n'avoir pas eu plus de prévoyance et de ne m'être pas ménagé de longue date des intelligences dans cette société, où pourtant je savais bien qu'un jour ou l'autre je revendiquerais ma place. Comme tous ceux de mes compatriotes qui se sentent malhabiles à vivre ou désarmés, je m'en pris à l'éducation que j'avais reçue et je critiquai les programmes classiques. J'étais cependant averti par une expérience personnelle, acquise au cours de mes voyages, qu'on se lie aisément et vite avec n'importe qui, n'importe où. Mais j'estimais que l'on y doit mettre, dans son pays d'origine, plus de façons ou moins

de légèreté que dans les pays où l'on passe. L'événement, d'ailleurs, me prouva que cette distinction est chimérique.

Dès mon arrivée à Paris, j'eus à traiter quelques affaires de publicité; j'entrai en commerce avec des gens, qui me présentèrent à d'autres : au bout d'une quinzaine, j'étais classé dans un monde qui vous est familier comme à moi, dont vous faites partie comme moi — autant que nous autres pouvons faire partie d'un clan; et je voudrais bien, mais je ne puis, le désigner d'un nom significatif : car de l'appeler le monde parisien, il n'est assurément rien de plus vague; et je trouve qu'il est philistin de l'appeler le monde artiste.

Du moins cette appellation a un semblant de justesse, parce que les artistes ne sont proprement chez eux que dans ce monde-là — même ceux qui fréquentent le « Monde » tout court, et c'est ce monde-là qu'ils reçoivent, quand ils sont en position de recevoir. Mais le monde prétendu artiste n'est rien moins que fermé, et bien d'autres que les artistes y ont place. J'y fus introduit par des journalistes, ou, plus précisément, par les personnes qui s'occupaient d'affaires de journalisme, que je dus alors approcher. J'y rencontrai la plupart des littérateurs et des peintres en vogue; mais j'y rencontrai aussi des hommes politiques, dont le seul titre à y figurer était leur qualité de

journalistes honoraires ou encore intermittents ; — à moins qu'on ne leur accorde qu'étant pour la plupart des ratés de tous les métiers, ils ne sauraient donc être des étrangers dans n'importe quel milieu spécial. Il me parut même d'abord que les politiciens étaient, dans le milieu que je vous décris, les personnages les plus considérables ; et comme ils appartenaient presque tous au parti républicain, je me flattai d'avoir été introduit dans le « Faubourg » de l'aristocratie républicaine. Mais j'y trouvai encore d'autres éléments importants, une petite minorité d'avocats, et même de magistrats, un groupe nombreux de médecins, qui semblaient préférer cette société panachée à celle où ils ne rencontrent que leurs semblables. Les marchands étaient tenus plus à l'écart : ils ne laissaient point cependant d'y être représentés par une bande de commerçants ou d'industriels fort riches, et enragés soupeurs.

Ces viveurs du nouveau régime, étant les plus bruyants sinon les plus nombreux, semblaient donner le ton ; mais ils ne faisaient, à vrai dire, que disparate. Ils avaient des mœurs extrêmement lâchées, qui contrastaient avec les mœurs bourgeoises de la plupart des autres, gens mariés, prenant au sérieux l'engagement conjugal. Cette décence de la majorité me parut, en définitive, être la note originale du monde artiste. Le vrai

monde est un groupement d'oisifs, qui se réunissent pour dépenser entre soi leur excédent de sociabilité, au moyen de conversations inutiles et d'illégitimes intrigues; l'adultère y est de rigueur : et c'est justement la rareté de l'adultère que j'observai, d'abord que je fus en contact avec ces gens-ci. Ils manquaient en outre à la plus essentielle condition des gens du monde : l'oisiveté. Ils avaient seulement des loisirs à de certaines heures et, à ces heures-là, ils devenaient mondains; et, à tout prendre, ils constituaient « le Monde » tel qu'on le peut concevoir dans le Tiers-État.

Je fis toutes ces réflexions plutôt en voyageur qui visite et qui observe, qu'en philosophe qui déduit. A mon insu même je bridais ma manie de philosopher. J'avais en effet, du premier coup d'œil, aperçu les plus marquants défauts de ce groupe, qui étaient justement de nature, vu mes idées et mes goûts, à me le faire prendre en aversion : son incohérence; le hasard de sa formation; la figure plébéienne de cette fausse aristocratie — encore que les plébéiens de France arrivent à se dégrossir avec une prodigieuse rapidité; l'anarchie morale latente sous l'honnêteté de mœurs habituelle ou, plus précisément, héréditaire; le manque d'une doctrine rationnelle pour remplacer les idées religieuses abolies; enfin, la plus plate et la plus misérable ignorance de l'évolution sociale actuelle.

Comme les êtres en voie d'organisation ou de désorganisation sont toujours les plus révélateurs, j'étais surtout frappé de l'évidence de ces défauts lorsque je causais avec des jeunes filles : elles me paraissaient tout ensemble innocentes et précoces, saines et perverties, parfaitement élevées et dépourvues de toute éducation. On parle de tout devant elles, sous prétexte qu'elles ne comprennent point, ce qui est faux : elles comprennent mal, ou à demi ; et comme nulle cervelle ne se contente d'une demi-intelligence, elles interprètent à leur façon ce qu'elles n'entendent point ; après quoi elles obéissent à l'instinct de logique absolue qui est chez les jeunes, et elles lient en système les idées de toute provenance qu'elles avaient déjà faussées. Elles se constituent de la sorte une mentalité baroque, ou, à l'occasion, monstrueuse.

Mais tous ces vices rédhiditoires du monde artiste, que je ne pouvais point ne pas voir à moins de fermer mes bons yeux, je me défendais de m'y arrêter : parce que mon bon sens pratique m'avait tout d'abord averti que, si je voulais me marier, je ne le pourrais faire ailleurs. Tous les autres milieux, qu'au surplus je prévoyais aussi critiquables, m'étaient inaccessibles, ou me seraient, pour le moins, inhospitaliers ; et il fallait bien que je prisse la société comme elle était, ne pouvant prétendre à la réformer pour mon usage personnel.

L'expérience, au reste, me prouvait que ce milieu n'est pas mortel à la famille, puisque j'y voyais tant de bons ménages. Je résolus donc par principe que j'y chercherais, pour en faire ma femme, une jeune fille très jeune ; et peut-être ne la souhaitais-je ainsi que par prédilection pour l'extrême jeunesse; mais je me persuadai que ce fût par raisonnement, et pour m'assurer plus de chances de conformer à mon idéal une créature inachevée, encore plastique et docile.

Vous excuserez ces analyses interminables : je tenais à vous faire voir quels profonds calculs — à la manière d'Arnolphe dans *l'École des femmes*, — quelles mûres réflexions précédèrent mon mariage — qui se trouva être, malgré tout cela, parfaitement désintéressé, et, de plus, incroyablement absurde, comme il arrive pour tous nos actes trop concertés, où nous n'avons point laissé de latitude au hasard. Si d'ailleurs tous ces dessous ont un air d'originalité, les péripéties apparentes furent banales, et je vous les abrégerai, pour en venir vite à ce qui est intéressant, je veux dire aux altérations de mon caractère produites par la diathèse conjugale.

Je fis connaissance de M. Viennet, mon futur beau-père, chez le directeur d'un des grands journaux de Paris. C'était un homme à peine quadragénaire et, moralement, bien plus jeune que

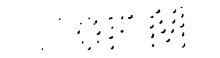
moi. Bien qu'il eût le teint fatigué, sa physionomie accusait cette jeunesse d'âme. Ses yeux même, ses yeux rieurs, que la patte d'oie encadrait d'un ornement asymétrique et *modern style*, ses yeux étaient plus puérils que jeunes : ils décelaient un appétit de jouissance capricieux, instable et irréfléchi. Ils étincelaient de bonté gaie. Ce n'est point pourtant sa bonté qui rendait M. Viennet irrésistiblement sympathique : c'est son égoïsme nonchalant. Cet homme excellent et dévoué trouvait moyen de ressembler à ceux qu'on appelle bons garçons, à ces braves gens virtuels qui ne font effectivement aucun bien autour d'eux, qui sont parfois susceptibles de faire beaucoup de mal, et à qui personne jamais ne s'avise d'en garder rancune : car il y a une injustice immanente. Je me laissai, comme les autres, séduire par le bon garçon — moi qui les hais — avant d'avoir pu connaître que celui-ci avait, par exception, un cœur.

Son intelligence était vive, mais peu capable d'abstraction; sa lecture était étendue. Il avait le sentiment des arts, notamment de ceux qui ne s'adressent qu'aux sens et, en particulier, aux yeux. Comme les gens auxquels tout sourit, il avait des allures d'enfant gâté, et la vie cependant ne le traitait pas du tout en enfant gâté. Il pouvait même à la rigueur soupçonner le sort de lui en vouloir,

car sa malchance était singulièrement continuelle, — ainsi, d'ailleurs, qu'il arrive aux gens qui agissent peu, et qui réagissent encore moins. Mais le mauvais sort abuse dès qu'on l'accepte, et il recevait aussi plus que sa part des malheurs communs à tous les hommes, outre ceux imputables à son défaut d'énergie. Il en était devenu mélancolique, mais discrètement, sans amertume; et comme sa bonne humeur demeurait inaltérable, il intéressait, mais il n'inspirait pas de pitié.

Fils d'un négociant enrichi, il avait succédé sans goût à son père, par raison, peut-être aussi par laisser-aller. Il n'avait réussi qu'à diminuer régulièrement, d'année en année, son patrimoine; et enfin il s'était retiré, possesseur encore de ce qu'on appelle une jolie fortune, dans ce milieu où les ambitions ne sont pas démesurées. Il aimait, non l'oisiveté, mais le loisir, et l'entretien des personnes cultivées. Il avait placé une partie de ses fonds disponibles dans le journal que je vous ai dit : c'est à ce titre qu'il pouvait recevoir chez lui les artistes, les littérateurs et leurs entours.

Rien ne se forme, d'ordinaire, plus accidentellement qu'un de ces salons artistes : il y suffit d'un endroit agréable et du moindre maître de maison pour recevoir. Le salon Viennet faisait exception : il avait une raison d'exister, qui était la volonté délibérée de Mme Viennet, femme de tête et, au



contraire de son mari, aussi persévérante qu'entreprenante. Mme Viennet avait voulu tenir un salon, non par snobisme, mais par instinct d'autorité. Elle me plut dès que je la vis, par sa familiarité cordiale qui était une façon de *compelle intrare*. Son âme était visible à fleur de son regard franc. J'aperçus d'abord le contraste qu'elle faisait point par point avec son mari, et je m'attachai à elle pour ce contraste, sans rien retirer au mari des sentiments affectueux que je lui avais déjà voués. Ma sympathie à leur égard se confirma lorsque j'appris qu'ils avaient une fille unique âgée de dix-sept ans.

Les Viennet m'invitèrent chez eux dès notre deuxième rencontre ; mais le hasard fit qu'avant d'y aller, je les rencontrai encore chez des tiers quatre ou cinq fois. Notre intimité facile faisait à chaque fois un grand progrès. Il y avait bien encore un rien de gêne entre Viennet et moi : au reste, il ne vainquit jamais une certaine timidité, due, je pense, à la diversité de nos caractères ; mais, avec Mme Viennet, je fus, dès le premier jour, parfaitement à mon aise, et elle avec moi. Il s'établit même entre nous une sorte de camaraderie. J'en profitai pour lui confier un soir mes projets de mariage et pour lui exposer ma doctrine conjugale. Elle ne songea point à dissimuler qu'elle m'écoutait avec l'extrême intérêt de quelqu'un à qui cela ouvre des horizons. Quant à moi, je n'avais, certes, en lui



parlant, aucun dessein réfléchi, mais je ne saurais non plus dire que je n'eusse aucun dessein : car j'ai mainte fois observé que, chez moi, l'inconscient même tire, comme on dit, des plans, et ce que je fais d'instinctif n'est pas, la plupart du temps, sans but. Je ne pus, du moins après coup, méconnaître l'effet de mes paroles, intentionnelles ou non; je lus dans les yeux de Mme Viennet l'idée que je lui avais suggérée, peut-être bien sans le vouloir; je connus même que nous étions d'ores et déjà complices, et j'eus ce pressentiment de succès, qui ne me trompe point. Mon imagination s'en autorisa pour se mettre en branle : je cristallisai, comme dit Stendhal, autour de cette jeune fille que je n'avais seulement pas encore vue.

Mme Viennet était une personne simple et ne cherchait pas midi à quatorze heures. Elle pesait le pour et le contre, mais, quand elle avait fini de le peser, elle ne continuait pas d'hésiter. Elle ne se croyait pas tenue de mettre un long temps à prendre une décision, même grave, et, aussitôt résolue, elle agissait. Le résultat de cet entretien fut que je reçus, le lendemain, de sa part, une invitation à un bal que donnait une de ses amies, la veille précisément du jour où je devais enfin dîner chez elle-même. J'eus, en décachetant l'enveloppe, un sourire entendu, par où ma propre conscience fut très suffisamment avertie, sans plus d'analyse.

Je ne manquai point audit bal, qui était un peu trop blanc pour mon âge.

Bien que je sois peu sujet à la timidité, j'éprouve un embarras qui y équivaut lorsque je me sens déplacé, je dirais même une pudeur, si le mot n'avait je ne sais quoi de ridicule. Mon mal-être s'aggrava, dès mon arrivée, de cette déception coutumière à tous ceux qui pensent avoir, ou qui n'ont que théoriquement, le goût de l'extrême jeunesse : chaque fois qu'ils se trouvent en contact avec de trop jeunes gens, l'expérience leur remontre que l'adolescence est l'âge ingrat ; que son charme gauche n'existe point, sauf pour les personnes qu'une affection particulière intéresse à tel adolescent ou à telle adolescente, et qui en suivent le développement physique et moral avec une curiosité attendrie ; qu'enfin le seul âge véritablement incomparable, pour l'un comme pour l'autre sexe, est celui qui précède immédiatement l'âge adulte ; ou mieux, c'est l'âge adulte même, à l'heure de sa floraison magnifique.

Nous ne saurions non plus voir de sang-froid, alors que nous avons nous-mêmes une frémissante conscience de notre maturité toute neuve, cette levée hâtive de recrues, qui semblent — je cite Bossuet — « nous pousser de l'épaule et nous dire : retirez-vous ». Le mystère enfin des adolescents nous attache moins que nous ne préjugions, parce

que nous n'aimons que les énigmes que nous nous sentons aptes à deviner, et celle-ci est impénétrable. Pas plus que les races diverses, les générations successives ne peuvent s'entendre, et plus elles sont proches, plus irréductible est leur malentendu.

Dès mon entrée dans le salon, j'éprouvai le besoin de m'assurer des alliances et de trouver un refuge. Je me tournai instinctivement vers les mères : parmi cette jeunesse dont je me sentais trop l'aîné, elles me parurent des contemporaines. Je m'assis près de Mme Viennet, sur la chaise que sa fille venait de laisser libre pour aller danser. Cette excellente dame que j'avais vue quatre fois m'inspirait une confiance sans bornes, et je la lui témoignai en reprenant à brûle-pourpoint l'exposé de mes théories conjugales. Ce discours était si peu opportun et si dépourvu de préparations qu'elle y devait soupçonner une arrière-pensée, ce qu'elle fit.

Mlle Viennet reparut sur ces entrefaites et sa mère me la présenta : car elle ne semblait point encore d'importance à ce qu'on lui présentât un homme. Elle s'appelait Suzanne, et ce nom, par chance, ne me déplut point. Elle était très grande, et bien que je n'aime guère les femmes de taille trop élevée, je lui sus gré de donner le change sur son enfance par cette stature presque imposante. Elle était vêtue d'une sorte de fourreau en tulle

point d'esprit. Sa physionomie était farouche, mais toute sa personne était angélique : je prends cette épithète au sens littéral, qui en retire la banalité. Malgré des mains trop grandes, et des attaches dont la vulgarité ne m'échappait point, je lui trouvais une distinction, faite de grâce surtout. Son attitude était un peu raide et sa démarche saccadée, mais parfois son corps long et mince devenait brusquement souple, elle se détendait et elle s'abandonnait.

Pour son visage, ne vous étonnez point que je renonce à vous le dessiner : il était alors si incertain ou si mobile que je ne réussis pas à en fixer ni à en retenir les traits. Je ne pus que l'analyser : je n'y aperçus guère que des imperfections, mais qui par un bonheur inexplicable ne gâtaient point le charme de l'ensemble ; et le caractère même de ce charme était en contradiction avec chacun des éléments qui le composaient. Ainsi j'observai qu'avec des yeux fort petits, elle avait un grand regard ; et c'est la seule d'ailleurs de mes observations que je pus si exactement formuler. Elle me parut aussi puérile sans mutinerie, désabusée comme son père, d'avance lasse de vivre, héréditairement lasse. Ses cheveux étaient comme battus en mousse et mettaient un nuage orageux, mais léger, autour de son front soucieux, bombé comme celui des enfants.

Je ne vous donne là que l'impression de la première vue; mais aujourd'hui même, après des années de vie commune, si je tentais de vous décrire le visage de celle qui fut ma femme, je n'en saurais mieux préciser le contour indécis et fuyant. Sa physionomie me frappait quand je l'avais devant les yeux : je l'oubliais dès que je ne la voyais plus. Cette incapacité de garder en moi son image, alors même que je la chérissais ou que je croyais la chérir, m'irritait, m'effrayait : j'y devinais un symptôme du factice et de l'illusoire de cet amour. Je ne l'interprétai point, dès cette première rencontre, si expressément; mais j'y pris garde, je m'en étonnai d'autant plus que je sais la mémoire de mes yeux instantanée et fidèle, j'en conçus des inquiétudes vagues.

Il est bizarre et regrettable que d'autres signes bien caractéristiques n'aient pas davantage requis mon attention. Comme ce corps si souple se contracta, comme il se retira de moi, comme il se défendit de mon étreinte, lorsque par politesse je voulus valser avec Suzanne, qui par politesse n'osa point me refuser! Nous étions déjà ennemis, mais je n'étais déjà plus libre. Déjà mes paroles inconsidérément équivoques m'engageaient, j'avais commencé d'abdiquer mon indépendance : les plus braves ne se peuvent soustraire à l'inextricable réseau des convenances mondaines, et quand ils

recherchent après coup ce qui décida de leur vie, ils découvrent avec stupeur que ce fut le respect humain.

J'étais cependant loin de croire, lorsque je quittai le bal, que mes affaires fussent en si bon train; bien au contraire : le malaise de déception qui persistait en moi parut se motiver par le regret de renoncer à quelque chose; et j'eus l'impression d'abandonner un projet séduisant, dont ma conscience n'avait été avertie que par ce regret même, et par la mélancolie de le reconnaître irréalisable. En même temps je me consolais en m'alléguant l'âge tendre de Suzanne, qui me donnait tout le loisir de faire mes réflexions sans avoir à craindre que personne me soufflât une enfant à peine nubile. Et cela était fort raisonnable; mais je n'en dînai pas moins, le lendemain, chez les Viennet, où je fus placé à côté de Suzanne; je la rencontrai deux ou trois fois dans la semaine, et je pris avec elle des allures de galanterie protectrice, que je voulais croire peu compromettantes, mais que je me disais quand même qui pouvaient être utiles pour plus tard. Elle n'y prenait seulement point garde, et je n'en revenais pas : car enfin il était peu probable qu'on l'eût courtisée jusqu'à moi, et j'imaginais que mes soins dussent émouvoir sa vanité.

D'autres observèrent ce qui lui échappait. Dans

ce monde-là, on médit d'autant plus que les mœurs y prêtent peu, les pires imputations ne pouvant guère avoir de conséquences faute d'un fond de réalité, et chacun les remettant au point comme font les méridionaux. J'appris au bout d'une semaine qu'on disait de moi, chez les uns et chez les autres, diverses énormités, celle-ci par exemple : que je faisais une cour simultanée à la mère et à la fille. J'eusse ri de ces propos, mais Mme Viennet me les répéta elle-même. Je vis la malice : on voulait me faire déclarer; mais je n'en conçus pas le moindre ombrage, et même cela me toucha. J'écrivis le lendemain une lettre, où je ne m'avançais point trop, mais où je ne reculais pas non plus; j'avouais des intentions à longue échéance, conformément à ma doctrine du mariage que Mme Viennet connaissait bien, et je priais humblement qu'on me permît une camaraderie, si je puis dire, d'étude avec Suzanne.

On se récria sur ma sagesse, et il fut convenu que je serais reçu désormais dans l'intimité la plus familière, pour voir Suzanne de près, pour la connaître, pour la gagner, sans d'ailleurs qu'elle fût avertie en aucune façon de ce qui se tramait. On ne doutait pas qu'elle dût m'aimer un jour ou l'autre, et probablement bientôt; mais on paraissait craindre qu'elle ne me prît en grippe, par esprit de contradiction, si elle soupçonnait mes visées. Cette appréhension

était de nature à me faire préjuger assez mal de son caractère, et en effet je fus indisposé. D'autre part, l'arrangement que l'on m'offrait me parut sensé autant que loyal : j'y souscrivis, et j'acceptai une invitation à dîner le lendemain en famille.

En y allant, je me sentis glacé de la fausse timidité dont je vous ai fait ci-dessus une compendieuse analyse. Je me rappelai mes états de services, et considérant que j'avais abordé, au cours de ma carrière déjà longue, des femmes un peu plus imposantes que cette gamine, je lui en voulus fort d'une telle mortification. Mme Viennet acheva de gâter mon humeur en me prenant à part dès mon arrivée, pour m'annoncer que les bruits du monde étaient parvenus jusqu'à Suzanne qui avait réclamé des explications, et qu'il avait fallu, contrairement à nos plans, l'éclaircir de la vérité. Je manifestai vivement une contrariété, qui n'était peut-être point sincère, et je sentis une affreuse angoisse, dont cependant je me félicitai, me flattant qu'elle fût l'émotion initiale de l'amour. Mais lorsque Suzanne fut présente, je n'éprouvai plus aucune émotion d'aucune sorte, mon cœur se rétracta, il me sembla que ma vitalité s'amoindrissait, et je m'ennuyai désespérément de ne rien trouver à lui dire. Elle avait un air de reine offensée, et je me demandai, bon Dieu! de quel droit. Mme Viennet, que je tirai de nouveau à part

pour l'interroger, me laissa entendre qu'il était fort difficile de trouver le bout par où prendre sa fille. Je réclamai avec instance une psychologie un peu mieux déterminée de la jeune personne, et Mme Viennet se contenta de répondre que les hommes ne comprennent rien aux femmes.

C'est un des lieux communs qui m'irritent le plus. Je crois justement que si quelqu'un y peut voir clair dans l'âme des femmes, ce n'est point elles-mêmes, et c'est nous. La complexité dont elles se targuent est notre lot ; elles n'ont que de la complication sans ordre, et leur incohérence est le seul motif de la difficulté de s'y reconnaître. Quant à la subtilité où elles prétendent, n'en parlons point : elle est le privilège des cervelles mâles. Ce petit débat théorique, où je dus me garder, par politesse, d'exprimer tout mon sentiment, me rendit soudain le sens des valeurs intellectuelles ; et tout en continuant de tenir Mme Viennet pour une femme supérieure, je m'estimai fort au-dessus d'elle rien qu'à titre d'homme.

En recouvrant la haute opinion de moi qui m'est coutumière, je m'avisai que j'étais peut-être bien déplacé dans ce milieu. J'eus dédaigneusement pitié de Suzanne, que ses airs de reine offensée n'empêchaient point de paraître une petite fille trop grande ; et mon embarras devant elle me sembla ce qu'il y a au monde de plus ridicule. Je ne m'en assurai point

davantage; mais heureusement les enfants se couchent de bonne heure : Suzanne dit bonsoir et alla se mettre dans son petit lit. Je me hâtai de prendre congé, et je partis si faiblement impressionné par cet épisode, que je suis bien sûr qu'il n'aurait point laissé en moi de traces et qu'il n'aurait point eu de suites, si je n'eusse dépendu que de moi.

Mais je dépendais de tout sauf de moi. Je reçus, au réveil, une convocation chez Mme Viennet, pour un entretien particulier. Elle me fit connaître qu'avant de pousser plus loin, elle entendait se mettre d'accord avec moi sur la question d'intérêt. Je me troublai aussitôt; d'où je conclus que je n'étais pas dans mon état normal et habituel : car je crois vous avoir montré que les chiffres ne me scandalisent pas. Je protestai banalement que j'aimais Suzanne pour elle-même, et que ma recherche était désintéressée; à quoi Mme Viennet me repartit que cela était bien heureux, vu que son mari n'avait point du tout la fortune que j'avais sans doute ouï dire qu'il eût, et qu'elle ne pouvait donner à sa fille qu'une assez pauvre dot. Je ne bronchai point, et même je fis des façons, comme si elle m'eût proposé d'encaisser la somme sur-le-champ.

A vrai dire, elle m'eût annoncé dix fois plus, ou même dix fois moins, que je me fusse également déclaré ravi. Ce projet de mariage était

pour moi quelque chose de métaphysique, dont l'essence, comme parlent les métaphysiciens, n'impliquait point l'existence, et j'en pouvais parler en l'air, mais non point discuter les clauses éventuelles d'un contrat. Je n'avais en outre, pour lors, pas la moindre notion de ce que peut coûter la vie. C'est un enseignement que, dans la bourgeoisie française, les parents négligent tout à fait de donner à leurs enfants. Le père de famille a la pudeur de ses comptes.

Vous m'objecterez que moi qui avais vécu, contrairement à la plupart des jeunes hommes de mon âge, j'aurais pu être mieux instruit. Mais où, je vous prie, eussé-je puisé mon expérience? Si j'avais en effet vécu, c'est en parasite honorable, défrayé de tout chez des étrangers comme un autre l'est chez ses parents, et trouvant, à l'heure dite, la table mise. Je me trouvais assez ressemblant au type d'une vieille demoiselle d'honneur qui fréquentait, à Pétersbourg, chez la princesse Yashvine, et qui, âgée de soixante-dix ans, n'avait jamais eu un porte-monnaie sur soi, ni voyagé que dans le train impérial. Je ne différais d'elle que par le porte-monnaie, le mien ayant toujours été fort bien garni : car mes appointements de bibliothécaire ou de précepteur ne me servaient guère que d'argent de poche, je participais en égal au luxe de mes hôtes, et, tous comptes faits, j'avais

mené, depuis ma sortie de l'École, le train d'un rentier qui aurait de soixante à quatre-vingt mille livres de revenu.

A la suite de mon entretien avec Mme Viennet, il se répandit que j'étais décidément fiancé à Suzanne, et nous ne le pûmes, en conscience, ni avouer ni démentir. Je continuai de la voir, trois ou quatre fois par semaine, à dîner : aucune communication ne s'établissait entre nous, nos sensibilités se neutralisaient. Mais on nous tenait en haleine. Les indiscrétions du monde remettaient nos nerfs détendus en état d'irritabilité et nous relevaient de notre atonie. Les petites amies de Suzanne bavardaient, les unes jalouses, les autres fières de voir une fille de leur âge ou plus jeune en passe de se marier. Les mères, plus habiles à dissimuler leur envie, se moquaient ou s'indignaient; elles critiquaient aigrement Mme Viennet, plaignaient Suzanne, et m'eussent traduit en cour d'assises pour détournement de mineure, si cela eût été de leur compétence.

Poursuivie jusque dans sa chambre par le bruit de discussions dont j'étais cause à mon insu entre Madame et Monsieur Viennet, chapitrée par une vieille bonne, et ne s'y dérobant que pour être ensuite chapitrée par sa mère, qui pourtant se défendait de l'influencer et de hâter sa décision, la pauvre Suzanne vivait dans un étourdissement, dans un

bourdonnement continuel, où elle ne percevait plus distinctement que les importunes syllabes de mon nom. Moi, je recevais à toute heure des billets, ou plutôt des bulletins, de Mme Viennet, qui ne me laissaient rien ignorer de sa stratégie, ni des mouvements qu'elle croyait avoir lieu de soupçonner dans l'âme incertaine et miroitante de son enfant.

On obtenait ainsi que Suzanne et moi fussions occupés sans trêve l'un de l'autre, et nos imaginations, qui d'elles-mêmes ne se fussent point mises en train, faisaient machinalement leur travail. Il est superflu que je vous le décrive : tous les physiologistes de l'amour en ont tracé les phases avant moi. Seulement ils n'ont pas compris que si, dans l'ordinaire, ce travail de l'imagination aboutit nécessairement à l'amour, c'est parce qu'il implique chez le sujet la préexistence d'une velléité amoureuse. Dans notre cas particulier, comme le branle était donné par artifice, l'imitation du procédé ne nécessitait point l'identité du résultat : nous ne pouvions développer un sentiment que nous n'avions point conçu.

Mais rien ne trouble l'économie morale comme cette fausse évolution d'un sentiment et ce fonctionnement à vide des facultés. Déjà ma lucidité s'altérait, je perdais ce pouvoir que j'ai de discerner dans une émotion le sincère du factice. J'étais dans un état continuel d'impatience, que les termes

techniques ou pédantesques rendraient mal, mais qu'en revanche expriment à la lettre les façons de parler vulgaires, comme « en avoir plein le dos » ou « cent pieds par-dessus la tête. » J'ai lieu de croire que les dispositions de Suzanne étaient toutes pareilles ; mais comme elle avait plus de simplicité d'âme que moi, et une nature plus naïvement rebelle, elle me donna l'exemple de prendre parti.

Un matin que je venais déjeuner chez ses parents, elle manifesta la volonté de m'entretenir seule à seul. L'on m'introduisit dans sa chambre d'étude où elle entra brusquement, tenant sur le bras un petit griffon qui lui ressemblait : c'était les mêmes mouvements saccadés, le même grand regard des petits yeux de jais, et je ne caricature point en disant : la même folle coiffure. Cette baroque observation me divertit, je m'y complus, et je recherchai ce qu'une telle ressemblance pouvait contenir de symbolique, tandis que Suzanne me débitait, d'une voix sourde et sèche, et qui me paraissait lointaine, un petit discours évidemment préparé.

Elle me signifia que je ne devais plus songer à l'épouser, pour la raison fort simple qu'elle ne m'aimait pas et qu'elle ne doutait pas de ne m'aimer jamais, et qu'enfin, ajouta-t-elle avec une colère concentrée, elle n'était pourtant pas obligée de m'aimer. Je lui protestai que certes non.

Elle ajouta généreusement qu'elle avait pour moi une estime incroyable, une sympathie très vive, et qu'elle comptait bien que nous serions très amis. Ce qui subsistait en moi de bon sens me fit apercevoir le comique de cette proposition : qu'avais-je à faire d'être l'ami d'une fille de dix-sept ans, et que je ne connaissais pas du tout ? Je me demandai au surplus d'où diable lui pouvait venir cette sympathie pour moi, à laquelle je ne répondais guère. Mais je la savais franche, et je fus sensible à la poignée de main anglaise qu'elle me donna. Par malheur, le griffon profita du geste pour s'échapper et ses aboiements coupèrent court à notre dialogue. Cette note de ridicule était superflue. Suzanne profita de la fuite du chien pour fuir elle-même sous prétexte de le poursuivre. Mme Viennet, qui était aux écoutes, survint. Je lui contai l'incident en bref. On annonça le déjeuner, et je décampai à mon tour, préférant, comme juste, déjeuner seul au cabaret.

J'étais un peu ahuri, mais je repris possession de moi au grand air, et le premier sentiment net que j'observai fut celui d'une atteinte à mon amour-propre. Je faillis confondre ce froissement avec un regret, et décider sur-le-champ, par esprit de contradiction, que je m'entêterais dans mon dessein, et viendrais à bout de cette petite personne qui s'avisait de me refuser. Mais le témoin

que je porte en moi, qui avait sommeillé trop longtemps, était bien réveillé pour le coup, et il ne me permit point de me duper. Je me mis à table la gorge serrée : je soigne d'ordinaire cette angoisse en m'obligeant sans miséricorde à manger. Je me donnai faim par ce moyen héroïque, je me détendis et en même temps je me dilatai : prenez à la lettre ces termes qui conviennent au physique plus qu'au moral. L'impression de la délivrance et celle de l'appétit recouvré n'étaient pas seulement simultanées, mais fort peu distinctes l'une de l'autre, et la béatitude que j'éprouvais procédait également de mon cœur et de mon estomac. Je déjeunais comme après un duel, et je savourais le cynisme de m'avouer sans précautions oratoires que le dénouement négatif de mon aventure me contentait absolument.

Mais les innombrables ennemis de ma lucidité, de mon libre arbitre et de ma paix gardaient leurs positions autour de moi ; et l'épisode que je viens de vous relater, que j'étais en droit de croire concluant, ne termina rien.

Dès mon retour à la maison, je fus troublé par une innocente maladresse de mes parents. Quand je les informai de la rupture, ils ne me dissimulèrent pas qu'ils n'en étaient pas autrement fâchés, le parti ne leur ayant jamais semblé fort brillant ; et ils m'exhortèrent surtout à ne pas m'aller fourrer dans

l'esprit que cette rupture ne fût point définitive — ce qui me provoqua aussitôt à l'obstination, d'autant que j'y ajoutais maintenant, par leur faute, une idée de désintéressement. Comme le monde n'accepte pas volontiers qu'un sujet de conversation lui échappe, les propos sur notre cas ne cessèrent point ; ni, je pense, les scènes à mon sujet entre les Viennet et leur fille. Je continuais de recevoir des lettres quotidiennes, où les variations de Suzanne m'étaient retracées exactement, et qui entretenaient en moi l'idée fixe. Je ne pouvais douter qu'elle-même, artificiellement ou non, fût obsédée de moi. Si je la rencontrais dans le monde et si j'affectais de ne point prendre garde à elle, elle ne cachait pas son déplaisir et me faisait même des coquetteries naïves et outrées. J'eus la fantaisie, au printemps, de passer un mois en Italie, et l'on trouva moyen de me faire connaître qu'elle s'était — Dieu sait pourquoi — émue ou formalisée de cette fuite. Enfin j'allai rendre visite un jour à Louise Charrier — je me demande aussi, entre parenthèse, par quel caprice j'y allais — et j'eus la stupeur d'apprendre que Suzanne, renseignée sur mon passé par quelque indiscret, s'était fait conduire sous un prétexte dans la maison où travaillait Louise, pour voir la femme de qui j'avais eu un enfant.

Toutes ces péripéties invraisemblables ou dérai-

sonnables nous traînèrent jusqu'à l'époque des villégiatures, et je rêvais déjà de faire retraite, quand Mme Viennet me dit que sa fille lui semblait être à point : je ne m'en doutais guère. Elle m'invitait en conséquence à passer un temps illimité dans sa maison de campagne de Vernouillet, pourvu que Suzanne elle-même y consentît. Cette réserve me rassura ; mais, à ma grande surprise, Suzanne ne fit aucune objection, et Mme Viennet me glissa dans l'oreille que cela était bien significatif. Je jugeai de même, et ne me réjouis point. Mais je me représentai, de mauvaise foi, qu'on ne prend pas malgré lui un homme qui sait ce qu'il veut. Vous voyez que l'expérience ne sert de rien : car j'étais payé pour savoir que les circonstances nous mènent. En attendant, je n'avais qu'à partir, faute de prétexte pour décliner l'invitation.

J'arrivai à Vernouillet dans les premiers jours du mois d'août. La crainte de m'y ennuyer et d'y être tarabusté me rendait presque malade. L'accueil aimable de Suzanne me toucha. Ses façons étaient si différentes de l'ordinaire que je dus les croire étudiées ; mais je lui sus gré de cette application. C'est elle qui me fit visiter le domaine. La maison était vaste, assez bien dégagée au sommet de la colline, mais impraticable et de la plus baroque architecture. Au lieu d'abattre la masure première qu'ils avaient jadis achetée, les Viennet l'avaient

appropriée à leur état par des additions successives sans le conseil ni le secours d'aucun professionnel. Il avait notamment fallu, pour trouver la place d'un escalier, construire sur le flanc droit une tour quadrangulaire. Ensuite de quoi, on avait construit une autre tour quadrangulaire sur le flanc gauche, pour la symétrie. Ne sachant à quoi l'utiliser, on l'avait aménagée en hall à tout faire ; et l'on y avait entassé un de ces mobiliers disparates qui furent de mode avant la renaissance du goût Louis XVI, l'invasion des Anglais et la création de l'art nouveau. Les murs et même les plafonds étaient habillés, partie de vieilles tapisseries françaises, partie de satins japonais à ramages d'or. Les sièges Louis XIII voisinaient avec les gothiques, et avec des divans turcs recouverts de tapis. Les portes étaient faites de vieux bois sculptés ; des fragments de vitraux anciens étaient enchâssés dans les carreaux des fenêtres ; et le soir, des lustres hollandais, accommodés à l'usage du gaz, éclairaient faiblement le tout. Enfin, c'était un genre mi-salon, mi-atelier ; et l'on ne saurait imaginer un décor convenant mieux à des personnages mi-artistes et mi-mondains.

Je conjecturai des habitudes intimes de mes hôtes d'après les arrangements de la chambre qui m'était affectée. J'y trouvai le luxe bourgeois, qui est confortable, avec de ces naïvetés et de ces

omissions qui rappellent toujours que les bourgeois sont dégrossis d'hier. J'y connus aussi, comme jadis quand j'étais arrivé au Château de Brenz, qu'on ne s'était pas remis de moi aux domestiques et que la maîtresse de maison avait passé par là. Mme Viennet, qui accompagnait Suzanne et moi dans cette première partie de notre visite, prit soin de me faire entendre que ce n'était pas elle-même, mais bien sa fille qui avait surveillé à mon installation. Ensuite elle nous quitta, et Suzanne me fit commencer, ce qui est bien enfant, la visite du jardin par celle de la basse-cour et des animaux. Puis nous descendîmes la pente assez raide du terrain jusqu'à la Seine, que nous passâmes. Nous abordâmes dans une île où des arbres étaient poussés au hasard parmi des broussailles. Cette sauvagerie me charma plus que la banalité apprêtée des bosquets ; et, sans doute par une influence du décor, je me sentis pour la première fois ému d'être ainsi en tête à tête avec une très jolie fille qu'il paraît que je désirais et projetais d'épouser. Je me dépitai cependant de rencontrer soudain une haie vive, et d'apprendre que l'île n'appartenait pas entière aux Viennet, mais était partagée entre eux et les propriétaires de la villa contiguë sur l'autre rive.

Je revins, en fin de compte, fort satisfait de cette promenade : je ne le cachai point à Mme Vien-

net, qui guettait notre retour et s'empara de moi dès que je fus seul. « Suzanne vous a conduit dans l'île! » s'écria-t-elle, comme si cela eût été d'importance. Je ne sais pourquoi je la questionnai sur les voisins : j'observai un petit mouvement nerveux de ses paupières quand elle me les nomma, en ajoutant que ces Duvignot étaient liés avec son mari depuis longtemps. Je ne sais encore pourquoi il me souvint tout d'un coup d'une phrase de Gœthe dans les *Affinités électives :* « Deux enfants, nés de riches propriétaires dont les domaines se touchaient, grandissaient ensemble sous les yeux de leurs parents. » J'interrogeai M[me] Viennet, avec une indifférence feinte, sur la progéniture des Duvignot : elle mit un empressement équivoque à me répondre que leur fils aîné, qui avait mon âge, voyageait au loin depuis des années. Elle détourna aussitôt la conversation, et me reprocha vivement de n'avoir pas mis à profit les bonnes dispositions de Suzanne pour pousser mes affaires. Cela ne me paraissait pas encore de saison. Mais comme les dispositions ne changèrent point de plusieurs jours, je me hasardai enfin à lâcher quelques mots de galanterie. L'effet de cette attaque fut, j'ose le dire, foudroyant. Suzanne reprit ses airs de reine offensée. Je lui tournai le dos : elle revint. Je risquai de nouveau l'offensive : elle rompit. Bref, le jeu de bascule recommença.

L'existence dès lors me devint insupportable à Vernouillet : d'autant que tout le monde s'y mêlait de nous, et les Viennet, mari et femme, et leurs invités, des gens d'une odieuse obligeance, que je connaissais à peine, qui s'entremettaient à tout propos pour tirer à Suzanne ou à moi des confidences, pour aider à des brouilles sans cause ou à des réconciliations sans objet. Ces indiscrètes personnes m'inspirèrent une méfiance à l'égard du cercle particulier des Viennet, dont j'avais été jusqu'alors tenu à l'écart, puisqu'on m'invitait en cachette pour éviter les commentaires. Je m'avisai que peut-être ce milieu n'était pas le mien et ne me convenait qu'à moitié. Je prêtai mieux l'oreille aux propos de table, et j'entendis exprimer des opinions qui me choquèrent. Je me sentis étranger à toute la famille comme je ne l'avais été d'abord qu'à Suzanne. Je me remis à taxer d'anomalie, ainsi que dans mon enfance, tous les usages qui n'étaient point rigoureusement conformes à ceux de mon foyer paternel, et les Viennet, fort dissemblables de mes parents, furent en conséquence jugés par moi de bizarres types. Je ne pus me défendre de les traiter de haut en bas, comme les orthodoxes traitent les hérétiques. Je refusai, avec le dédain le plus blessant, d'adopter certaines de leurs habitudes, celle par exemple du bain froid en commun : la bonne Mme Viennet en multipliait les occasions,

comptant, je suppose, que ces privautés idylliques éveilleraient chez sa fille et chez moi-même un désir bien légitimé par l'expectative du mariage. Elle ne se doutait guère que sa diplomatie m'exaspérait, et que j'étais à la veille, comme l'on dit vulgairement, de tout envoyer promener. Ce fut du moins cette exaspération qui brusqua le dénouement.

Un matin, me trouvant seul dans l'île avec Suzanne, je me rappelai la scène furieuse que m'avait faite naguère la princesse Yashvine poussée à bout par mes refus, et je sentis que je ne résisterais pas à la démangeaison qui me prenait, de dire son fait à cette petite fille, comme la princesse m'avait dit le mien. Je saisis le plus futile prétexte — il n'en manquait point, mots ou gestes, — et soudain, fou de colère, je lui dis, avec des mots grossiers, que j'avais assez d'elle, qu'elle m'assommait, et que j'allais sur l'heure faire mes paquets. Elle me regarda stupidement : je devais avoir l'air d'un énergumène. J'étais bien un peu honteux, mais je ne pouvais plus m'arrêter. Pour en finir, je tournai casaque et je courus vers le bateau. Elle courut après moi. Je vis le ridicule de cette course et me laissai joindre. Alors elle me supplia de ne point partir. Je ne lui en déclarai que plus résolument que je partirais le soir même, qu'il me déplaisait d'être lanterné, et que je ne me laisserais flé-

chir qu'à une seule condition, qu'elle savait bien

— Restez, dit-elle.

Nous nous tûmes, apaisés, un peu étonnés tous les deux. C'est ainsi que nous nous trouvâmes fiancés.

Je ne vous ai point rapporté ces longs détails par curiosité psychologique : toute cette psychologie-là me semble assez banale, avec des apparences présomptueuses de subtilité. Mais je tenais à vous faire voir comment un homme qui raisonne et qui calcule tout, raisonne et calcule l'affaire de son mariage; et je tenais aussi à vous faire mesurer ce qu'il intervient de sentimentalité dans un de ces mariages, que, selon la terminologie du monde, il faut bien appeler d'inclination, puisque toute pensée d'intérêt en est absente.

Je ne puis me répéter éternellement : la plume me tombe des mains et je suis en confusion d'avoir à vous dire encore que le fait même de nos fiançailles ne mit pas fin au jeu de bascule; — je me dispense de vous en réitérer la description. Cependant l'annonce de mon mariage dans les journaux, les lettres de félicitation que je reçus, et auxquelles je dus répondre d'un style joyeux, l'achat du trousseau, des meubles, le choix d'un appartement, tout cela peu à peu me confirma que je ne rêvais point, que le sort en était jeté, que je n'y pouvais définitivement plus rien. J'eus le ver-

tige de l'irréparable. Une lettre de Louise Charrier fut peut-être ce qui me précisa de la plus désespérante façon que j'entamais bon gré mal gré une existence nouvelle et que tout vestige du passé s'abolissait. Elle avait comme tout le monde appris mon mariage par les journaux ; et elle me congratulait — avec un soupçon d'ironie. Elle me faisait, par la même occasion, savoir qu'elle s'était expatriée ; et je jugeai que, sous un ciel nouveau, mon souvenir ne la gênait plus guère, car elle m'annonçait en post-scriptum la naissance prochaine d'un enfant. Cette nouvelle, qui devait m'être égale, me porta un coup.

J'en reçus un autre plus sensible, huit ou neuf jours avant mon mariage, lorsque je vis mon appartement, qui la veille encore était en proie aux tapissiers, soudain achevé, rangé, habitable. J'avais loué rue Clément-Marot, dans une de ces maisons où le confort moderne est à bon marché, qui font illusion tant que les plâtres sont frais, mais qui montrent la corde sitôt finies, et prennent le lamentable aspect des ruines neuves. Je ne détestais pas cette pacotille, qui me paraissait en harmonie avec la qualité du mariage que je faisais. Je m'étais aussi bien gardé de pousser les préparatifs, bien que la lenteur de mes ouvriers m'impatientât : on eût dit que je me flattais qu'ils me fournissent un bon prétexte pour différer la fatale date. Tout n'en

fut pas moins prêt à temps et à l'improviste. Du jour au lendemain le linge se trouva rangé dans les armoires. Les draps étaient au lit : il ne restait qu'à faire la couverture. Les meubles disparates que nous avaient offerts nos amis, occupaient dans le salon leurs places définitives. Le feu était allumé, la cheminée ne fumait même plus. Ma future belle-mère et ma future femme étaient installées dans leurs fauteuils personnels, qu'elles avaient déjà et pour toujours choisis. J'eus la vision brusque du fait accompli. Je considérai ce logement comme jadis ma cellule de l'École Normale, quand je l'avais visitée pour la première fois, avec des idées d'emprisonnement et d'une condamnation à purger; mais je fis réflexion que, ce coup-ci, je n'aurais pas la faculté de démissionner au bout d'un an.

Je crus toutefois devoir feindre une manière d'attendrissement. Je m'assis comme pour le plaisir de m'asseoir, et pour revendiquer, pour éprouver un troisième fauteuil. Nous nous regardâmes tous les trois, et sentîmes qu'il était convenable, ou protocolaire, de manifester, au sujet de cette installation terminée, un certain contentement : comme les ouvriers, arrivés au faîte d'une maison, éprouvent le besoin d'y planter un drapeau ou un bouquet. Nous articulâmes chacun quelques mots dont je ne me souviens plus ; puis nous nous tûmes,

et nous tombâmes dans une profonde rêverie. Les dernières journées avaient été particulièrement pénibles. Le surmenage aigrissant nos caractères, les moindres vétilles donnaient lieu à discussion. J'avais même, la veille (il me souvient que c'était à propos d'une futaine de matelas), si terriblement secoué Mme Viennet, et ensuite Suzanne qui prenait le parti de sa mère, qu'il en était résulté, entre ma fiancée et moi, un peu de détente et d'intimité. Je me levai brusquement pour me dégourdir les jambes, et je passai dans la chambre à coucher. Je fus d'abord froissé qu'elle ne m'y suivît pas aussitôt, puis gêné, le moment d'après, qu'elle y survînt. Nous évitâmes de croiser nos regards, et nous retournâmes au salon ensemble, précipitamment.

Ce jour-là, la trépidation de mes nerfs empêchait ma réflexion de se poser; mais le jour du mariage, quand je rentrai dans cette même chambre avec Suzanne, et que les mêmes sentiments se répétèrent en moi, ils ne pouvaient plus être, hélas! imprécisés ni fugitifs : j'avais toute ma lucidité pour les connaître, tout le temps voulu pour les analyser, toute ma vie.

Depuis le matin j'étais dans un mal-être vague. Les images de mon esprit se succédaient encore si confusément et si vite qu'elles m'étourdissaient. Je n'avais eu qu'une seule minute de repos, d'apaise-

ment, lorsque, pendant la cérémonie, à l'improviste, la musique avait ressuscité du fond de ma mémoire cette petite Aline Mauduit, mon amour de premier communiant, qui longtemps ensuite avait donné son nom à la chimère changeante de mon cœur. J'avais supporté avec résignation la fatigue nécessaire de donner la main et de sourire à tant de gens que je ne reconnaissais même pas, et dont je m'efforçais, avec une obstination maniaque, de supputer le nombre au fur et à mesure du défilé, pour établir la statistique de mon indifférence. J'avais eu des alternatives d'inappétence et de faim brusque. Enfin, lorsque les Viennet tout en larmes m'avaient remis leur fille pour l'emmener, je m'étais pris soudain de défiance de moi : on a la sottise de dire aux hommes que leur moindre parole inopportune, leur moindre geste maladroit peut offenser mortellement la délicatesse d'une épouse novice, et compromettre l'avenir conjugal, qui dépend tout de la première nuit. Mais le vrai est que, dans cette passe, c'est toujours la femme qui fait des maladresses et qui nous choque : je l'ai bien observé ; et j'en eus le pressentiment dès l'instant que nous montâmes en voiture, par le premier froissement que me causa l'attitude inflexible de Suzanne.

Nous nous taisions obstinément tous les deux. Les minutes paraissaient longues : elles tombaient,

pour ainsi dire, goutte à goutte. Je voyais tout, même ce qui n'affecte pas le sens de la vue. Nous étions, Suzanne et moi, comme aux deux bords de l'abîme qui nous séparait, et nous regardions sans vertige jusqu'au fond.

Dès que nous fûmes dans notre logis — je ne pouvais dire : à la maison —, Suzanne sonna cette vieille bonne que je vous ai dit qui naguère la chapitrait sur son peu de goût pour moi. Elle fit asseoir cette étrangère tout près d'elle, et lui murmura en sanglotant des confidences interminables, sans aucunement se soucier de ma présence. La servante, apparemment, sentit ce qu'un tel procédé avait pour moi de désobligeant, et après quelques hâtives caresses elle se retira, malgré les efforts que faisait Suzanne pour la retenir. Nous restâmes de nouveau seuls et face à face. Suzanne me dévisageait, stupide, hostile; son visage était tout mouillé de larmes qu'elle ne daignait point prendre la peine d'essuyer. La haine montait en moi comme une eau qui suffoque. La pendule sonna neuf heures, et aussitôt, par un effet de cette logique bizarre qui gouverne notre inconscient, il m'apparut que, moi aussi, je devais rompre le silence, prononcer une phrase quelconque. Ma lèvre inférieure trembla, et je dis d'un accent grognon : « Vous pouvez vous vanter de nous faire passer une soirée agréable ! » A ma propre surprise, la

voix me manqua sur la dernière syllabe; je n'eus que le temps de détourner la tête, et un flot de larmes jaillit de mes yeux.

— Qu'est-ce que vous avez? cria impétueusement Suzanne.

D'abord je ne pus lui répondre, et ensuite je ne voulus pas. Elle vint à moi, empressée, timide, mais touchée, vaincue peut-être. Il fallait bien parler. Et puis je ne pouvais plus contraindre mon cœur : il était tout gonflé de chagrin, ma désolation était naïve, effrénée, sans honte, comme celle des petits enfants. Je lui dis avec une ivresse douloureuse, et pour nous mortifier tous les deux, le supplice que j'endurais d'elle et que j'endurais de moi depuis plus d'un an; mon cœur, ma raison, ma volonté à la gêne; mes désirs déçus d'eux-mêmes, et qu'à cent reprises, tour à tour, elle avait ravivés puis éteints; et ce soir, ses larmes insultantes, les miennes, démentant le bonheur que je croyais tenir, sans trop savoir si je l'avais craint ou souhaité; et l'épouvante enfin de l'avenir. Elle continuait de me regarder avec plus d'étonnement que de tendresse. Devinait-elle — comme moi — ce que mon désespoir même recélait encore d'incertitude ou de mensonge? Du moins elle partagea mon épouvante. Nos regards humides se rencontrèrent; nous mesurâmes notre misère commune, et nous nous remîmes à pleurer, mais ensemble et

près l'un de l'autre, sans rancune, victimes réciproques, ennemis réconciliés par le mal que nous nous étions fait.

Nos larmes se tarirent d'elles-mêmes. Nous nous retrouvâmes de sang-froid, très raisonnables, avec le sentiment que nous avions des bienséances à observer. Je recouvrai le sens de ma responsabilité d'homme, j'eus confusion de ma passagère faiblesse, et, voulant ordonner quelque chose, je pressai doucement Suzanne de se mettre au lit. Elle m'obéit aussitôt, sans prononcer une parole. Elle se retira, je demeurai d'abord, puis j'entrai dans la chambre, où je rallumai les flambeaux qu'elle avait soufflés. Tant d'exténuantes péripéties m'avaient presque fait oublier l'inévitable dénouement, et ce fut pour moi comme une chose inattendue quand je vis l'enfant qui était à ma merci. Toute ma chair se souleva vers elle, mais ma chair seule fut bouleversée ; et tandis que mes mains hâtives déjà frissonnaient au pressentiment des caresses, mon âme se désespérait de comprendre qu'à la faveur de nulle étreinte elle ne pénètrerait l'âme adverse, et qu'obstinément elle-même elle lui resterait fermée.

LETTRE IV

Les sensualités de cette première nuit, qui me surprirent, car je la prévoyais froide et morne, ne nous procurèrent point la détente de la satisfaction et de la lassitude. Elles furent affolées, sans pauses ni reprises. Elles furent équivoques et même cruelles : nous goûtions, sur nos joues, sur nos lèvres amères, le sel des larmes que nous venions de répandre, et nous nous délections de cette saveur. Un sommeil tardif et bref nous abattit. Mon âme délabrée, à peine moins lucide, mais un peu moins maîtresse de soi dans le rêve que dans la veille, suivit ses observations et ses raisonnements, en les compliquant de divagations superstitieuses et de conjectures d'avenir chimériquement induites à la façon des présages.

Au réveil, nous étions si épuisés tous les deux, si impuissants à ressouffrir, que nous eûmes sans nous concerter une même bonne volonté de nous

ménager, de nous épargner, de ne plus nous meurtrir l'un l'autre, de nous faire grâce pour l'obtenir. J'avais seul malheureusement la faculté de persévérance. Les intentions de Suzanne, touchantes par leur sincérité comme celles des enfants, étaient de même éphémères. Et puis nous ne disposions pas de nous plus qu'auparavant : nous demeurions soumis à la tyrannie des causes extérieures, et nous n'avions point la direction libre de notre volonté ni de notre sensibilité.

Ainsi, d'abord, je fus indisposé vingt fois par des recommandations écrites de Mme Viennet, durant les premiers jours où, censés partis, nous demeurâmes selon l'usage cachés dans notre appartement. Cette bonne Mme Viennet en tenait pour le vieux préjugé qui attribue aux femmes seules, dans la première expérience du mariage, une ombrageuse délicatesse, et qui ne tient pas compte de celle des mâles. Je ne pense pas que cette façon de voir ait jamais pu être moins à propos pour aucun ménage que pour le nôtre; car je prenais de cette problématique délicatesse de Suzanne mille soins dont elle ne me savait aucun gré, et que sans doute elle n'apercevait pas, tandis qu'elle blessait la mienne à toute minute, soit par incompétence, ou par l'effet d'un médiocre raffinement.

Ce fut, ensuite, un pitoyable voyage de noces, un trop long séjour dans un lieu trop peu fré-

quenté, aux bords de la Méditerranée, où l'insécurité du printemps faux, coupé de rafales de vent et de pluies froides, appropriait hélas! beaucoup trop le décor à nos sentiments. Cet isolement et cet exil me rendaient plus pénible encore notre intimité forcée que ne légitimait nulle tendresse ; et je me révoltai contre le mariage pour la même raison que jadis contre l'internat, parce que je ne sais point supporter les promiscuités matérielles avec des gens à qui nulle affection ne me lie.

Enfin — quel ironique et invraisemblable jeu de ma destinée! — cette enfant que j'avais épousée se manifestait plus dangereuse maîtresse que pas une des femmes que j'eusse précédemment connues. Elle m'effrayait par des caprices où son innocence contrefaisait la perversité, par des exigences inconsidérées, mais que je pouvais croire calculées et sournoises, où je flairais une velléité plus qu'à demi consciente de me supprimer en usant de moyens damnables que le code ne punit pas. Elle profitait, en ce honteux duel, des avantages qu'assure à la femme la vanité de l'homme et son stupide point d'honneur physique. Je ne lui demandais pas merci, content des seules trêves que son infirmité de femme l'obligeait bien de m'accorder, lui faisant au surplus payer par des brutalités de geste et de prise, ses victoires qui n'étaient jamais sans larmes.

Je frémis de sentir un jour que la pensée de tuer cessait de m'être inconcevable. Il me parut que la solitude à deux ne m'était pas moins pernicieuse qu'à Suzanne, et je respirai, quand on put décemment parler de retour. Je ne désespérais point de l'avenir autant que vous pourriez croire. D'abord, je me réconfortais en me répétant ce spirituel mot d'un dramaturge : « On peut toujours vivre avec sa femme quand on a autre chose à faire. » Et puis, lorsque l'on est imbu comme moi d'une philosophie stoïcienne qui ordonne de subir l'inévitable, on ne se borne jamais à le subir : on finit par s'en accommoder. Le temps que perdent les autres à se rebeller en vain, je l'emploie utilement à m'adapter ; et je sais d'avance que je ne souffrirai bientôt plus de ce que je supporte. Aussi persuadé que n'importe quel chrétien de l'indissolubilité du mariage, j'avais bien pu d'abord être saisi de vertige en mesurant la disproportion de mon idéal conjugal et de la réalité ; mais je ne renonçais nullement à mes desseins de fonder un foyer, de créer une famille, et de garantir ma survivance en me propageant.

L' « autre chose » que j'avais à faire était la correspondance et les démarches que m'occasionnait mon chemin de fer de l'Asie Mineure. Cela ne suffisait point à remplir mes journées ; mais je comptais profiter de mes loisirs pour entretenir

mon intelligence. Dès mon arrivée à Paris je fus pris d'une fièvre de travail, et je signifiai à Suzanne que je me réservais un certain nombre d'heures chaque jour, durant lesquelles il lui était interdit de me déranger. Ce fut une cause nouvelle de froissement. La modestie de notre installation me réduisait à un très petit cabinet, mal disposé, où j'entendais les bruits du service. Suzanne, qui ne se souciait pourtant point de m'avoir toute la journée à ses trousses, admit malaisément que je lui dérobasse une part d'un temps qu'elle tenait qui lui était dû. Elle se formalisa surtout que je ne daignasse point l'associer à mes travaux, ce qui est bien la dernière idée, par exemple, dont je me fusse avisé. Il est vrai que j'avais épousé ma femme toute petite dans l'intention de la former à mon goût, et conséquemment aussi de l'instruire : mais, à présent, je ne voyais plus du tout de communion intellectuelle possible entre un homme et une femme, et le premier effet de mon retour à l'intellectualité était d'exagérer mes préventions contre l'entendement de l'autre sexe.

J'en devais nourrir moins que tout autre, car le commerce que j'avais naguère entretenu avec Mme Richter était plutôt pour me suggérer des idées favorables touchant la capacité du cerveau féminin. Mais je n'en jugeais plus que sur les incohérents bavardages de Suzanne. Elle ne se méfiait

pas assez des discours généraux, et elle débitait volontiers des énormités sur l'éthique. Comme elle était de naissance honnête et d'hérédité saine, je ne pouvais imputer cette extravagance, cette anarchie morale qu'à un vice personnel de sa constitution, ou bien à l'enseignement fortuit et sans doctrine qu'elle avait reçu, ou bien encore à l'influence des banalités paradoxales qu'elle avait entendues sans les comprendre et interprétées en les aggravant; mais à mon tour je généralisais, et j'attribuais à toutes les femmes une psychologie qui n'était peut-être que le fâcheux privilège de la mienne.

Il m'apparaissait que la différence catégorique entre la mentalité des femmes et celle des hommes, ce qui marque à vrai dire le sexe des âmes, c'est la prédominance chez nous, et chez elles l'absence totale, de la raison pure. Sans doute, il n'est point de sexe complètement déterminé au moral, non plus d'ailleurs qu'au physique, et je veux bien apporter des tempéraments à cette théorie, qui est trop absolue; mais je n'en ai pas moins persisté depuis lors à la tenir pour vraie. Car j'ai rencontré des femmes supérieures, mais pas une qui reçût la notion abstraite du devoir dégagé de tout intérêt sentimental, pas une qui fût susceptible de comprendre une vertu ou une beauté ayant en elles-mêmes leur fin. Et puisqu'il faut bien, pour le bon

ordre, que les femmes se comportent dans la pratique comme si elles entendaient ce qui passe leur entendement, j'en venais à me demander si le maintien d'une religion à leur usage n'est pas le seul moyen de résoudre cette antinomie; s'il n'est point de nécessité sociale qu'elles personnifient l'Impératif, et qu'elles diminuent le Bien, mais le conservent, en lui assignant un but intéressé.

Quand on a une fois consenti qu'il faut une religion pour les femmes, on n'est plus bien loin d'une autre théorie, encore moins libérale, aujourd'hui répandue même parmi les plus incroyants, et qui réserve à une minorité fort réduite le privilège de la libre pensée. Ma philosophie très aristocratique ne s'effarouche d'aucun privilège, puisque vous pensez bien que je commence par les revendiquer tous pour moi, et je souscrirais peut-être à la formule « il faut une religion pour le peuple », si les farceurs qui l'ont inventée ne voulaient dire par là : « Berçons le peuple d'illusions et de mensonges, sans quoi il n'y aura plus moyen de le tenir. » Voilà ce que je refuse d'admettre.

J'estime en revanche que, si l'objet de la connaissance est unique, les façons de l'atteindre sont innombrables, relatives à l'habileté de chacun, et que tous les yeux ne sont pas également dignes de contempler la Vérité nue. J'estime que la plupart des dogmes, chrétiens ou autres, contiennent, du

moins sous une forme symbolique, bien plus de vrai que telles négations tranchantes de philosophes amateurs et incompétents. J'estime enfin que si l'on peut dire à la rigueur qu'il faut une religion, alors ce n'est pas seulement pour le peuple, mais pour la majorité des ordinaires.

Toutefois j'y répugne encore, parce que la religion ne peut tolérer cette critique ni cette interprétation des dogmes, et qu'on cesse d'être religieux dès qu'on ne l'est plus à la lettre : ceux-là donc qui, ne croyant point, considèrent la religion comme l'indispensable support de la société, avouent que le mensonge est nécessaire et se résignent à mentir sciemment. Tant pis pour eux s'ils le peuvent : moi je ne puis. Je doute, au surplus, que l'on restaure par raison d'état une religion qui meurt de sa belle mort, et je fus vers cette époque fort impressionné par une lettre de Sainte-Beuve, que j'avais naguère découpée et que je retrouvai dans mes paperasses. Elle est du 14 juillet 1867 et adressée à Albert Collignon. Je vous en veux citer ce fragment :

« Je comprends très bien la théorie sociale qui fait d'un peuple sans religion un peuple en décadence. Mais ici la question est autre : on n'est plus libre. Qu'on en gémisse ou non, la foi s'en est allée ; la science, quoi qu'on en dise, la ruine : il n'y a plus, pour les esprits vigoureux et sensés, nourris

de l'histoire, armés de la critique, studieux des sciences naturelles, il n'y a plus moyen de croire aux vieilles histoires et aux vieilles Bibles. Dans cette crise, il n'y a qu'une chose à faire pour ne point languir et croupir en décadence : passer vite et marcher ferme vers un ordre d'idées raisonnables, probables, enchaînées, qui donne des convictions à défaut de croyances, et qui, tout en laissant aux restes de croyances environnantes toute liberté et sécurité, prépare chez tous les esprits neufs et robustes un point d'appui pour l'avenir.

« Il se crée lentement une morale et une justice à base nouvelle, non moins solide que par le passé, plus solide même, parce qu'il n'y entrera rien des craintes puériles de l'enfance. Cessons donc le plus tôt possible, hommes et femmes, d'être des enfants : ce sera difficile à bien des femmes, direz-vous. — A bien des hommes aussi. Mais, dans l'état de société où nous sommes, le salut et la virilité d'une nation sont là et pas ailleurs. On aura à opter entre le byzantinisme et le vrai progrès. »

La thèse de Sainte-Beuve m'était plus sympathique assurément que la thèse contraire; et je tombais surtout d'accord avec lui que, si les plus libres penseurs peuvent à la rigueur admettre la nécessité d'une foi sincère pour établir l'ordre social, ils ne sauraient par contre faire fonds sur cette religiosité vague, fade, équivoque, qui est la

seule forme de religion que nous devions attendre de l'immense majorité des contemporains. Je sentais vivement qu'il serait humiliant pour l'homme que toute sa civilisation dépendît d'un tel pis-aller.

J'étais cependant moins opposé à cette politique bâtarde en ce temps-là qu'aujourd'hui, parce que je réagissais contre l'état d'esprit de nos entours, qui n'était pas celui de M. Homais précisément, mais qui ressemblait fort à celui des Jacobins. Ma femme entre autres, et toutes les femmes et jeunes filles que j'avais occasion de voir dans son cercle, me paraissaient être si évidemment des produits du Jacobinisme, que je les avais baptisées « les Jacobines » : en ces conversations que l'on soutient avec soi-même et où l'on écoute « dialoguer les lobes de son cerveau », chacun se forge ainsi un argot personnel. Par hostilité contre ces femmes, et contre tout ce milieu que j'avais d'abord cru qui me plaisait, j'arrivais à me constituer peu à peu, artificiellement, un système d'idées, que je ne saurais désigner avec exactitude que par le terme d'anti-jacobines. Je m'affiliais, en quelque sorte, à l'église adverse, par pur esprit de contradiction.

Le premier article de ma foi nouvelle était l'impossibilité a priori de toute entente entre Suzanne et moi. Je tenais dès lors pour démontrée la vanité de tout effort ayant pour objet d'établir le régime conjugal que j'avais rêvé. Je n'étais pas,

à proprement dire, découragé, et même, par acquit de conscience, je ne lâchais point la partie : j'avais seulement la certitude mathématique de l'insuccès. Ce qui pourtant m'aliénait bien davantage, c'était les froissements quotidiens. Ainsi le désordre de ma femme m'exaspérait, et me poussait d'ailleurs à la manie ; je ne tolérais point son humeur fantasque ; je tenais un compte sévère de mes moindres griefs, et le sentiment de la haine conjugale se formait dans mon cœur, ainsi que l'amour se forme, par une cristallisation lente et continue.

Mais cette haine demeurait encore sourde : j'étais prodigieusement calme et froid — par contraste. Je m'admirais de me dominer ainsi. Je dus, sur ces entrefaites, voyager en Allemagne pour mes affaires. Je redevins, quelques semaines, l'homme seul, libre, errant, que j'avais été naguère avec délectation. Lorsque je m'installai dans ma cabine roulante, j'éprouvai une ivresse pareille à celle des marins qui reprennent la mer. Et le lendemain, combien plus intense fut ma joie, lorsque, dans un lit véritable, je me trouvai seul ! Je ne pus me défendre de rire, en songeant comme on étonnerait les adolescents impatients de cette solitude, si on leur révélait le plaisir supérieur que l'on goûte à la recouvrer. Il me parut si ravissant que je fis sur l'heure le ferme propos de n'en point chercher d'autre durant tout mon voyage. Et cependant

j'étais parti avec des intentions d'aventures... Je découvris à ce moment, non sans surprise, que j'aurais eu des scrupules. Ma haine ne fléchissait pas mes principes. Je ne transigeais pas sur la fidélité, même du mâle. Je me félicitai de ma vertu, mais je reconnus aussi qu'elle me donnait quelques droits : et comme les négociations que j'allais poursuivre en Allemagne pouvaient augmenter fort nos ressources, nous permettre — qui sait? — de nous loger plus spacieusement, je résolus d'imposer à Suzanne une vie moins mêlée, plus convenable à nos sentiments.

Je ne soupçonnais pas les nouveautés qu'elle me réservait pour mon retour. Je trouvai une autre femme. Elle avait le visage plein, la physionomie toute changée, le regard encore agrandi, plus posé, presque tendre. Elle m'accueillit comme si mon absence l'eût privée, comme si elle n'eût fait, tout ce temps — trop bref, que me regretter et que m'espérer. Une présomption de grossesse avait opéré ce miracle, à présent elle m'aimait ! Chez beaucoup de femmes le cœur a de ces sautes brusques : il est à la merci de la fonction de maternité. Elle m'aimait, d'un amour presque animal, mais qui aurait dû me toucher d'autant plus. Hélas ! j'eus la déception affreuse d'apprendre sans plaisir, sans trouble, ce que j'avais en me mariant peut-être uniquement souhaité. J'éprouvai même comme

un inavouable dépit. Je fis réflexion qu'un enfant me liait définitivement à Suzanne : avais-je donc rêvé de briser quelque jour les autres liens qui existaient déjà entre nous ? Je me reprochai amèrement cette impuissance inattendue à la paternité ; j'y voulus voir un châtiment providentiel de mon insensibilité lors de la perte de l'autre enfant, un signe que j'étais toujours hors la loi naturelle et sociale, et que mon absurde mariage ne m'avait pas réhabilité.

Voilà ce que je ne pardonnais pas à Suzanne : car je savais bien que c'était sa faute, non la mienne, si le sacrement demeurait inefficace ; et je n'avais donc sujet que de la détester davantage, à l'heure où elle s'avisait de m'aimer. Son amour même ne faisait qu'agacer mon cœur et aigrir ma rancune. Trop tardif, il était aussi maladroit qu'inopportun. Le pire est qu'elle ne s'abusait pas. Une de ses manies favorites était de répéter qu'elle n'avait pas de chance dans la vie. Elle m'ennuyait de ses tendresses, de sa docilité, de son humilité ; et en même temps elle m'assommait de ses plaintes ou de sa veule résignation. Elle me disait qu'elle m'avait lassé, qu'elle aurait beau s'évertuer, elle ne me regagnerait jamais plus. Qu'avait-elle besoin de me le dire ? Je n'étais pas aveugle, et moi je n'avais pas besoin de ses éclaircissements.

Je fus appelé à faire vingt-huit jours vers la fin

de sa grossesse ; je ne pus obtenir de sursis, et je me trouvai soldat pour la naissance de mon enfant légitime, comme naguère — il vous en souvient — pour la naissance de l'autre, advenue pendant la dernière semaine de mon volontariat. Cette insignifiante coïncidence ne manqua point de me frapper. J'en tirai de sinistres présages. Je passai ces vingt-huit journées dans l'inquiétude. Je supportai plus malaisément un mois de service que je n'avais fait une année. Suzanne, passionnée, maladive et puérile, ne put supporter la séparation ni mon absence. Elle fit mille imprudences, malgré mes conseils et ma prière. J'étais trop près de Paris, à Versailles. Elle y accourait pour une heure, pour me voir entre deux trains, pour m'embrasser et repartir, tout au plus pour dîner avec moi.

Ces courses hâtèrent l'événement, et dans la nuit qui précéda mon retour, elle mit au monde un enfant mâle, dont M[me] Viennet, toute souriante, me fit la surprise à mon arrivée rue Clément-Marot. Ma joie fut glacée par le souvenir de l'autre enfant, que j'avais trouvée ainsi un matin de retour, mais que j'avais trouvée déjà morte. Ce nouveau rappel du passé m'épouvanta. Puis je regardai le petit être, et j'éprouvai tout d'un coup un sentiment de plénitude surhumaine, qui me fit, pour la première fois, comprendre le mot de paternité. Hélas ! cette émotion est trop directe, trop liée à la réalité pré-

sente pour y survivre. Je n'ai jamais rien senti de plus fort, et c'est à peine s'il m'en souvient aujourd'hui ! — Derechef, après quelques instants trop courts de joie et de paix, le fantôme de l'autre enfant m'obséda, j'unis dans la même pensée les deux mères à qui mon cœur était demeuré ingrat pareillement, je redevins en proie à l'angoisse, à la crainte superstitieuse, au permanent et inexplicable remords.

Seulement, lors de l'ancienne épreuve dont je ne pouvais chasser le souvenir, mes angoisses n'avaient duré que peu d'heures : elles durèrent, cette fois-ci, tout un mois. Notre enfant, qui était beau et fort, ne pouvait inspirer d'inquiétude à aucune personne sensée : il en inspirait cependant, à sa mère comme à moi ; à moi, pour les déraisonnables motifs que je viens de vous exposer, à Suzanne parce qu'elle pressentait toujours le malheur. Le vingt-deuxième jour, il prit froid, nous appelâmes en hâte le médecin, qui se moqua de nos terreurs ; mais déjà nous ne croyions plus qu'à nous-mêmes, et nous échangeâmes, au pied de ce berceau, un regard qui nous révélait le premier accord de nos âmes, dans la détresse.

C'est nous qui ne nous trompions pas. Huit jours après — Suzanne heureusement était retenue dans son lit par suite d'un tardif et improbable accident que, chose étrange, elle avait aussi prophétisé —,

tandis que j'essayais de lui donner des illusions, l'enfant mourait dans la chambre voisine, sur les genoux de la garde. Mme Viennet, qui allait et venait d'une chambre à l'autre, nous annonça d'un signe l'affreuse chose. On m'empêcha de sortir : je me laissais faire, j'étais sans force. On ne me permit de revoir mon fils qu'une heure plus tard. Il était tout raidi, tout en cire, paré de sa robe de baptême. Je me souviens qu'à cette vue je jetai un seul grand cri. Puis les larmes jaillirent de mes yeux, avec une telle soudaineté, avec une telle abondance, que certainement je n'ai jamais si bien pleuré, même quand j'étais tout petit. Quelle détente! Quel soulagement! Quelle purification! Je me sentais si misérable! — et je ne voulais pas être relevé. Je voulais pleurer, je pouvais pleurer toujours : la source de mes larmes était intarissable. Je les goûtais, je les aimais, elles désaltéraient mon âme sèche et ardente, elles noyaient toutes mes amertumes, elles emportaient ma douleur expiatoire en même temps que mon mystérieux péché.

Le caractère tout réflexe de mon chagrin était si évident que je ne pus m'empêcher de l'apercevoir d'abord que je me ressaisis un peu. J'avais crié et pleuré comme un enfant qui vient de se fendre le front contre une porte; et je me demande, quand je me rappelle mon enfance sans larmes, si ce n'est

pas en voyant mon enfant mort que j'ai pleuré pour la première fois comme un enfant. Mais il faut bien que je l'avoue, quoique cette vérité semble cruelle et gêne la pudeur d'une conscience même franche et hardie comme la mienne : si une telle douleur est physiquement la plus atroce, elle est, pour le même motif, aussi passagère qu'instantanée. Le cœur le plus en appétit de souffrir la cherche et ne la trouve plus dès qu'il est vidé de ses larmes. Un nouveau-né est plutôt une chose qu'un être. Quelle trace peut-il laisser dans la mémoire? Son visage même, où l'on a voulu arbitrairement découvrir tant de ressemblances et les premiers traits d'une physionomie, est trop inexpressif et trop vague pour se perpétuer par un souvenir défini. Il n'a pas eu de langage, pas d'âme; il ne vous a tenu qu'aux entrailles. On ne peut regretter longtemps que les personnes.

Je ne doute pas qu'en ces épreuves le chagrin d'une mère soit fort peu différent de celui d'un père. Sans doute, elles ont en plus le ressentiment des peines endurées pour rien : elles sentent aussi plus vivement leur pouvoir de recréer ce qu'elles ont perdu. Leur douleur, comme la nôtre, n'est qu'une meurtrissure physique, et leur regret, aussi cuisant, serait aussi éphémère que le nôtre, si elles ne se faisaient pas un point d'honneur d'en dissimuler aux autres et à elles-mêmes l'excusable fra-

gilité. Mais leur conscience a des hypocrisies à plus forte raison que la conscience d'homme, et ce que je viens d'avoir tant de peine à vous mettre à nu de mon âme, nulle femme ne le révèlerait de la sienne. Le deuil de Suzanne demeura farouche et, à ce qu'il me parut, forcé. Je lui en voulus de ce que je devinai en elle d'insincérité, pourtant bien pardonnable. J'étais honteux de ne plus me trouver égal à sa douleur : d'autant qu'elle voyait clair en moi, avec cette pénétration extraordinaire des femmes, qui semble moins un effet de leur intelligence qu'une faculté diabolique. Elle m'en voulut d'être consolé; je sentis qu'elle me regardait un peu comme l'assassin de son enfant, parce que je ne le pleurais plus; et notre peine, qui une minute nous avait rapprochés, devint la cause d'un plus décisif malentendu.

J'ai oublié de vous marquer que l'amour de Suzanne pour moi, qui datait de la conception, avait pris fin, non pas (comme elle voulait sans doute le croire) à l'instant où notre fils était mort, mais à celui précisément où il était né. L'effet, selon la formule classique, avait cessé juste en même temps que la cause, et je lui étais dès sa délivrance redevenu étranger. Cette subordination si exacte de ses sentiments à la maternité était plutôt rassurante : car je n'avais point lieu de redouter que notre union fût désormais stérile, et je

devais, en bonne logique, tenir comme démontré qu'il suffirait d'une nouvelle espérance pour restaurer notre ménage compromis. Mais je ne m'avisai point de ces raisons; j'eus au contraire le sentiment fort net que tout était bien fini entre Suzanne et moi; et je ne m'occupai plus que de m'installer dans mon enfer aussi confortablement et aussi égoïstement que possible.

Je reconnus en m'examinant que j'avais déjà subi à peu près toutes les modifications de caractère qui rendent un tel régime supportable à l'homme. D'abord, j'étais atteint de cette heureuse infirmité qu'on a plaisamment appelée la surdité conjugale. Je n'entendais plus, à la lettre, aucune des paroles contrariantes de Suzanne, à moins toutefois qu'il ne me prît fantaisie de les entendre : car je m'amusais de temps à autre à vérifier mon impassibilité, qui me flattait, et je recherchais, par bravade, les occasions les plus inutiles de l'éprouver. L'opposition, qui allait jusqu'au comique, de nos caractères et de nos goûts m'était un sujet de divertissement, et je prenais plaisir, par dépravation, à tout ce qui aurait dû m'exaspérer.

Suzanne n'était pas à hauteur, comme on dit, et son impatience de moi, que je comparais ironiquement à mon inlassable patience d'elle, me procurait des jouissances nonpareilles de méchanceté. Je ne les savourais pas sans scrupule, j'étais un peu in-

quiet de sentir mon cœur se pétrifier ainsi; mais je me résignai vite et non sans orgueil à cette espèce de sclérose, qui me paraissait un signe de maturité : d'autant plus que mon corps se transformait simultanément, il prenait la musculature, ou plutôt la densité de la trentaine. J'ai toujours, depuis l'aube de ma conscience, observé mes métamorphoses physiques avec un plaisir ingénu, à peine teinté d'un peu de narcissisme : je retrouvai, au seuil de l'âge viril, les mêmes troubles, les mêmes curiosités et les mêmes joies qu'à l'heure de l'adolescence.

Les êtres sains disposent toujours, en ces périodes de crise, de plus de force qu'il ne leur est nécessaire pour accomplir leur progrès, et ils en dépensent l'excédent sous forme de jeu. Mon jeu — comme je ne pouvais tout de même plus rire sans cause, ni courir et pousser des cris — mon jeu était de mettre Suzanne hors d'elle et de rester maître de moi. Je n'évitais pas les scènes : je les provoquais, par mon calme insolent. Je me rappelle encore avec délices qu'un jour je l'amenai à me lancer un verre à la tête : son geste fut si maladroit que je n'eus pas même besoin de faire une retraite de corps pour parer le coup; et le verre était si solide qu'il roula par terre sans se briser.

Bien que toutes relations fussent, d'un accord tacite, rompues entre nous, par respect humain bourgeois nous cohabitions encore dans le grand

lit de nos noces. Le contact de Suzanne m'était devenu, comme tout le reste d'elle, parfaitement indifférent, et je me faisais gloire de cette invraisemblable frigidité en présence d'une fille jeune, jolie, somme toute appétissante. Croiriez-vous qu'avec cela je fis scrupule de la tromper tant que je la vis blessée, incapable de défense et de représailles ? Je cessai de m'en abstenir dès qu'elle fut relevée; mais je ne la trompai encore que d'une façon très peu outrageante que vous devinez, et, si je puis dire, sans acception de la personne de mes complices : c'est à peine de l'adultère.

Chaque fois que je m'apercevais qu'en dépit de mon impassibilité je n'y tenais plus et j'avais besoin de vacances, mes affaires me fournissaient prétexte à m'absenter. Je fis de nombreux voyages, souvent bien inutiles, et où je dépensai le plus clair de mes bénéfices. C'est ainsi que je retournai un beau jour dans ma chère Constantinople sans ombre de raison, et à une époque même où les Rodosto ne s'y trouvaient pas. J'y goûtai surtout le plaisir admirable de la solitude. Mais comme je le goûtai encore mieux pendant un autre voyage, en Russie! Étant à Moscou, j'eus soudainement la tentation d'aller passer douze heures à Nijni-Novgorod, entre deux trains. Là, au sommet de la colline du Kremlin, dans le jardin public, dominant le steppe, qui n'est, ainsi qu'un océan, limité que par l'horizon, et la

Volga sinueuse, chatoyante sous le soleil frisant, et le port peuplé de voiles blanches et, sur l'autre rive, la ville en bois de la foire, alors close et morte, je connus véritablement le vertige et l'enthousiasme, je connus l'ivresse magnifique d'être seul au monde. Il me sembla que l'Univers était à mes pieds, comme aux pieds de Jésus ravi par Satan sur le Boulgourlou ; et comme lui je le dédaignais, non par humilité toutefois, mais par orgueil, par orgueil de ma personne qui se contentait de soi-même.

Alors je m'en fus au hasard, n'ayant pour me guider qu'un plan sommaire et une mauvaise carte. Je suivis une grande route droite, bordée de villas, résidences des plus riches commerçants de Nijni. Elles étaient presque toutes inhabitées et je ne perdis pas la précieuse sensation de mon isolement. J'étais seul, comme on est seul à Pompéi, parmi les vestiges magnifiques d'une humanité absente ou disparue. Et je pouvais, comme j'aime, penser tout haut en marchant. Le ciel était d'un bleu dur, le soleil ardent et hostile comme au désert.

Je poussai plus loin, au hasard, et je me trouvai en pleine campagne. Puis je traversai un village où il y avait une population, mais de moujiks, et non d'hommes semblables à moi. Ils s'empressèrent autour de moi, comme de bons chiens

familiers. J'entrai dans leur pauvre bain, où il n'y avait point de *bantchik* comme dans les luxueux établissements de Moscou et de Pétersbourg, et où chacun prenait soin de lui-même : mais dans ce pays, pour un maître, il se rencontre toujours des esclaves; tous les gens qui étaient là se disputèrent l'honneur de me servir, et je me laissai faire comme un patricien, dédaignant d'articuler des mots, donnant mes ordres par signes.

Après le bain, j'allai boire dans un traktir, et au retour je bus encore plusieurs fois, de ces eaux de fruits fermentées qui sont une des friandises de Moscou. Elles m'enivrèrent légèrement. Lorsque j'arrivai à Nijni, bien que harassé de fatigue, je remontai au Kremlin. J'assistai au coucher du soleil sur la Volga qui, visible jusqu'à la courbure de l'horizon, semble un prodigieux reptile de feu, ayant déroulé ses anneaux pour se coucher en travers de la plaine. Je m'exaltai au spectacle de ces magnificences, et je m'enorgueillis davantage de ma splendide solitude. Je pensai que, si je mourais tout d'un coup ici où nul ne soupçonnait ma présence, je mourrais donc anonymement : et c'est ainsi que les personnes doivent rentrer au sein du Tout.

Cette rêverie eut un simulacre de réalisation. Je m'étais étendu sur l'herbe fraîche : je succombai à la fatigue et je m'endormis brusquement quelques

minutes. Quand un garde me réveilla en sursaut, je restai effaré, comme si je sortais d'une brève mort et non du sommeil. Et tous les derniers épisodes de la journée, le dîner parmi des convives de table d'hôte dont je n'entendais pas le langage, la descente folle de la colline, au galop des chevaux du drochki, vers la gare où je craignais de manquer le train, tout fut dans un rêve, dont je ne me tirai vraiment que le lendemain à Moscou, ou même quelques jours plus tard, à Paris.

A l'expiration de ces trêves, je reprenais mon collier de misère, avec résignation et — je ne sais comment expliquer cela — avec une sorte de contentement. Je n'ai pourtant pas encore fini de vous énumérer les agréments de notre vie conjugale. Je ne vous ai parlé que de ceux que Suzanne et moi nous procurions l'un à l'autre : il y faut joindre ceux que nous devions au commerce du monde et de nos familles respectives. Le monde était informé exactement de notre état. J'ai toujours admiré comme sa police est faite. Il est concevable qu'elle surprenne des actions, même cachées ; mais je n'en reviens pas qu'elle devine les âmes, et les plus déconcertantes. Les gens du monde, qui sont si médiocres, ont décidément le génie de l'espionnage. Nos secrets mêmes d'alcôve n'étaient des secrets pour personne. Il est vrai que Suzanne avait la déplorable manie de raconter ses misères

à tout venant, ou d'exprimer des idées générales sur les hommes qui ne pouvaient s'appliquer qu'à moi, étant donné qu'elle n'en connaissait point d'autre.

Pour ce qui est de ma famille, sans réussir à lui faire croire que je jouisse d'une félicité parfaite, j'avais trouvé moyen de lui dérober toutes précisions sur mon infortune. Par exemple cela m'obligeait, avec ma mère et mon père, à une attention de chaque minute, bien fatigante; mais je dois reconnaître que Suzanne s'observait et ne contrariait pas trop mon jeu. Nous ne pouvions abuser de même ses parents, et vous pensez bien que Mme Viennet, qui prétendait avoir le dernier mot, ne nous laissait pas plus tranquilles ni l'un ni l'autre après le mariage qu'avant. Elle perdait sa peine avec moi, vu que ma surdité conjugale était susceptible d'extension, et que je n'entendais pas plus ma belle-mère que ma femme. Au reste, ma vie me paraissait insupportable, mais organisée pour le mieux, et j'étais bien déterminé à ne pas remuer le petit doigt pour y changer rien. — Mon humeur commença de se modifier au retour d'un de mes voyages, celui justement dont je viens de vous conter un épisode.

En retraversant Pétersbourg, j'avais appris la mort de ma vieille reine de Souabe, et cette nouvelle m'avait davantage ému que je ne l'eusse pu

prévoir, n'ayant jamais voué une affection bien tendre à cette baroque souveraine, qui me faisait lui lire la *Revue des Deux-Mondes* l'après-midi et, durant ses nuits insomnieuses, des romans érotiques français. N'allais-je pas me figurer qu'un devoir de reconnaissance m'obligeait de passer par Brenz, pour assister aux obsèques? Je me représentai comme on trouverait bien que j'y fusse venu, et je pressentis que les trois personnes les plus touchées seraient le chambellan, comte de Babenberg, mon amie Mme Richter et cette folle de comtesse de Glückstadt.

Mais c'est précisément le souvenir de mes amitiés particulières qui me détourna de donner suite à mon projet. Non que je craignisse trop le Babenberg; et quant à l'aimable Augusta, pouvais-je douter que ses faveurs, même dans le tohu-bohu d'un enterrement, me fussent prodiguées? Je n'en eusse point fait fi. — Mais je ne tenais point à voir présentement Mme Richter. Je savais trop que je ne pouvais la retrouver, fût-ce pour quarante-huit heures, sans renouer avec elle une intimité psychologique. Il m'aurait donc fallu lui exposer mon état d'âme, et essuyer ses critiques, que je pressentais. Il y avait peu d'apparence que son jugement différât du mien propre, touchant mes fiançailles et mon mariage. Mais j'avais peur qu'elle ne vît point d'un aussi bon œil que moi-même ma transformation

physique, intellectuelle et morale. Il m'eût été insupportable d'entendre de sa bouche qu'elle me trouvait en déchéance, et de lire dans son regard clair une expression de pitié ou de mépris.

Pour éviter cette possible humiliation, je me dispensai des obsèques de la Reine et ne donnai pas même signe de vie à M[me] Richter, à qui d'ailleurs je n'avais pas écrit depuis des éternités. Mais, de ce fait, j'avais déjà renoué avec elle en pensée : j'allais bientôt renouer plus effectivement, par une de ces combinaisons d'événements qui démontrent la Providence quand on est en disposition d'y croire.

Comme j'allais quitter Pétersbourg, je reçus une lettre d'un nommé Belgrand, dont je remets le portrait en pied à ma prochaine lettre, où il jouera un rôle considérable. En deux mots, c'était un journaliste, que je n'avais guère qu'entrevu. Il m'avait fait des avances, mais que j'avais accueillies froidement. Ses confrères le tenaient à l'écart, et cela m'impressionnait, bien que je démêlasse fort aisément le vrai motif inavoué de cette méfiance et de cette réserve : ils flairaient une concurrence formidable. Ce Belgrand n'était encore pas grand'chose, et il courait après les occasions de copie ; mais on devinait sous son épaisse enveloppe une ambition sans frein, il avait déjà les allures d'un de ces héros de romans naturalistes qui

rêvent de conquérir Paris, et parfois y réussissent, pour quelques mois. Il n'était pas trop improbable que Belgrand eût cette fortune, car il ne semblait pas embarrassé de scrupules. On lui attribuait même un passé ténébreux, des aventures au cours d'une existence antérieure qu'il aurait menée dans un monde tout autre que celui du journalisme, un monde de boursiers et de tripoteurs d'affaires.

Parmi les légendes qui couraient sur Belgrand, il va de soi que la plus répandue était celle de son affiliation à la police. J'avais souvent haussé les épaules de cette bêtise, mais je fus presque tenté d'y croire quand je vis que, me connaissant si peu, le personnage était au fait de mon ancienne liaison avec Mme Richter. Il me demandait, avec un sans-gêne tout à fait de camarade, de lui donner pour elle une lettre d'introduction, vu qu'il était envoyé par un journal, à Brenz, aux funérailles de la reine de Souabe. J'écrivis directement à Mme Richter, et ne m'en souciai plus. Deux mois après mon retour, je reçus de Mme Richter un mot qui n'eût pas été plus familier ni plus naturel si nous n'eussions jamais discontinué de nous écrire. Elle me mandait qu'elle pensait bien ne rien m'apprendre en m'annonçant son installation à Paris; elle me donnait son adresse, et ajoutait qu'Étienne et elle-même seraient charmés de me voir.

Je me creusai la tête : qui diable était cet Étienne?

A la fin je pensai que le mieux, pour satisfaire ma curiosité, était de courir à l'adresse dite. J'y trouvai Mme Richter. Elle me reçut comme un frère chéri, elle m'embrassa, et parut si contente que je jugeai devoir l'être également. Elle me pria d'attendre Étienne, qui ne se consolerait pas de m'avoir manqué. Je résolus d'en finir avec ce quiproquo ridicule, et lui déclarai, presque de mauvaise humeur, que je ne soupçonnais pas du tout de qui elle voulait parler. Elle fut prise du fou rire, et m'apprit qu'Étienne, c'était Belgrand; puis, voyant que je n'étais point, comme elle avait cru, au courant de l'histoire, elle me la raconta.

Elle me l'a depuis racontée cent autres fois, à grand renfort de psychologie; mais cette fois-ci elle s'en tint à l'exposé des faits nus, et, pour ma part, je trouve la chose plus piquante sans ornements. Belgrand — Étienne, puisque nous usons du prénom — avait été, au vu de ma lettre, accueilli chez les Richter comme un autre moi-même. D'ailleurs, on l'aurait reçu aussi bien quand même je ne m'en fusse pas mêlé. N'était-il pas Français, je veux dire Parisien, de façon moins authentique peut-être que moi, mais qui sautait aux yeux bien davantage? Il était informé de tout, comme journaliste; il avait traîné dans tous les milieux, voyagé partout; son intelligence, outre qu'elle était simple, avisée, impersonnelle et en

surface, était cosmopolite, et le malentendu des races ne devait pas exister pour lui. J'ignore s'il fit délibérément la cour à Mme Richter, parce qu'il avait la notion juste de ses chances, ou s'il la fit par action réflexe, les Français, comme dit la chanson, étant toujours les Français : mais il risqua des galanteries dès le premier soir. Les voyageurs sont pressés, un peu comme les soldats de la Grande-Armée, dont la brusque offensive triomphait toujours si facilement de la mollesse allemande ravie. Belgrand eut la même fortune. Il plut d'abord par son physique, et Mme Richter m'en fit sans honte l'aveu circonstancié qui ne me surprit point : car ce gros homme lourd avait le nez fin, un air ragoûtant, de ces raffinements de toilette qui étonnent la simplicité germanique, et enfin une certaine importance corporelle.

Cependant le coup de foudre que Lotte avait reçu était d'ordre plutôt rationnel, si l'on peut oser des alliances de mots si étranges. Dès la première « explication de leurs caractères » qu'ils s'étaient réciproquement fournie, cette naïve retorse avait eu foi en ce faux aventurier. Elle avait cru à ses instincts et à ses aptitudes de conquérant. Elle avait vu en lui l'homme prédestiné, qui lui donnerait Paris; elle s'était mis en tête, par la même occasion, qu'elle aussi tenait entre ses mains la destinée de Belgrand, et qu'il n'arriverait à rien que par elle.

Pendant les quatre jours — pas un de plus — qu'il était demeuré à Brenz, elle avait eu huit entretiens avec lui, deux par jour, de deux heures chacun. Elle considérait donc qu'elle avait pesé le pour et le contre. Mais j'imagine que Belgrand fut tout de même un peu étonné quand elle lui annonça sur le quai de la gare son intention de le suivre, rien qu'avec un petit sac de bijoux et la robe qu'elle avait sur elle. — Quand je la vis, le divorce venait d'être prononcé entre elle et Richter; elle devait épouser son ravisseur dans les délais légaux.

Elle ne voyait en tout cela rien que de fort naturel, et elle rit beaucoup de mon air effaré. Son rire me remit dans la note. Au fait, voilà un mariage, qui, pour absurde qu'il fût, ne l'était guère plus, à tout prendre, que le mien. Mais je n'eus pas le loisir de communiquer cette réflexion à Charlotte, car Belgrand rentra. Il ne me remit pas d'abord, et, pour sauver les apparences, je lui dis que j'étais changé. Lotte le nia. Une petite discussion s'ensuivit d'où nous sortîmes, Belgrand et moi, amis d'enfance. Il me devait de la reconnaissance, puisqu'il me devait sa femme. Je n'y pensai point avant qu'il me l'eût dit, mais ensuite je le trouvai infiniment drôle et nous en fîmes des plaisanteries. Puis je visitai l'appartement; j'y trouvai l'Allemagne dans les moindres choses, et je fus tout attendri. J'avais un peu de fièvre, comme, au premier jour des vacances,

l'écolier qui rentre au logis maternel après le long exil du collège. Ma joie était trop chaude, mais douce, et prête aux larmes comme au rire. Mes yeux devinrent humides quand Lotte me dit : « Vous reconnaîtrez aussi ma cuisine. » — Voilà, pensai-je, l'oasis opportune et inespérée où ma lassitude se réfugiera.

Mais je m'avisai que, sauf en voyage où j'étais officiellement seul, je n'avais guère plus le droit d'aller quelque part sans ma femme. L'idée de cette obligation me désespéra. Au fait, pouvais-je amener Suzanne chez des gens qui, provisoirement je veux bien, mais jusqu'à nouvel ordre, vivaient en concubinage? Mme Richter me tira de peine en me déclarant la première qu'elle regrettait de ne pouvoir, tant qu'elle ne serait pas mariée, faire la connaissance d'une femme aussi jeune, élevée bourgeoisement. Je lui sus gré de ce tact, mais je me récriai de mauvaise foi, par esprit de contradiction. Il ferait beau voir que Suzanne eût de ces bégueuleries! C'était bien le moins que j'eusse avantage, une fois par hasard, du défaut de principes de son milieu! Déjà je me mettais en colère, de confiance : car je ne doutais pas, à part moi, que Suzanne me refusât avec hauteur de m'accompagner chez Mme Richter.

Et je souhaitais qu'elle me le refusât; mais je souhaitais aussi le contraire, espérant que sa

présence empêcherait du moins mon amie de m'interroger sur notre vie intime, et moi de lui faire des aveux et de la psychologie. Ainsi j'étais bien sûr d'avance que la détermination de Suzanne me rendrait mécontent. — Ne sachant point ce que je voulais, je fis un récit hésitant de ma visite, et elle me témoigna sur-le-champ un enthousiaste désir de connaître Mme Richter.

J'avais compté sans une particularité nouvelle de son caractère qui se manifestait depuis quelque temps : elle accordait, sans plus ample informé, sa sympathie à toute femme qu'elle voyait dans une situation irrégulière ou équivoque ; j'étais obligé de me gendarmer pour éviter des liaisons gênantes, ou même compromettantes. Si Mme Richter fût venue à Paris avec Richter, ou seule, Suzanne aurait refusé de la voir pour me causer de l'embarras, ou s'y serait laissé traîner comme une martyre, pour aller ensuite crier par-dessus les toits que je la mettais en promiscuité avec mes anciennes maîtresses : car elle n'aurait pas manqué de dire, et même de croire, que Mme Richter eût été ma maîtresse ; elle ne m'épargnait même pas sa jalousie, la plus intolérable des jalousies, celle que n'excuse aucun sentiment d'affection vraie. Mais Mme Richter était déclassée, divorcée, elle vivait avec un homme qu'elle ne pouvait même pas épouser tout de suite : elle avait tous les titres à la sympathie de Suzanne.

Je dus faire la présentation dès le lendemain et, en moins d'une semaine, ma femme prit chez mon amie des habitudes si assidues que je me trouvai, moi, autant dire, évincé.

Cette liaison, dès que j'en pâtis, me parut fort peu convenable, et je tombai là-dessus d'accord avec Mme Viennet. Je fus pris de tardifs scrupules ; je me décidai à suspecter l'honorabilité de Belgrand ; je fis une véritable enquête et j'interrogeai notamment les amis que j'avais aux Affaires étrangères — parce que j'ai à peine besoin de vous dire qu'il passait pour être espion en même temps que policier : ce sont les calomnies usuelles, que l'on assaisonne d'ordinaire d'insinuations sur les mœurs. Naturellement, elles s'évanouirent quand je remontai aux sources. Au quai d'Orsay, où Belgrand allait quotidiennement recevoir des communiqués, on me répondit que, s'il pratiquait l'espionnage, on le saurait, on le mettrait à la porte, et on avertirait le directeur de son journal, qui était, quoique d'opposition, dans les meilleurs termes avec le gouvernement. J'aurais dû prévoir ces réponses. Elles m'importaient d'ailleurs d'autant moins que l'été venait, et que notre villégiature à Vernouillet allait forcément espacer les relations entre le faux ménage et nous.

Mais je perdis courage quand je sentis si proche le moment de quitter Paris et de recommencer à

vivre avec Suzanne dans une intimité sans divertissement. L'épreuve me parut cette fois trop au-dessus de mes forces, et je saisis le premier prétexte venu pour laisser ma femme y aller d'abord seule avec ses parents. Je n'eus pas grands frais à faire pour la persuader, car elle ne demandait aussi qu'à se débarrasser de moi.

Ce qui m'étonna davantage fut que Mme Viennet, la persévérante ouvrière de notre réconciliation, se payât aussi aisément des fables que je lui servis. Elle ne fit pas la moindre objection, même pour la forme; elle ne fut point ironique ni sévère; et elle parut si honteuse de me croire que je vis clairement qu'elle ne me croyait point. Cette façon d'être éveilla ma méfiance; je jugeai qu'il n'y avait plus d'espoir si ma belle-mère y renonçait; et — tel est l'illogisme de l'âme humaine — j'en conçus quelque mélancolie. Quand je vis qu'on tenait si peu à ma résidence, je m'engageai à multiplier mes visites. Je dis que la proximité de Vernouillet me permettrait d'y venir dîner presque tous les soirs; que j'y passerais la nuit chaque fois que je n'aurais point nécessité d'être à Paris de trop bonne heure; et comme c'est tout juste si l'on prit acte de cette bonne promesse, je résolus, par malice, de n'y point manquer.

Je l'oubliai pourtant dès que j'eus retrouvé ma chère solitude, que je goûtais sans doute d'une façon

plus délirante, et presque mystique, à l'Étranger, mais qui me procurait à Paris de petites joies positives, plus subtiles et, si je puis dire, plus circonstanciées. Celle qui me touchait le plus vivement, et qui se renouvelait à chaque minute, m'était procurée par la vue du décor conjugal déséquipé, des fauteuils ensevelis sous les housses et des fenêtres sans rideaux. Dans l'unique pièce où l'on avait pour mon usage laissé les meubles en leurs places, je me sentais libre et fier comme Robinson dans son île. Et comme j'aimais le grand lit quand j'y étais seul! Comme j'y veillais pour avoir conscience plus longtemps qu'elle n'y était plus! Comme je me représentais voluptueusement que l'absence est, dans la pratique, la même chose que la mort!

J'avais si peu besoin de compagnie, ou, mieux, un tel besoin de n'en avoir aucune, que d'abord je ne profitai point de ma liberté pour visiter Mme Belgrand en garçon, comme au bon temps. (Je dis « Mme Belgrand », parce que le mariage avait eu lieu dès les premiers jours de l'été). La première fois que j'y retournai, et que, Belgrand étant dehors, je me trouvai en tête-à-tête avec Lotte, j'eus, comme je le craignais, à subir ses investigations psychologiques.

Les confidences que je ne doutais point qu'elle eût reçues de ma femme, étaient naturellement d'une bizarrerie et d'une incohérence qui donnaient beau

jeu à une si déterminée idéologue pour exercer sa subtilité. Elle me débita donc les plus ingénieuses considérations touchant les causes et les dessous de mes dissentiments conjugaux. Je l'écoutai avec impatience, et lui répliquai en quatre mots qu'il ne fallait pas chercher midi à quatorze heures ; que Suzanne et moi nous étions mariés bêtement, comme il est ordinaire, par un concours de circonstances, et sans nous connaître, nous aimer, ni même nous plaire ; que nos caractères mal assortis s'étaient encore aigris à la longue, et que nous étions arrivés par le plus droit chemin à une antipathie morale, qui se traduisait en horreur physique. A mesure que je faisais à Mme Belgrand la leçon, je ne laissais pas moi-même d'en profiter : car moi aussi j'avais trop alambiqué mon esprit dans ces questions, je m'étais trop complu au système ; mais à présent, j'en démolissais l'édifice byzantin avec une fureur joyeuse. Enfin, je recouvrais ma raison claire, qui s'amuse quelquefois, par perversion, aux ténèbres, mais qui se ressaisit dès que je lui donne de l'air et que je dégage son horizon.

Je m'attendais à provoquer, par cette explosion d'esprit français, les contradictions, les ironies dédaigneuses et lourdes de l'Allemande, et ses habituelles remarques sur la mésintelligence des races. Mais elle abonda dans mon sens et ne témoigna de mépris que pour mon illogisme dont

je ne m'apercevais pas. Si la cause du mal était simple, le remède apparemment devait l'être aussi. Quand on ne peut pas vivre avec une personne, qu'a-t-on de mieux à faire que de la quitter? Qu'avait fait Charlotte elle-même, ayant découvert — après quelques années — qu'elle ne pouvait pas vivre avec Richter? Le raisonnement, dans l'ordre de la pratique, était irréfutable; mais à la seule idée d'un divorce, je sentis, contre toute attente, un tel froid, que je voulus absolument argumenter quand même : je ne pouvais m'en tirer qu'en élevant le débat, car deux et deux font quatre n'est vrai que jusqu'à une certaine hauteur.

Je me mis donc à battre en brèche le divorce, et je m'en reconnus, à l'œuvre, l'adversaire : je ne soupçonnais pas auparavant qu'il me choquât. Je déclarai que je le repoussais pour des motifs d'intérêt social, et qu'on ne doit pas, en ces matières, considérer les individus, mais la communauté. Je me refusais à tenir compte de certaines espèces, où l'indissolubilité du mariage est évidemment barbare, absurde et inutile : la « raison de société », si je puis forger cette expression, prime tout, et tant pis pour les particuliers qu'elle lèse. Au reste, il ne fallait pas trop me pousser non plus sur la question des personnes. Je souscrivais aussitôt à la théorie de l'empreinte, indiquée par

Michelet; j'affirmais qu'une femme ne peut être la femme que d'un seul homme, que le second mari est un amant légal, et que le divorce est le sacrement de l'adultère (il me souciait peu que Mme Belgrand pût prendre pour elle cette offensante terminologie). J'avouais donc qu'étourdiment — mais il n'importe et tant pis pour moi — j'avais, par le mariage, contracté l'obligation de garder ma femme, fût-ce « malgré elle et malgré moi. » — C'est, dis-je en souriant, la situation de *Bérénice* retournée.

Je m'enthousiasmai, comme un amateur de mortification que je suis, pour cet hypothétique devoir, d'autant qu'il m'apparaissait moins agréable. J'étais sollicité aussi par cette tentation que nous avons toujours, dès que nous formulons une loi morale, de nous en excepter; mais cela demeurait subconscient, et l'effet assez imprévu de mon entretien avec Mme Belgrand fut que j'allai, avant la fin de la semaine, m'installer à Vernouillet. J'étais décidé à user de tous les moyens dont un mari dispose pour redevenir effectivement le mari de Suzanne, puisque, aussi bien, je tenais pour assuré que nous continuerions à vivre ensemble jusqu'à la fin des temps, je veux dire jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre. Il est vrai que, dès mon arrivée, je me relâchai de cette intransigeance théorique, et ne m'occupai plus que d'imaginer sur-

le-champ une solution praticable, sans me soucier qu'elle fût ou non conséquente à ma philosophie.

Ce qui me guérit si brusquement des idées et me détermina aux expédients, fut une gêne incompréhensible que je sentis que ma présence causait. Si d'ordinaire Suzanne m'accueillait avec froideur, ses parents du moins me témoignaient une sincère joie de me revoir, d'abord parce qu'ils m'aimaient bien, et puis parce qu'ils redoutaient les commentaires du monde sur mes absences, et qu'ils tremblaient aussi toujours que ces absences ne fussent définitives. Mais cette fois l'excès même de leur empressement accusa un embarras suspect. Je pris peur, j'eus l'impression, mal définie et pourtant nette, que le terrain manquait sous moi, qu'il n'y avait pas de temps à perdre; et je résolus que j'aurais, dès le lendemain, avec ma femme, une explication.

Je lui remontrerais que notre existence n'était ni tolérable, ni digne, et qu'il fallait prendre un parti : ou bien nous mettre à vivre ensemble comme font ou doivent faire les honnêtes gens unis par mariage, ou bien nous séparer sans scandale, après mûre réflexion. Je lui offrirais de nous concerter pour faire un essai loyal : j'entendais, premièrement, séjourner avec elle deux mois à la campagne, après lui avoir donné ma parole et reçu la sienne que nous éviterions tout froisse-

ment, toute scène, comme il est toujours possible entre personnes bien élevées; ensuite voyager deux autres mois, durant lesquels, ayant réintégré, à Paris, le domicile paternel et sa chambre de jeune fille, elle pourrait faire d'instructives comparaisons. A mon retour, je lui demanderais sans débat ce qu'elle décidait. Si elle voulait divorcer, j'assumerais courtoisement les torts. Je jouerais la comédie usuelle, je me ferais pincer avec n'importe quelle comparse, et nous en finirions vite, aussi décemment qu'il est possible en pareil cas.

Avant de parler à Suzanne, je crus devoir, par déférence, avertir Mme Viennet. Je ne doutais point qu'elle me désapprouvât, mais j'étais absolument résolu à passer outre. Je fus bien étonné de voir comme elle s'épanouissait à mesure que je lui exposais mes vues : elle me félicita hautement de ma sagesse et me remercia même avec effusion. Cela me parut encore singulier, et aviva mon impatience. Je demandai où était Suzanne. Mme Viennet, aussi hâtée que moi, me répondit que je la trouverais apparemment dans le jardin. J'y courus. En descendant de terrasse en terrasse, je tournai machinalement les yeux vers la maison voisine, et j'observai que toutes les persiennes étaient ouvertes et la maison habitée. Je n'avais guère sujet de m'en étonner, vu l'époque, et les Duvignot étaient sans doute libres d'occuper leur villa en août. Mais

j'ai l'esprit mal fait : je me moquais des Duvignot, je ne pensais qu'à leur fils, absent depuis plusieurs années, et je conclus de l'ouverture des persiennes qu'il était revenu; que Suzanne avait un commencement d'intrigue avec lui; que Mme Viennet l'avait découverte et n'y pouvait rien, et qu'elle préférait à l'adultère fatal la solution plus propre que j'avais moi-même suggérée.

Il me déplut d'imaginer que je faisais peut-être, en abdiquant, le jeu de l'adversaire; et je souhaitai que Suzanne, tout en acceptant l'épreuve que j'offrais, tendît à la réconciliation. Mais cette pensée me conduisit à m'interroger moi-même sur mes véritables préférences; et le divorce m'apparut soudain si enviable, que toute mauvaise foi, toute illusion, toute ambiguité de sentiment me furent dès lors interdites : je respirai d'avance ma liberté, comme, encore loin du rivage, on respire la brise mordante de la mer.

Je vis à ce moment Suzanne qui remontait vers la maison, et j'eus le brusque, le déraisonnable espoir, que, tout de suite, en trois répliques, notre sort allait être réglé, réglé comme décidément je désirais qu'il le fût. L'imprévu de cette femme me réservait une autre surprise. Elle agréa de mauvaise humeur ma demande d'un entretien; mais dès qu'elle m'entendit, elle changea de visage et me donna son attention. Je savais bien ce que

j'avais à dire, et je crois que je le dis bien. Elle fut surtout sensible à la mesure, au sérieux de mon langage, et à la considération que, sans y penser, je lui témoignais : car, pour la première fois peut-être, je la traitais comme une femme capable de jugement. J'acquis, en peu de minutes, plus de droits à son estime et à sa sympathie qu'en ces quatre dernières années. Elle me remercia, comme sa mère, mais avec une sincérité moins douteuse ; et nous rentrâmes si bons amis que je crus en effet notre sort réglé, mais à rebours de mes inavouables espérances.

Nous fûmes toute la semaine au calme et aux petits soins. Il n'eût tenu qu'à moi de sceller le traité, mais j'y mettais une discrétion qui n'était pas, je crois, sans arrière-pensée. Je prenais garde d'éviter toute conversation avec les Viennet : je ne voulais pas subir d'influence, et je savais aussi que mon intelligence avec eux faisait ombrage à Suzanne. Mais, le huitième jour, ma prudence fut en défaut ; je me trouvai chambré entre eux dans le salon. Ils s'exprimèrent sur le compte de leur fille en termes d'une sévérité outrée, que j'atténuai de mon mieux, mais ne pus contredire tout à fait. Cette fâcheuse scène fut le prélude d'épisodes romanesques, de ceux que je déteste le plus. Suzanne entendit notre dialogue, et m'écrivit à ce propos une lettre, qu'on aurait pu imprimer. Ce

procédé de m'écrire, quand nous habitions sous le même toit, choqua mon bon goût ; mais j'eus le pressentiment que ces niaiseries hâteraient la fin, et je ne pris pas de gants cette fois pour m'en féliciter. Je m'en allai faire une longue promenade tout seul, pour bien m'examiner encore et me rendre certain de ce que je voulais : j'en revins si féru de divorce que je préméditais déjà de tirer ma révérence à Suzanne, en cas qu'elle eût fantaisie de reprendre la vie commune après l'épreuve que je lui avais proposée.

Je ne tardai point de m'apercevoir qu'il était médiocrement honnête de leurrer Suzanne, et que l'essai prétendu loyal devenait au moins superflu, si, d'ores et déjà, je me fixais à la négative. J'avouai cette vérité indéniable d'autant plus volontiers qu'elle mettait d'accord ma droiture avec mon impatience, et je rêvai sans délai à d'autres moyens d'en finir. J'errais au bord de l'eau, quand je vis Suzanne détacher le bateau et passer dans l'île. Je ne sais pourquoi cette traversée, qu'elle faisait journellement, me parut suspecte; mais je sais encore moins pourquoi, ayant des soupçons, je ne m'avisai pas de prendre un autre bateau et de la suivre.

Le soir, Mme Viennet annonça qu'elle avait invité à dîner, pour le lendemain, les voisins et leurs enfants. Je ne pus me tromper au timbre modifié

de sa voix, et au battement de ses paupières : elle affectait le naturel, — elle était angoissée affreusement. Une sorte d'hyperesthésie multipliait ma faculté d'observer, rien ne m'échappait de ce qui est infinitésimal, et le sens caché des moindres nuances de physionomie devenait évident pour moi. Cette lucidité, sans doute, était perceptible aux autres, car je les voyais consternés devant moi comme devant un être plus qu'humain qui aurait le privilège effrayant de lire dans les âmes par intuition. Je ne répondais plus aux paroles, mais aux sentiments réels et secrets de mes interlocuteurs. Tous avaient gardé le silence après la timide phrase de Mme Viennet : j'y répliquai seul, et rien que d'un sourire, dont l'ironie parut gêner les assistants. Tous les yeux se baissèrent quand je promenai autour de moi un regard méchant et superbe. Je ne saurais vous dire avec quelle intensité je jouis de ce pouvoir d'épouvantement : c'est la plus enivrante des autorités, je la préfère au droit de vie et de mort.

Mes soupçons étaient établis comme des certitudes et, avec cela, indéterminés. Je ne doutais plus, mais de quoi ne doutais-je plus? Je ne spécifiais, en tout ceci, que le rôle de mes beaux-parents : je les devinais avertis, mais non complices, de ce qui se tramait contre moi; ils étaient, j'en eusse juré, j'en jurerais aujourd'hui

encore, uniquement témoins, désarmés et désolés. Mes nerfs ne me tourmentaient point trop, il me suffisait de savoir expressément que mon avenir était en train de se jouer là : peu importent, en ces conjonctures, quelques heures de plus; et puis je savais aussi que, le lendemain, dès l'arrivée des Duvignot, je n'aurais qu'à les regarder en face pour « voir ». J'attendais de sang-froid. J'étais parfaitement dédoublé. Je notais toutes mes impressions, avec une fidélité scrupuleuse, avec une certaine indifférence. Je me surveillais : je ne m'admirais pas.

Les heures passèrent. L'approche du moment critique ne me causa pas la moindre émotion. J'eus seulement un peu de dépit quand je vis que nos convives étaient plus nombreux que je n'avais cru. Il en était venu de Paris. Je craignis que toute cette figuration ne troublât l'expérience. Mais non. Dès que ceux qui m'intéressaient furent dans la maison, et encore même hors de ma vue, je sentis s'accumuler en moi comme un fluide; je reconnus mon pouvoir d'hier, de lire dans les âmes ; et quand on me présenta ces gens, surtout Louis, le fils, (je ne les avais jamais rencontrés, ni les uns ni les autres), le miracle que j'attendais s'accomplit.

Miracle, le mot est peut-être bien ambitieux. Je n'eus pas besoin d'être sorcier. L'attitude embarrassée de ces braves bourgeois — embarrassée,

mais non coupable —, l'espèce de confusion — honnête, *légitime,* qui se peignit simultanément sur les visages de Suzanne et de Louis, mais cela était parlant! J'étais fixé avant que l'on se mît à table! Je n'avais que faire de les épier davantage pendant le dîner, où ils furent placés l'un à côté de l'autre, comme deux fiancés. Oui, fiancés : j'ai ménagé mon effet, vous ne l'auriez pas cru du premier coup, comme je le crus, moi, comme je le vis. Voilà ce que l'esprit bas et pratique d'une femme peut concevoir, avec ses prétentions à l'idéalisme et au désintéressement. Il ne s'agissait pas d'amour, de dépit amoureux, d'adultère sans utilité. Parbleu! ma femme tirait ses plans pour le cas, de plus en plus probable, où dans quatre mois, après l'épreuve que je lui avais offerte, elle se trouverait sans mari; elle s'en réservait un à tout hasard; elle s'était fiancée, si j'ose dire, à condition!

Une pareille vilenie ne pouvait m'inspirer que du dégoût : j'étais trop distant en hauteur d'une femme capable de cela pour songer à me venger d'elle. Je me divertis seulement à faire peur. Ils essayaient tous de scruter mon visage. « Que sait-il? Jusqu'où a-t-il deviné? ». Mais, moi, je demeurais impénétrable. Je lançais des mots à double entente, qu'ils laissaient tomber dans le plus maladroit silence. Il ne me souvient pas d'avoir jamais goûté

mieux que ce soir-là les voluptés nonpareilles de la cruauté. Vers onze heures, les convives parisiens s'en allèrent. J'eus fantaisie de leur faire seul la conduite jusqu'à la gare : je déclarai ma volonté avec une arrogance incompréhensible pour eux, mais qui s'adressait aux maîtres de la maison, qui n'osèrent point me contrarier. Comme le train était sur le point de partir, je voulus m'assurer d'un témoin qui pût certifier quelque jour que j'avais vu clair du premier coup et qu'on ne m'avait pas joué. Je dis à une charmante femme, qui dut alors me croire fou : « Vous savez, vous venez d'assister à un dîner de fiançailles. Rappelez-vous à l'occasion ce que je vous dis là : vous venez d'assister aux fiançailles de ma femme avec M. Louis Duvignot. »

Je revins ensuite sans me presser, méditant que faire. Vous pensez bien que je voulais aller au-devant des événements, et que l'attitude expectante ne me convenait pas. Mais je ne trouvai pas ma ligne. Quand j'arrivai à la maison, toutes les lumières étaient éteintes. Je montai dans ma chambre, je veux dire notre chambre : Suzanne était déjà couchée, elle faisait mine de dormir, mais son tressaillement involontaire, lorsque je me glissai près d'elle, m'avertit qu'elle ne dormait pas. Je feignis de m'y tromper, pour m'affranchir de toute obligation de bonnes manières, et lui témoi-

gner au moins une fois, hypocritement, ma répulsion, que d'ordinaire je lui dissimulais par bienséance. J'eus alors quelques pensées de jalousie, mais de jalousie triomphante : je conçus un mépris souverain de cet homme qui allait s'accommoder de mes restes. Et puis je m'endormis paisiblement.

Le lendemain, toujours pour réfléchir, j'allai passer la journée à Paris. Je ne daignai notifier cette fugue à personne. Je télégraphiai seulement, vers le soir, que l'on ne devait pas compter sur moi pour le dîner. Je revins fort tard, à plus de minuit; et quand je rentrai dans la chambre, avec des précautions d'assassin, Suzanne, qui dormait profondément, ne s'éveilla pas. Je commençai de me dévêtir, à tâtons : je ne me doutais guère que je touchais à une péripétie décisive.

Je m'aperçus, en vidant mes poches, que j'avais perdu mon mouchoir, et j'allai tout naturellement en chercher un dans la commode. Il n'y avait pas profusion de meubles, et nous devions, Suzanne et moi, ranger notre linge dans les mêmes tiroirs. Je constatai que celui précisément où j'avais affaire était fermé à clef, et la clef retirée. D'une femme aussi désordonnée que la mienne, rien n'était plus incroyable ni plus louche; et je fus d'abord persuadé que ce tiroir enfermait la preuve dont j'avais besoin pour agir, qui ne pouvait être qu'une correspondance avec le Duvignot. Je ne songeai point d'ail-

leurs à m'étonner, la connaissant, qu'elle eût fait choix d'une cachette si peu sûre.

Je cherchai la clef, que je ne trouvai pas, et je balançai un moment si je n'éveillerais pas Suzanne. C'était risquer gros. Supposez que le tiroir fût vide? Quel coup d'épée dans l'eau! Et puis elle ne manquerait pas de crier, d'ameuter toute la maison. Quel scandale, et quelle scène assommante! Je crains les drames. Il faut pourtant bien, à certaines heures, s'y résigner, et je l'eusse fait si je ne m'étais avisé soudain d'autre chose. Les diverses chambres de la maison étaient garnies de meubles similaires, et notre commode se trouvait pareille à celle d'une chambre d'amis alors inoccupée : j'avais donc une double clef à ma disposi-.ion. Quand je me sentis maître d'ouvrir ce mystérieux tiroir à l'instant où il me plairait, je résolus de différer jusqu'au lendemain matin, pour éviter la scène. Je me couchai, et — vous aurez peine à le croire, mais cela est vrai — je dormis parfaitement bien.

Je m'éveillai à l'heure ordinaire, mais tout d'un coup, et dans un état remarquable d'allégresse et de lucidité. J'observai la précision de mes gestes. J'étais sûr de ne pas commettre une faute. Je m'éclipsai rien qu'une minute, et j'allai dans la chambre d'amis quérir la clef. Au retour, je constatai, d'un rapide coup d'œil, que Suzanne, encore

assoupie, n'avait pas bougé, et que le tiroir était toujours fermé.

Puis je fis toute ma toilette dans un petit cabinet voisin, sans perdre Suzanne de vue : je lui tournais le dos, mais je la voyais dans la glace. Elle avait les yeux ouverts, et paressait dans son lit; elle ne semblait nullement préoccupée. Je traînai jusqu'à passer l'heure du déjeuner; — j'ai omis de vous dire que ma belle-mère maintenait l'habitude patriarcale et fâcheuse de prendre le premier repas en famille, dans la salle à manger. Suzanne se leva brusquement, remit à plus tard sa toilette, que je l'avais à dessein empêchée de faire en éternisant la mienne, s'affubla d'une robe de chambre et sortit sans m'avoir adressé la parole.

Je verrouillai aussitôt la porte afin de n'être point dérangé, j'ouvris le tiroir et y trouvai la lettre comme j'avais prévu : rien n'y manquait, pas même l'enveloppe, avec le nom de Louis Duvignot en toutes lettres. Le texte confirmait mon hypothèse de leurs fiançailles. Je ne me trompai point à la maladresse du style et à l'équivoque de deux ou trois phrases enguirlandées; mais un avocat retors en aurait pu tirer bon parti pour insinuer à un tribunal que l'idylle de mon épouse et de mon successeur futur n'était pas, dès à présent, d'une réserve absolue.

Mon calme imperturbable ne se démentit point pour si peu. Je mis la lettre dans ma poche, je refermai le tiroir et j'allai restituer à l'autre commode la clef qui m'avait servi. Puis je descendis tranquillement déjeuner. Je fis le tour de la table. Je souhaitai le bonjour à toutes les personnes présentes, ma femme seule exceptée, et je mangeai de bon appétit. Suzanne, qui avait fini de déjeuner, restait là, comme frappée de stupeur, les yeux fixes devant sa tasse vide.

Soudain elle se dressa, et sortit, toute raide, muette. Je calculai qu'avant cinq minutes elle aurait ouvert le tiroir, constaté l'absence de la lettre et poussé ses premiers cris : j'avais juste le temps d'y couper court. J'avalai vite ma tasse de thé, j'allai droit à mon beau-père qui s'était retiré dans le window, où il lisait les journaux du matin arrivés tout à l'heure de Paris. Je tirai la lettre de ma poche, et lui dis simplement :

— Voilà ce que je viens de trouver. Hein? C'est propre?

Il ne répondit rien. Il leva et laissa retomber ses bras : qu'y pouvait-il?

— Vous comprenez, fis-je d'une voix sourde... — Mon cœur se mit à battre furieusement, je repris haleine. — Vous comprenez... dans ces conditions-là... tout ce que j'avais arrangé.. il n'y a plus rien de fait... Je n'ai pas besoin d'attendre quatre mois...

Je ne serai pas non plus assez idiot pour me laisser condamner... Je la chasse, tout bonnement.

Il baissa la tête, en signe d'assentiment et de résignation.

« Je la chasse », répétai-je, d'une voix soudain beaucoup plus haute; et ce petit mot bref, sonore, retentissant comme une fanfare, ressuscita ma joie de vivre après le petit froid de l'explication, répercuta en moi par mille échos intérieurs l'allégresse, enfin! de la délivrance.

« Je la chasse! criai-je. Oui! Oui! je la chasse! » Et je partis à toutes jambes, lâchement heureux d'avoir pu tout dire et fuir la maison avant la première explosion de colère de Suzanne. Et à travers le jardin, vers la campagne, je courus, comme si j'eusse en effet chassé devant moi, éperdument, jusqu'à bout de souffle, la bête faible et méchante de qui, tant de jours, tant de semaines, de mois, d'années, j'avais souhaité l'hallali.

LETTRE V

Je demeurai toute l'après-midi dans un état si voisin de l'ivresse que je ne songeai point aux convenances élémentaires et aux nécessités de la situation : dont la plus urgente était que je déguerpisse, pour m'installer, avant la fin du jour, chez mes parents ou à l'hôtel, ou chez moi-même, à Paris. Je dus, par suite de mon incroyable étourderie, subir le dîner de famille, où je ne vis à l'entour de moi que des faces rougies et muettes. Mais ce spectacle me fut doux. J'étais assis parmi des ruines. Je me sentais fléau de Dieu. Plus simplement, j'avais l'air d'un officier ennemi, hébergé, en pays vaincu, chez l'habitant. Mes hôtes s'obstinant à se taire, j'entrepris de faire à moi tout seul les frais d'une conversation extrêmement animée. Je parlai, du potage au dessert, avec une volubilité surprenante. Je vous avoue que j'étais confondu

moi-même de ma liberté d'esprit et très fier de ma verve.

Une épreuve autrement bizarre m'était réservée. Je vous ai dit que Suzanne et moi n'avions qu'une chambre; la chambre d'amis était bien disponible, et j'y pouvais camper pour une nuit; mais, à l'heure du coucher, il se trouva que Mme Viennet n'avait point donné d'ordres, soit, tout bonnement, qu'elle n'y eût plus songé, ou pour ne pas mettre ses gens dans la confidence : car je ne crois pas qu'elle eût l'arrière-pensée d'amener entre Suzanne et moi une réconciliation par surprise. A cet égard, j'étais, moi, bien tranquille : j'avais trop souvent fait mentir le proverbe, qui dit que la chair est faible, pour me croire en danger de succomber à la tentation. Je ne laissai pourtant point de me feindre, pour m'assurer une victoire de plus, que je hasardais quelque chose en risquant ce dernier contact avec une créature qui m'était depuis si longtemps étrangère. Il me souvint que mon ami, le philosophe Max Eberfeld, exhortait les candidats à la surhumanité, de s'imposer des jeûnes, disciplines et austérités diverses, non par ascétisme, mais par entraînement, et pour exalter leur faculté volontaire : j'osai me représenter l'épreuve de cette cohabitation comme un de ces exercices de force, que mon ancien maître recommandait à ses disciples. Elle ne fut pas bien rude et, pour ma

part, je dormis de cet admirable sommeil de brute, que seuls connaissent les héros aux soirs des grandes batailles.

Dès le lendemain matin, ma solitude commença; les joies que je n'avais goûtées que par intermittences durant mes trop rares escapades, je les connus définitives et continuelles. Elles furent bien un peu gâtées par certaines formalités ennuyeuses. Il me fallut tout raconter aux miens, qui n'étaient, comme je vous ai dit, nullement préparés à ce dénouement; leurs lamentations me parurent oiseuses et intempestives. Il fallut aussi voir un avoué. Mais le soir je retrouvai ma chambre, mon lit d'enfant, mon âme d'enfant, intacte et reconnaissable sous tant d'alluvions successives. Je me baignai dans l'atmosphère candide et radieuse de mon enfance. Je me sentis neuf, tourné vers l'avenir, sans flétrissure après de si rudes expériences, ignorant et curieux de la vie, ardent, — précoce. Ma température était plus élevée, mon pouls plus rapide, comme celui des enfants. Quand la bête fut endormie, le cerveau actif veilla, sans fatigue, imaginant des choses puériles et magnifiques. Je sentis vraiment mon âme séparée de mon corps, ainsi que sous l'action du chloroforme, à la minute qui précède l'anesthésie totale.

Cette espèce d'immatérialisation me convia aux idées métaphysiques, où m'inclinaient déjà les

souvenirs ressuscités de mon enfance, de mon adolescence philosophe. Malgré l'optimisme du rêve, je ne pus défendre à ma raison de se représenter mon divorce comme un désaveu de mes principes, comme une faillite de toutes mes ambitions sociales. C'est la nostalgie sociale qui m'avait ramené dans mon pays sitôt que j'y avais pu vivre indépendant, et qui m'avait impérieusement suggéré d'y créer une famille : je n'avais rien créé, mon effort aboutissait à un avortement; j'étais plus que jamais excommunié. Mais ma raison seule s'apercevait de ma défaite : j'avais une sensation de victoire et d'affranchissement. Je ne croyais d'ailleurs plus à mes théories que d'une façon en effet théorique. J'étais même plutôt porté à l'anarchie. Je ne me plaçais pas seulement, de mon autorité privée, par-delà le bien et le mal, mais par-delà la société. J'avais dépouillé toute doctrine, comme j'avais dépouillé tout vêtement pour me mettre au lit; j'étais au moral, comme au physique, dans l'état de nature.

J'employai les jours qui suivirent à organiser ma nouvelle existence. D'abord, je donnai congé à mon propriétaire. J'arrivais justement à la fin d'une période de bail : cette coïncidence heureuse me donna l'impression que « tout s'arrange ». Je louai un appartement plus proche du boulevard. Je le choisis suffisamment spacieux et confortable ; mais

je voulus qu'il eût bien l'air d'un appartement de garçon, et fût inhabitable pour plus d'une personne. Je pris plaisir à le meubler, n'ayant à consulter que mon goût. Enfin j'y pus emménager très rapidement, et je connus une joie nouvelle, celle du domicile inviolable, l'abolition du monde extérieur, chaque soir, une fois le verrou tiré, la suppression d'autrui.

Les formalités de mon divorce m'importunèrent, parce qu'elles me rappelèrent que je ne disposais pas seul de moi; qu'il ne m'avait pas suffi, pour me libérer, de dire à Suzanne : « Je vous chasse »; et qu'il me fallait encore l'assentiment officiel de gens que mes affaires ne regardaient pas. L'appareil et le personnel de la Justice m'ont toujours inspiré la répulsion la plus vive. Je ne suis pas à mon aise chaque fois que j'entre au Palais. Je ne fus d'ailleurs, en cette circonstance, obligé d'y aller qu'une seule fois, pour ce qu'on nomme l'appel en conciliation, où je me présentai seul, Suzanne faisant défaut. Notre divorce était des plus simples et ne menaçait point de traîner; d'autant que nous avions d'assez nombreuses relations dans ce monde-là. L'avoué des Viennet s'était chargé de tout, même du choix d'un de ses confrères devant fictivement « occuper » pour je ne sais lequel de nous deux : il m'affirma que le jugement serait rendu avant six semaines.

Je résolus de faire un petit voyage : il m'ennuyait d'avoir à conter mon histoire à tous les passants : dont je me flattais d'être dispensé, lorsque chacun l'aurait pu lire dans les journaux. La saison étant favorable, j'embarquai pour l'Égypte que je désirais fort revoir. Je partis avec un peu moins de ravissement que lors de mes précédentes fugues : j'avais trop le droit de partir, ce départ n'était plus une évasion. — Il n'importe, marié ou non, dès qu'on prend le bateau ou le train, on s'évade de la gêne sociale. Je me plus à penser que, cette fois, je n'avais pas même l'obligation d'écrire, de continuer par lettres la comédie conjugale. Tout décidément me souriait : la traversée fut admirable, j'eus des après-midi radieuses, des soirées d'été en novembre. Je ne frayais avec personne, je ne parlais pas, je ne lisais pas ; je regardais la mer unie, le ciel vide ; je reconnaissais les rivages que j'avais déjà vus, la Corse qui, pareille à un monstrueux lézard, tend à fleur d'eau une tête aiguë et plate, l'île d'Elbe, les lèvres rapprochées de la Sicile et de l'Italie. Dès que la nuit tombait, le sillage du vaisseau devenait phosphorescent ; le grand mât et la grande vergue, dessinés par leurs feux, faisaient une croix gigantesque, immobile, dressée vers les étoiles. Je fus réveillé en sursaut, à cinq heures du matin, par un arrêt brusque de l'hélice : je courus au hublot, je vis

dans un pâle soleil la grève morne d'Alexandrie; je la saluai comme une terre promise.

Ce voyage n'eut cependant pas tout l'agrément que j'espérais. Je me fatiguai vite du Caire : j'y regrettai l'absence de Rodosto, de Serge Nicolaïévitch, même de la princesse Yashvine. Et puis le Caire est une ville d'eaux, sans attrait pour le solitaire. Je pris passage sur un bateau Cook pour la haute Égypte : je n'osai pas m'avouer qu'après trois jours, j'étais déjà las de la navigation sur le Nil, si insupportablement monotone. C'est à Louqsor, un soir, que je reçus la nouvelle de mon divorce. J'étais sur la terrasse de l'hôtel; je contemplais la nuit bleue, la lune rayonnante, qui cependant n'éteint pas les étoiles, la lune qui est, ici seulement, la véritable sœur nocturne du soleil, et nulle part ailleurs n'a ainsi le visage d'une divinité. J'écoutais aboyer les chiens dans toute la plaine mélancolique, parmi les villages et parmi les ruines. A deux pas de moi, un jeune poitrinaire anglais flirtait avec une Américaine très bien portante. Ma présence ne les gênait en aucune façon : la majesté de certains décors abolit le respect humain. Lorsque mon ânier, après m'avoir cherché longtemps, dans la maison, dans le jardin, jusque dans le temple, me trouva enfin sur cette terrasse et me remit la dépêche, je pus la déchiffrer sans peine à la grande lumière de la lune...:

c'est à peine si je pus la comprendre. J'étais trop loin, ailleurs, indifférent à ce qui passe, environné de choses éternelles.

Mais, dès le lendemain, une envie trépidante, folle, me prit de revenir, pour m'installer définitivement dans ma vie nouvelle : je sentais que je n'en pourrais tirer qu'à Paris tous les avantages. C'est par acquit de conscience que je différai encore de quelques jours; mais j'avais, en fait, tant de hâte que je fus bien aise d'apprendre, dès en arrivant au Caire, que le bateau de Chine pour France avait une avance de douze heures : il me restait le temps juste de gagner Alexandrie. Durant les quatre jours de la traversée, ma joie se manifesta si puérilement que j'en fus attendri et un peu honteux. Je me remontrai qu'à trente ans, on n'est plus autorisé à manquer de tenue, même en l'absence de témoins. Mais j'avais des états d'âme d'écolier — je veux dire des inquiétudes dans les jambes comme un écolier à la veille des vacances.

Le mot de « vacances » me parut heureusement choisi. Je me figurai cette vie de garçon que j'allais mener comme le temps de mes vacances. Ah! je les avais bien gagnées! Je pouvais les prendre à mon aise et les prolonger à ma guise. Mais, comme toutes les vacances, elles auraient une fin. Je m'y résignai aussitôt avec ma coutumière sagesse de bon élève, et je m'aperçus que l'expérience n'avait

pas affaibli en moi la notion du devoir social : j'admis comme indiscutable que je me remarierais un jour, à l'âge où il est normal qu'on se marie, dans quatre ou cinq ans, plutôt quatre ans, — je me fixai ce délai par instinct de symétrie, parce que j'avais vécu avec Suzanne un temps égal; je me remarierais averti et toute cause d'erreur éliminée.

Je saisis tous les avantages de ma situation présente : à trente ans, âge critique, j'avais déjà vécu toute une existence, et j'en avais toute une autre à vivre. Les circonstances me permettaient de faire une liquidation totale, pour repartir sur nouveaux frais. Cela est unique. Vous savez ma philosophie de l'histoire : elle est éparse dans ces lettres. Je crois que, pour les collectivités comme pour les personnes, l'idée de recommencement absolu est une chimère. Je consens — avec d'autres — que l'erreur de la Révolution française fut de penser faire table rase, pour tout reconstruire par principe. J'estime, par contre, que les effets n'en ont pas été si funestes qu'on le dit : car il importe peu que les politiques aient eu cette intention de démolir et de reconstruire, si à leur insu ils ne l'ont point fait, s'il n'ont que participé à l'évolution, et si l'histoire de France demeure, en dépit d'un hiatus apparent, remarquable par sa continuité. Supposez cependant que la chimère d'une liquidation et d'une rénovation totales soit, une fois par

hasard, réalisée : je demande l'inventaire avant de prononcer si cet accident est forcément un désastre. En ce qui concerne les personnes, je penche, au moins je penchais alors, pour la négative : et, détournant mes yeux de l'histoire générale pour les reporter sur mon histoire, qui me touche plus, c'est avec une joie enthousiaste, avec de superbes espoirs, que je considérais le privilège de mon destin.

Ma joie de vivre, désormais, procédait de causes trop nobles pour se pouvoir comparer à l'entrain d'un écolier en vacances ou d'un célibataire à l'affût de bonnes fortunes. Elle se traduisit pourtant, d'abord, par un vulgaire appétit de plaisir, mais que son excès même magnifiait. Les premiers objets de ma sensualité furent le confortable et le luxe. J'y avais dû renoncer pendant mon temps de ménage et aller à l'épargne : je repris mes habitudes larges du temps où j'étais parasite et salarié. Mais, à présent, je m'entretenais moi-même : n'ayant à pourvoir qu'à moi, mes ressources médiocres y suffisaient, et je me passais raisonnablement toutes les fantaisies que se refusent les plus riches qui sont chargés de famille. La liste en est d'ailleurs brève, je l'eus vite épuisée ; et j'en vins tôt à me restreindre sur tous les chapitres de mon budget pour attribuer à la dépense de l'amour la majeure partie de mes ressources.

L'amour somptueux était encore une nouveauté pour moi. Je vous ai dit mes aventures avec des femmes de toute catégorie, mais notamment celles qu'on ne paie pas ; pour les autres, qu'on paie, vous savez que je m'étais adressé au plus bas étage. Je vous ai raconté que c'était par principe : c'était aussi par économie. Ma préférence pour l'amie soldée est incorrigible, et ce que je prisais le plus de mon célibat est la facilité qu'il me donnait, non point d'ajouter des numéros au catalogue de mes maîtresses, mais d'élever l'ordinaire de leur taux.

Je poussai ma pointe dans ce demi-monde de filles qui se disent de théâtre, où peut-être vous souvient-il que j'avais déjà un peu fréquenté quand j'étais à l'École Normale et que je « faisais dentiste ». Je n'avais plus besoin de « faire dentiste » en aucun sens du mot, n'étant plus asservi au règlement d'une école ni à la fidélité conjugale. Toutefois, l'imagination aidant, je trouvai à ces amours désormais licites une saveur d'adultère, et je m'en amusai aussi comme d'une escapade. Vous ne sauriez croire comme je me sentis jeune lorsque je repartis en chasse dans la rue de Constantinople, ancien théâtre de mes exploits. J'avais le goût le plus naïf du plaisir ; j'avais même de la candeur, et en plus, ce qui semble absurde, la conscience de cette candeur. Mais ma jeunesse n'était qu'un état de ma sensibilité : j'y ajoutais l'expérience,

l'assurance, des ressources financières d'homme. J'étais un ami sérieux, comme disent ces créatures, je n'étais plus un amant de cœur. Cette promotion me flattait infiniment.

Je ne multipliai cependant point mes aventures de coulisses. Dès que les femmes ont un semblant de personnalité, on ne les supporte que si elles intéressent : je suis distrait, peu causeur, ma devise est « *Age quod agis* ». Je fais ce que je fais (tiens! c'est la formule des *Mille et une nuits*) ; ensuite je préfère être libre de me taire et de m'en aller. Mais je vous ai dit naguère et expliqué ma préférence pour des fréquentations plus modestes : les mêmes causes produisirent les mêmes effets. Je retournai vite à mes habitudes de jeune homme ; seulement je leur trouvai je ne sais quel air d'habitudes de vieux garçon qui ne laissa pas de m'inquiéter.

Je présentai bientôt d'autres symptômes de *vieux-garçonnisme* qui me parurent encore plus significatifs. Si passionné que l'on soit de célibat et de solitude, on cherche machinalement ailleurs le foyer dont on est privé chez soi. Il n'y a que deux expédients : le faux ménage — où vous devinez que je ne suis guère enclin —, et le parasitisme — mais point au sens honorable où j'ai pris jusqu'alors ce mot pour désigner mes préceptorats. La maison où il était le plus indiqué que

j'eusse mon couvert mis, était celle des Belgrand : d'autant que leur caractère hospitalier, et mon intimité ancienne avec Lotte, y rendaient mon intronisation possible du jour au lendemain. Malgré le penchant de Lotte pour Suzanne, la question de savoir si l'on prendrait le parti de ma femme ou le mien ne se posait seulement pas ; et, en effet, dès le premier jour, où j'allai tout chaud leur conter les péripéties de mon divorce, et où naturellement l'on me retint à dîner, je compris que je m'installais.

Il fut dit une fois pour toutes que je viendrais dîner ou déjeuner chaque fois qu'il me plairait : je n'avais qu'à téléphoner. J'usai d'abord de discrétion ; mais si je demeurais seulement deux jours sans me faire nourrir, c'est les Belgrand qui me relançaient. Étienne était le plus accapareur des amis. Il ne tolérait surtout pas que je manquasse le dimanche, où le dîner était de cérémonie ; et quand par hasard, ce jour-là, je lui objectais mes obligations de famille, il exigeait que, du moins, je vinsse « en cure-dent » comme on dit. Sinon ce gros homme mûr me boudait, comme on boude son inséparable dans les sottes petites brouilleries de la quinzième année. Il avait la phobie du lâchage, et me soupçonnait de vouloir rompre dès que je je sortais de son ombre. J'en riais, mais les façons puériles de cette amitié me touchaient. J'admirais

l'assortiment du couple : la sentimentalité de Belgrand me paraissait toute germanique; quelle chance qu'il eût épousé une Allemande! Je ne doutais point de son affection : pourquoi donc aurait-il tenu à moi si obstinément?

Pour l'honorabilité de ma famille, de mon nom? C'est vrai que j'étais une excellente référence; mais il recevait des personnages encore beaucoup mieux qualifiés que moi pour jouer le rôle de témoin à décharge. Il les recevait, j'en conviens, par accident, une fois, rarement deux : une fois suffit. Je me souviens d'avoir dîné chez lui avec le Préfet de Police et le Chef de la Sûreté : cela me fit impression; je ne prêtai plus aucune créance aux vilains bruits qui couraient; d'autant que je ne demandais qu'à n'y plus croire, pour mon agrément et ma commodité.

Ce ne pouvait être davantage pour ma notabilité qu'il me recherchait. J'étais du Tout-Paris, surtout depuis mon divorce, mais beaucoup moins en vue que Belgrand lui-même, et je n'allais aux premières que dans ses loges. Il ne manquait pas d'hôtes illustres. Je vis défiler chez lui toutes les célébrités, éphémères ou durables. Dès qu'on parlait d'un livre, d'une pièce, d'une chronique même ou d'une caricature, l'auteur était invité pour le dimanche suivant sans remise, et traité à brûle-pourpoint en familier de la maison. Ces belles

relations ne survivaient guère à l'actualité ; mais Belgrand avait aussi des intimités anciennes, toutes plus ou moins mystérieuses, et je me trouvais en compétition avec d'autres commensaux inamovibles.

Le plus régulier était un certain docteur Pampin, jeune, affairé, sans clientèle, et médecin de Belgrand comme on l'est d'un roi : il venait faire tous les jours, avant dîner, une piqûre de sérum à son client. On le retenait. Il dînait là encore plus souvent que moi-même. J'en concevais de la jalousie : je me mettais au ton de la sentimentalité de Belgrand. A moins que ce ne fût simple jalousie d'estomac : car la cuisine, franco-viennoise, était remarquable, bien meilleure même qu'à Brenz, du temps que Mme Belgrand s'appelait Mme Richter. J'ai d'ailleurs lieu de croire que Pampin touchait peu d'honoraires, en dehors de ses dîners, et qu'il avait prêté à Belgrand une forte somme. Il était l'amant d'une Mme Fagette, dont le mari, retiré du commerce après une faillite frauduleuse, ne s'en portait pas plus mal. Les Fagette étaient bi-hebdomadaires, ou même tri-hebdomadaires. Enfin Lotte accueillait à bras ouverts tous ses anciens compatriotes de passage à Paris, toutes les illustrations européennes qu'elle avait précédemment reçues en Souabe : et cela faisait une lanterne magique bien amusante pour

un amateur de physionomies diverses et d'âmes cosmopolites comme je suis.

Ma présence au grand dîner du dimanche et à plusieurs repas de semaine était loin de suffire à Belgrand. Il me fallait encore aller presque tous les soirs à son journal, où il trouvait moyen de rester bien après le départ des autres rédacteurs : car il abattait prodigieusement de besogne, et il semblait faire exprès de distribuer son travail aussi mal que possible. Je l'attendais jusqu'à des heures où je mourais de faim. Alors il m'emmenait souper — au restaurant, pour avoir le plaisir de laisser perdre l'excellente collation que, chaque soir, Mme Belgrand nous tenait prête. Les restaurants où il fréquentait étaient toujours les plus chers, et, pour augmenter la dépense, il prenait un cabinet particulier. Il ne souffrait point que je payasse les additions, ridiculement élevées. Il avait toujours sur lui deux ou trois billets de mille francs, dissimulés dans une poche secrète de son portefeuille. Il ne cessait pourtant point de soupirer et de gémir sur les difficultés de la vie. Je savais qu'il empruntait à toutes mains, et par d'étranges passe-passe ; mais je me sentais à l'abri — je serais bien embarrassé de dire pourquoi. L'événement n'a point démenti cette impression que j'avais de lui être sacré.

Le journal où opérait, si je puis dire, Belgrand,



était d'un type assez bizarre (il a depuis lors disparu.) Il était intitulé *le Raffut*, du nom d'un certain Léon Raffut, qui l'avait fondé. Il avait d'abord paru sous la forme d'un petit cahier bimensuel, où des critiques d'art *modern style*, et des récits ou dialogues similaires à ceux de *la Vie Parisienne*, s'entrelardaient d'échos dans la manière du *Cri de Paris* et du *Truth*. On l'avait pu prendre au début pour une fantaisie de jeune amateur riche et snob, qui rêve de s'entourer d'artistes et de diriger une petite revue. Mais Léon Raffut n'était amateur, et même snob, que par spéculation : son périodique ne tarda pas à se distinguer des revues d'éphèbes par l'absence d'idéalisme et par le souci du public payant.

Fort peu de temps après sa fondation, *le Raffut* devint quotidien. Il n'avait encore qu'un tirage restreint, en dépit d'une manière de célébrité ; il paraissait assez maigrement sur quatre pages, et les bénéfices avouables ne pouvaient assurément couvrir les frais. Les comptes rendus des Chambres et de la Bourse y étaient rédigés à merveille. Belgrand y faisait une politique étrangère, surtout anecdotique, particulièrement nourrie depuis son mariage. Il y débitait aussi de la littérature boulevardière, d'un esprit facile, d'une sentimentalité un peu surannée. Il se plaignait d'être surmené, et exploité. J'en jugeais de même, tout en m'éton-

nant qu'un homme si peu naïf se laissât faire. Mais je découvris que son patron le tenait comme les patronnes de maisons publiques tiennent leur personnel : par la dette. Il avait eu besoin d'une assez forte somme pour l'enlèvement de Mme Richter : c'est Léon Raffut qui lui avait fait les fonds, en avance sur copie. Belgrand peinait pour rembourser ; mais il continuait à solliciter la caisse, et sa dette, au lieu de s'éteindre, s'augmentait. La complaisance de Raffut était inépuisable autant que calculée : il connaissait Belgrand d'enfance et le traitait en vieux camarade ; il le tutoyait ; seulement — j'ignore pourquoi — il ne mettait jamais le pied chez mes amis.

Je tirais ces informations de Lotte : car j'aurais pu vivre des années dans une intimité quotidienne avec Belgrand sans percer le mystère, d'ailleurs assez illusoire, dont il s'environnait. Mais de loin en loin, aux rares heures qu'il me laissait libres, j'avais des entretiens avec sa femme, comme jadis à Brenz. Nous jouions au *halma*, et nous traitions de philosophie, mais peu transcendante : une femme amoureuse n'a point d'idées générales, et si elle feint d'en exprimer encore, c'est un langage convenu qu'il faut traduire, qui formule en le déguisant le sentiment où elle s'absorbe. Elle croyait me parler de l'Univers : elle ne me parlait que d'Étienne ; et notre seul objet d'étude était le

caractère de cet homme, qui, je m'en aperçus bien vite, lui demeurait aussi impénétrable qu'à moi.

C'est donc à titre de donnée, pour faire cette psychologie, qu'elle me révéla le passé de Belgrand — entendez ce qu'il avait bien voulu lui raconter, ou inventer. J'appris que Belgrand (de même que Raffut) était fils de coulissier : il avait mangé la fortune de son père, vécu ensuite d'expédients, et retrouvé à point son ancien camarade Raffut, qui l'avait tiré de la misère en l'improvisant journaliste. Lotte ne me dissimula point qu'aux heures difficiles, Belgrand avait eu des démêlés avec la justice de son pays. Je suis d'ordinaire assez bégueule sur ce chapitre, mais je me sentis en veine d'indulgence. « Que celui, dis-je, qui est sans péché lui jette la première pierre. » J'oubliais, avec une exemplaire modestie, que j'aurais pu la lui jeter, n'ayant jamais escroqué personne, ni oublié des fiacres à l'heure devant des passages ou des maisons à double issue.

Je m'élevai aussi, avec force, contre cette idée que Belgrand ne fût journaliste que par occasion; et je démontrai à sa femme, en plusieurs points — je ne sais combien, vous ferez le compte après coup, s'il vous plaît — je démontrai qu'il était au contraire prédestiné, qu'il était le type même, le plus symbolique représentant du journalisme.

Il l'était premièrement par la qualité de son

intelligence, apte à deviner plus qu'à comprendre. Il savait tout, n'ayant rien appris. Il avait fait des études de cancre, et il donnait l'illusion de la culture, même à moi qui en avais fait de supérieures. Il pouvait discourir en connaisseur de toutes les questions actuelles — artistiques, littéraires, sociales —, qu'il n'avait point approfondies, ni même effleurées. Enfin il n'était jamais « informé », mais il était toujours au « courant ». Il avait notamment le don de la critique littéraire, et il parlait des livres sans les avoir coupés, des pièces sans les avoir vues, avec autorité, souvent avec compétence, parfois même avec justice.

Il était journaliste-né par sa facilité à l'émotion. Les matins d'exécution capitale, il s'apitoyait sur le condamné et réprouvait la peine de mort. Il s'emballait à tout propos ni plus ni moins qu'un homme véritablement passionné. Il était « sensible », non point à la façon du dix-huitième siècle, mais à la façon de Meilhac : il avait la superstition du Boulevard, le goût de la petite fleur bleue et de la petite femme. Il était viveur par principe, travailleur sans méthode, brouillon ; il ne faisait rien de bon qu'en retard et bousculé. Il ne respirait qu'essoufflé. Il avait plus besoin d'embarras que d'action ; et s'il dépensait trop, c'était par goût de la gêne plutôt que par instinct de luxe

Enfin, il était journaliste par la faculté inventive

et par un pouvoir surprenant d'auto-suggestion. Il n'avait aucun respect, aucun sens de la réalité, et il y substituait continuellement une autre réalité de son cru. Nous le prenions à toute minute en flagrant délit de mensonge. Je représentai à sa femme combien ce mensonge, qui la révoltait, était spécial et excusable. Belgrand ne mentait guère par intérêt, tout au plus pour faire plaisir, pour procurer à autrui des illusions flatteuses : mais il mentait surtout sans objet, par disposition naturelle. L'épithète même de menteur ne lui convenait point. Le menteur est un homme pareil aux autres, qui vit dans la même vérité, qu'il travestit en paroles ou en actes : Belgrand vivait dans une autre vérité, créée par lui ; et quand il mentait, il n'était pas seulement de bonne foi comme la plupart des menteurs professionnels, mais plus vrai que s'il eût exprimé la vérité de tout le monde. Il n'était pas davantage hâbleur, à la façon des méridionaux : il était un menteur du nord, un menteur des pays de chimère et de légende, une façon de poète, — un comédien plutôt, déformé par la scène (et quelle coïncidence qu'il portât un nom de comédien de province !) — mais, avant tout, un journaliste : l'homme de ce métier baroque, où rien ne se réalise et ne se convertit en argent comptant ; où la réclame est une monnaie, où la gratuité s'appelle faveur, les billets de théâtre services, et les

billets de chemins de fer permis ; où toute information, même vraie, est hâtive, surprise ou imaginée ; et où l'erreur même n'est erreur que provisoirement : car il suffit de la maintenir pour l'imposer.

Lotte prenait plaisir à m'entendre lui démontrer que Belgrand était prédestiné, au métier de journaliste : mes raisonnements la tranquillisaient et la consolaient aussi de bien des déboires. Mais je la touchais davantage en lui démontrant qu'il était surtout prédestiné à devenir son mari ; et je m'employais de bon cœur à lui fournir les preuves de cette douteuse proposition. Je lui disais donc que chez elle, tout comme chez lui, j'avais souvent remarqué des lacunes et une certaine témérité de jugement, peu en rapport avec le scrupuleux esprit germanique : j'expliquais ainsi qu'elle eût pu être séduite par l'intelligence peu consciencieuse, mais prestigieuse, de Belgrand. Je faisais des rapprochements ingénieux entre la sentimentalité de Belgrand, que je viens de vous définir, et la sentimentalité allemande. Je soutenais que si Belgrand avait plu à une imagination allemande, c'était justement par ses mensonges — je veux dire par ce pouvoir qu'il avait de créer des chimères. J'insistais enfin sur les avantages du cosmopolitisme de Belgrand, si rare chez nous, sur son polyglottisme qui permettait de diversifier si heu-

reusement les scènes de ménage : pensez que ce couple privilégié pouvait se chamailler, tour à tour, en français, en anglais, en allemand, et même en italien !

Je n'avais garde non plus d'oublier que l'amour de Lotte pour son deuxième époux procédait de l'ambition, et qu'il avait pour fin dernière la conquête de Paris. Je lui affirmais qu'elle n'avait pas eu tort de croire à l'avenir, à la fortune de Belgrand. Il fallait seulement patienter un peu. Au surplus, la course au billet de mille n'est pas si fastidieuse : c'est un sport. On y prend goût. Je lui prédis qu'elle ne pourrait bientôt plus s'en passer. Je ne la plaignais point : rien n'est pire qu'une vie plate, la sienne était pleine d'imprévu. Pour une femme d'esprit comme elle, un mari comme le sien est un continuel sujet de divertissement. Je lui assurai, avec le plus grand sérieux, que Belgrand était un personnage de Balzac. Elle aimait tant les formules, et en devenait si aisément dupe, que celle-ci lui servit de réponse à tout pendant des mois. Chaque fois que Belgrand se permettait une fantaisie un peu forte, elle disait : « Étienne est un personnage de Balzac. » — J'ai l'air de plaisanter : je conviens que j'idéalisais un peu mon modèle, mais point jusqu'à le défigurer ; tenez le portrait pour ressemblant.

Les entretiens dogmatiques avec Lotte m'amu-

sèrent d'abord : ils me servaient à étudier Belgrand pour mon propre compte. Cette besogne achevée, je me fatiguai des redites et j'évitai les tête-à-tête avec la femme. Je négligeai aussi quelque temps le mari, parce que je fis, à un souper de centième, la connaissance d'une fort belle personne qui dansait à l'Opéra, et qui conçut pour moi, j'ose le dire, une soudaine et furieuse tendresse. Elle était précisément la sorte de maîtresse que j'avais cherchée autrefois, et que je ne cherchais plus. Son logement ne me plaisait pas moins que sa personne, et il n'eût tenu qu'à moi d'y trouver l'asile indispensable aux célibataires. Les Belgrand le sentaient bien : ils s'émurent de la concurrence. On me fit de véritables scènes. Je ne pouvais qu'être flatté; mais ce genre de flatterie m'assomme. Je me piquai, je me brouillai presque, je prétendais avoir toutes les maîtresses qu'il me plairait. Ce qui arrangea les choses fut que je me dégoûtai brusquement de celle-ci.

Le roman tourna court, pour des raisons physiques où je n'insisterai pas : ce serait me répéter. Je vous ai expliqué naguère, de mon mieux, l'esprit de contradiction de mon tempérament : vous m'avez vu devenir de glace pour Louise Charrier, parce que j'avais sur ses sens un empire trop aisé et trop absolu. Je me détachai de même de ma danseuse. Je ne la regrettai point; mais elle

m'avait rappelé Louise, elle m'avait rappelé le passé que j'oubliais trop. Je m'aperçus que j'étais en train de perdre la direction de ma vie. Je m'étais livré à un tourbillon qui m'emportait je ne sais où. J'avais donc renoncé à tout ce que Louise me représentait? Vous savez quelle façon de personnage symbolique elle était devenue pour moi. Elle était ma maîtresse selon l'ordre éternel, celle que j'aurais dû aimer, si je n'eusse été hors la loi. La rupture de tout rapport entre nous signifiait mon excommunication définitive, et mon oubli d'elle signifiait ma résignation. En effet, je ne me souciais plus de ces choses qui m'avaient si longtemps bourrelé : je ne me souciais plus du reste de l'humanité, ni d'être exclu ou non de mon milieu social, ni d'assigner une conduite à ma vie; je vivais pour moi-même, au jour le jour, et selon ma commodité. La pensée de Louise ne fit que me traverser. Je m'étonnai distraitement qu'elle ne m'eût pas écrit, même à l'époque de mon divorce. Je me débarrassai de ma danseuse et je retournai machinalement chez les Belgrand, comme un enfant prodigue, mais comme un enfant prodigue désabusé, qui ne rentre au logis que pour le gîte et sans dessein de régénération.

On tua le veau gras. Même, on ne se contenta point de le tuer à la maison. Belgrand, qui aimait fort se distraire en ma compagnie, m'emmena dîner

chez le Paillard des Champs-Élysées. C'était le premier beau soir de l'année : les rhododendrons étaient en fleurs, toutes les femmes étrennaient leurs toilettes d'été. Dans le crépuscule, où les lanternes de jardin n'éclairaient vivement que le linge et l'argenterie, les nuances amorties des étoffes, le mystère des visages féminins ombragés de grands chapeaux, la gaîté discrète des voix, le parfum des muguets et des fraises, donnaient une sensation exquise d'élégance et d'intimité. La bigarrure de cette assemblée, qu'avait groupée le hasard seul, s'atténuait à la faveur de la nuit tombante; un lien d'aristocratie unissait toutes ces personnes, qui ne se connaissaient point, dans la fraternité de goûter ensemble les mêmes plaisirs et de les payer le même prix. Enfin, c'était une de ces soirées attendrissantes, dont il faut dire, comme disaient les survivants de l'ancien régime, qu'on ignore la douceur de vivre si on ne les a pas vécues.

Belgrand me témoignait une affection vraiment touchante. Ce gros homme avait tant de bonhomie! Il était susceptible aussi de poésie, et d'une mélancolie, que j'appellerai gastrique. Notre conversation était agréable, animée. Il l'interrompait de temps à autre pour me citer les notabilités présentes : c'est la déformation professionnelle du reporter. Soudain, sa mélancolie s'aggrava : une

femme de théâtre assez répandue, nommée Roseline Denis, venait d'apparaître, accompagnée d'un tout jeune homme singulièrement grand et encore plus mince, au cou long, à la tête minime, aux cheveux pâles, aux yeux clairs, inquiets ; je reconnus un certain Camille Lambercier, que Belgrand avait naguère harcelé d'échos venimeux dans le *Raffut*. « Tiens ! dis-je, votre ennemi... »

Ce Lambercier était le fils du fameux spéculateur mort quelques années auparavant. Malingre, incapable d'initiative et d'effort, atteint du délire de la persécution, et puis honnête peut-être, honteux de sa fortune, de son nom, Camille Lambercier vivait dans une sévère retraite. Son hôtel, à plusieurs issues, environné d'un parc, se dissimulait derrière les immeubles de rapport qui font l'angle du boulevard Haussmann et du faubourg Saint-Honoré. Il jouissait de ses revenus, mais il ne poursuivait aucune des entreprises paternelles. Il venait pourtant d'admettre une exception, pour sauver un gros morceau de sa fortune, qu'il eût jugé tout de même trop absurde de laisser perdre.

Son père lui avait transmis, entre autres, la propriété d'un canal, dont le trafic, absorbé par un chemin de fer adjacent, était nul, mais dont le produit était, jusqu'à nouvel ordre, considérable : les administrateurs du chemin de fer, craignant la concurrence, n'avaient trouvé qu'un moyen décisif

de s'en garantir, qui était d'exploiter le canal eux-memes, et ils l'affermaient, moyennant d'exorbitantes annuités. Le bail arrivait à expiration, et il n'y avait pas apparence qu'il fût renouvelé : il s'agissait donc d'obtenir à temps le rachat du canal par l'État, afin que la valeur en pût être majorée sans trop de scandale, étant calculée d'après la donnée du fermage actuel. Pour obtenir cet avantageux résultat, Camille Lambercier intriguait, de la façon la plus louche, au parlement et dans la presse.

On le faisait fort chanter... — c'est un jugement téméraire : je veux dire qu'on l'abîmait fort dans les feuilles, et principalement dans le *Raffut*. Je m'étais intéressé à cette affaire, pour certaines analogies qu'elle pouvait présenter avec celle de mes chemins de fer asiatiques. Depuis quelque temps, les attaques du *Raffut*, c'est-à-dire de Belgrand, contre Lambercier, avaient cessé : je n'y avais point pris garde sur le moment; je n'en fus pas moins étonné de voir que les deux hommes se saluaient. Roseline Denis fit mieux que saluer Belgrand, et elle le gratifia d'un sourire, où il y avait de la complicité.

J'interrogeai Belgrand du regard : il me répondit, sur le mode sentimental, que Lambercier était un bien aimable garçon, qu'il avait connu (comme Léon Raffut, d'ailleurs) du temps qu'il appartenait

au monde de la Bourse. Puis il laissa Lambercier de côté, et se mit à me faire des confidences sur Roseline. J'appris qu'il avait jadis vécu avec elle, que leur goût réciproque était même fort vif et avait persisté longtemps. Mais tous deux étaient également raisonnables, et, aux termes de leur arrangement, l'on devait se séparer sans cris ni larmes, dès que Roseline trouverait ce qu'on appelle dans ce milieu-là une situation. C'est fort peu avant le voyage d'Étienne en Souabe — d'où il ramena lui-même Mme Richter —, que Roseline avait fait la connaissance de Lambercier. La rencontre était heureuse. Dès le collège, Camille Lambercier avait été le souffre-douleur de Belgrand et en admiration devant lui : pouvait-il hésiter à prendre pour maîtresse une femme qui avait été la maîtresse de Belgrand ?

Je n'en sus pas plus long ce jour-là ; mais, le lendemain soir, allant chercher mon ami au *Raffut*, j'eus la surprise de le trouver prêt à sortir : il avait fini sa besogne. « Je veux, dit-il, vous emmener quelque part. » Je ne lui demandai pas de me dire où : ses réticences, complètement inutiles, m'amusaient. La voiture s'arrêta devant un somptueux hôtel, tout neuf, de la place des États-Unis. Nous étions chez Roseline. Nous y passâmes une agréable soirée, à bavarder tous les trois, à faire de la musique. On ne me donna point d'explica-

tions : elles étaient, au reste, superflues. A dater de ce soir, j'eus un chez-moi de plus.

L'habitude fut si soudainement prise, qu'il était trop tard quand je m'avisai que je n'agissais pas très correctement vis-à-vis de Lotte, en acceptant de fréquenter tour à tour chez elle et chez la maîtresse de son mari. Mais comment faire ? Belgrand me réquisitionnait. Il me faisait monter en voiture, il donnait l'adresse au cocher : il ne me consultait pas. Il aurait bien ri, si je m'étais rebiffé ; après quoi, il se serait fâché tout rouge. Et puis, l'oserai-je dire ? je me plaisais chez Mlle Denis beaucoup plus que chez Mme Belgrand. Certes, je n'aurais pas renoncé à Lotte pour Roseline ; mais elles se complétaient, et j'éprouvais d'autant plus le besoin d'une intimité parisienne que j'avais été réduit jusqu'alors à une seule amie, étrangère. Je jugeais d'Étienne par moi-même, et je comprenais qu'ayant une épouse étrangère, il fût en quelque sorte obligé d'avoir une maîtresse parisienne. Je le comprenais, donc je l'excusais, je m'excusais moi-même et, sans remords, je menais la vie de famille avec le vrai ménage, je faisais la fête avec le faux.

Cette combinaison m'assura, durant plusieurs mois, une vie parfaitement confortable. C'est tout ce qu'on demande, et je me gardais bien d'examiner de trop près d'où pouvaient provenir les

sommes énormes qu'Étienne dépensait pour Roseline. Vous pensez que j'aurais eu aisément le fin mot, si j'avais voulu. Je sais, parbleu ! qu'un tapeur comme Belgrand n'approche pas un richard comme Lambercier sans en tirer pied ou aile, et que ledit Lambercier, selon toute apparence, était donc trompé à ses propres frais.

Les autres familiers de la maison Belgrand, qui n'avaient pas les mêmes raisons que moi de curiosité psychologique, ou les mêmes excuses de dilettantisme, agissaient néanmoins tout de même que moi : ils s'asseyaient alternativement à la table de la maîtresse et à celle de la femme légitime. La liaison coupable de Belgrand était donc avouée, publique, et il n'y avait plus, sans doute, que deux personnes à Paris qui l'ignorassent : Mme Belgrand et Lambercier. Je ne m'étonnais point qu'ils ne vissent clair ni l'un ni l'autre : cet aveuglement est classique ; Lambercier, d'ailleurs, vivait cloîtré. Mais je n'en revenais pas qu'ils n'eussent reçu encore aucune lettre anonyme, dont l'usage est si répandu en ce milieu : car puisque tout le monde s'y plaint d'en recevoir, il faut donc qu'il y ait aussi pas mal de gens qui en écrivent.

C'est, au surplus, par ce moyen que tout enfin se découvrit, et la péripétie ne fut que retardée. Mme Belgrand me fit l'honneur de me montrer la lettre révélatrice ; j'en devinai l'auteur sur-le-champ :

Mme Fagette. Comme on ne pouvait décemment pas l'inviter, malgré la facilité de ses mœurs, dans un ménage irrégulier, elle se trouvait lâchée tout ensemble par Fagette, son mari, et par son amant le docteur Pampin, qui ne se faisaient pas scrupule d'aller ensemble, et sans elle, s'amuser chez Roseline. La bonne dame s'était vengée.

Dès que Mme Belgrand eut un soupçon, il lui suffit, pour le confirmer, de distribuer quelques louis à des subalternes et de courir un peu après son mari. Le même jour elle savait à quoi s'en tenir. Le souvenir de ce jour-là me reste comme celui d'une des plus fastidieuses journées que j'aie vécues. Lotte, qui est si intelligente, devient la plus obtuse des femmes dès qu'elle aime. Le champ de sa conscience se rétrécit. L'amour, et surtout la souffrance d'amour, abolit toutes ses facultés, sauf une. Vous vous rappelez la nuit du charivari à Brenz. Nous essuyâmes, les uns après les autres, une scène de reproches que nous n'avions pas volée. Ma scène personnelle dura deux heures grandement : il me fallut, pour me remettre, un temps égal de promenade et de plein air.

Vous pouvez croire que je m'en allai dîner ailleurs : la discrétion me commandait de ne pas assister au premier choc des époux. J'avais mon compte, et ne me souciais pas d'avaler encore la scène conjugale. Je ne reparus que le lendemain

matin, nullement préparé à la foudroyante nouvelle que voici : Lotte, qui est, en amour, la femme des résolutions brusques, et qui l'avait bien montré à Belgrand, en le suivant sans barguigner, venait de le lui montrer une seconde fois, en le quittant comme elle l'avait pris. Elle était repartie dès la veille, sur mes talons, sans même attendre qu'il fût rentré, repartie pour l'Allemagne, avec son petit sac à main !

Quand je vis mon hôte garçon, aussi garçon que moi, et mon foyer d'élection en ruine, je reçus un coup. Mais quel écroulement ! Quelle désorganisation de ma vie ! Le désastre me paraissait égal pour Belgrand et pour moi. Je m'étonnai pourtant qu'il eût l'air moins accablé que je n'étais. Il semblait même en proie à des préoccupations autres, que je ne pus éclaircir, et qui reléguaient celle-ci au second plan. Il était assis devant sa table ; il travaillait comme tous les jours, en manches de chemise. Il m'accueillit sans les effusions et sentimentalités qui lui étaient coutumières, et qui, pour une fois, eussent été de saison. Il me reçut plutôt comme un homme qui a beaucoup à faire et qu'on dérange. Cette attitude m'intimida. Je respecte, j'admire les gens qui sont les esclaves passionnés d'un métier, et que nul deuil personnel ne détourne de leur fonction. Il faut avouer que Mme Belgrand avait choisi son temps bien mal pour

donner à ce grand journaliste le souci supplémentaire d'un drame intime. Paris était depuis plusieurs jours dans cet état d'ébullition où nous l'avons depuis revu à maintes reprises, chaque fois qu'il y a une « affaire », comme on dit. Il y avait alors une « affaire », et dont le héros justement était Camille Lambercier.

Je vous ai dit comme on le traitait, depuis qu'il poursuivait le rachat de son canal. D'abord, le pauvre homme avait tout supporté sans souffler mot, soit par lâcheté, ou par prudence, parce que ses intrigues pour obtenir le vote de la loi le mettaient en fâcheuse posture. Mais il venait à l'improviste de faire tête à la meute de ses exploiteurs. Il avait déposé une plainte. Plusieurs personnes étaient déjà sous les verrous, d'autres attendaient leur tour ; enfin Paris avait une de ses crises périodiques de roman-feuilleton.

Je trouvai donc Belgrand en plein coup de feu ; il rédigeait à la hâte échos, articles, expédiait de mystérieuses correspondances, et recevait des dépêches Havas sans interruption. C'est à peine si je pus lui tirer quatre paroles sur la fugue et les projets de sa femme, les siens propres. Cette taciturnité me causa un indéfinissable malaise ; je pris la porte ; il ne se leva pas même pour me reconduire ; il ne voulut point cependant me laisser partir sur une aussi fâcheuse impression,

et il me dit adieu très affectueusement, mais avec une sorte de lassitude. Puis, au moment que je sortais, il poussa un grand soupir et me dit :

— Ah! mon vieux, si on savait ce que je sais!

C'était son expression favorite, d'homme prétendu informé, et mystérieux. Je laissais d'ordinaire passer la phrase : cette fois-ci, je la relevai.

— Quoi? dis-je. L'affaire Lambercier?

Il fit signe que oui.

— De nouvelles arrestations?

— Peut-être, répondit-il, et il se mit à écrire fiévreusement ; je n'en tirai rien de plus. Je partis, fort heureux d'ailleurs qu'il ne me retînt pas à déjeuner.

Mon état de malaise dura jusqu'à près de quatre heures sans que je pusse réagir, ni me divertir, ni, au reste, préciser ce qui me tourmentait. Ensuite je sortis de chez moi : je n'aurais su dire pourquoi je sortais ; mais, dès que je fus dehors, je vis bien que c'était pour acheter les premiers journaux du soir ; et quand je lus, de très loin, le nom de Belgrand imprimé en caractères énormes à la manchette de la *Patrie*, au lieu de m'étonner, j'eus rétrospectivement conscience d'avoir pressenti que je le lirais. Je ne découvris pas d'abord

la note relative à Belgrand : elle n'avait pas trois lignes. Elle annonçait, en dernière heure, que l'on était en train de perquisitionner chez lui.

Ce que je sentis, à cette lecture, fut purement physique : mon cœur n'y eut point de part. J'ai la même horreur physique de la justice et de la mort ; cela se conçoit, car l'homme d'un certain monde, qui a seulement maille à partir avec la justice, est retranché de ce monde comme il le serait par la mort. La note que je venais de lire me parut une nécrologie. Elle m'annonçait la mort civile de Belgrand. J'en conclus que je devais sans retard me présenter à son domicile mortuaire, et j'y allai du pas rétif des gens qui répugnent au spectacle de la mort, mais ne se croient pouvoir dispenser de rendre à l'ami décédé du matin une suprême visite de politesse. Et tout en cheminant, je me répétais, comme un maniaque, sans doute pour détourner les pensées funèbres, le bizarre nom du commissaire aux délégations judiciaires, à cette heure en train d'opérer la perquisition. Ce nom était Corbineau du Bocage. J'avais dîné chez les Belgrand avec Corbineau du Bocage — de même qu'avec le Préfet de police et le Chef de la Sûreté ! Je ne pouvais me défendre de trouver piquant que le convive d'hier forçât aujourd'hui les tiroirs, fouillât l'appartement qu'il connaissait, et sans doute appelât de son prénom le valet qui l'avait servi à table.

A deux pas du théâtre de ces événements, je rencontrai Léon Raffut, qui me dissuada de monter chez Belgrand, où je ne trouverais plus personne : on venait, paraît-il, d'emmener notre ami au Palais, et nous ne saurions que tard dans la soirée si le juge d'instruction se décidait, après interrogatoire, à le laisser libre. J'échangeai avec Raffut quelques banalités de circonstance, et lui dis que je viendrais le soir au journal prendre les dernières nouvelles.

J'y allai, en effet, après un dîner solitaire interminable : car les émotions de cette sorte me donnent la fringale. En arrivant, je fus assourdi dès la rue par le vacarme qu'on faisait au premier étage, dans la salle de rédaction. J'allai au bruit, et je crus tomber chez des Apaches en danse autour d'un cadavre. La joie des confrères de Belgrand était véritablement indécente. Elle s'exprimait par une espèce de *vocero* à rebours, composé de couplets à une seule voix et de chœurs. Il était malaisé d'y rien entendre, principalement lorsque tous ces messieurs hurlaient à la fois. J'ai retenu pourtant quelques-unes de leurs formules injurieuses, celle-ci entre autres qui me parut la plus significative : « On n'entendra plus le grelot de sa voiture à roues de caoutchouc. »

Mal renseigné par ces criailleries, j'allai dans le cabinet de Léon Raffut, qui m'apprit que notre

pauvre Étienne était écroué depuis sept heures. « Mais enfin, dis-je, pourquoi ? » Raffut m'en éclaircit. Parmi tous les écornifleurs de Lambercier, Belgrand était à coup sûr le moins pendable, puisqu'il n'écorniflait qu'amiablement. Par malheur il écrivait trop, son style mystérieux était compromettant, et Lambercier avait de lui une centaine de lettres, faciles à interpréter dans le pire sens. Jamais Lambercier n'en eût fait usage si Lotte n'eût pris soin de lui révéler les coupables relations de Roseline et de Belgrand. Le mouton, déjà plus qu'à demi enragé, l'était devenu tout à fait. Il avait porté plainte. Et comme l'on soupçonnait fort Belgrand de détenir des documents incommodes à diverses personnes bien placées, on avait saisi le prétexte pour barboter dans ses paperasses.

Je rentrai chez moi fort tard, et, pour la première fois depuis mon divorce, je souffris de m'y sentir seul. Les journaux du matin ne m'apprirent rien de neuf, puisque j'avais assisté à la fabrication de l'un des mieux informés. J'avais lu sur épreuves toutes les dépêches : je les relus, elles me parurent anciennes. Je trouvais singulier, injuste, choquant, d'être réduit aux nouvelles de tout le monde, moi, l'ami le plus intime de l'incarcéré. Son appel de chaque matin au téléphone, son petit bleu quotidien me manquèrent. Je tremblais

que mon nom ne fût prononcé par quelque malveillant chroniqueur, et je dépouillai avec soin toute la presse : par une inconséquence bien singulière, je me froissai de n'y découvrir nulle part la moindre allusion à ma personne. Je murmurai avec satisfaction le *Suave mari magno...*, mais j'eus honte de n'être pas un peu compromis.

En revanche, une dépêche de Mme Belgrand me donna de l'humeur : elle m'annonçait son retour et me priait de la venir voir tout de suite pour me concerter avec elle. Je me demandai ce qui lui passait par la tête, de venir se refourrer dans le guêpier d'où elle était si opportunément sortie. J'aurais dû comprendre que cet héroïsme était de son caractère, logique et partant fatal. Je vous ai dit comme cette femme, si affranchie de son sexe dans le commun de la vie, redevenait exclusivement femme dans le drame amoureux. Elle ne raisonnait plus : elle suivait son instinct. Elle avait quitté son premier mari par amour pour le second, le second pour une simple tromperie : elle revenait, parce qu'elle avait un blessé à soigner et que la femme est née garde-malade. Ce dévouement a quelque chose de machinal, il n'en est peut-être pas moins sublime.

Pour l'instant, le sublime de Lotte consistait principalement à manquer de sens commun. Elle voulait crier par-dessus les toits l'innocence de

son mari, qu'elle se flattait d'arracher aux griffes de la justice. Je dus lui opposer une froideur, qu'elle taxa d'ingratitude. Elle se rendit à la raison, mais elle ne me pardonna jamais de l'y avoir ramenée ; il y eut entre nous une brouille latente, inavouée, au moment même où notre intimité devint plus étroite par la nécessité de conférer ensemble plusieurs fois par jour, et où mon admiration pour elle se renouvelait. Car j'admirais, bien plus encore que son intelligence philosophique, l'intelligence pratique dont elle me donna les preuves dès que son premier trouble fut dissipé. J'admirais son courage, et surtout son ingéniosité. Les difficultés excitaient sa verve, elle était féconde en expédients. Elle avait aussi le goût de la lutte, elle se battait gaîment; elle défendait sa vie comme elle eût joué.

Elle mit à profit le temps du procès pour tout liquider. Elle vendit les meubles, paya la plupart des créanciers et prit avec les autres des arrangements ; elle s'assura, par un travail personnel, des ressources médiocres, mais suffisantes ; elle résilia son bail, loua un appartement plus modeste, et attendit patiemment que l'on voulût bien lui rendre son mari. Enfin Belgrand fut acquitté. Son innocence n'était pas contestable, ses sottes lettres à Lambercier n'avaient nul caractère de chantage ni d'escroquerie, et l'on ne trouva moyen de le désho-

norer que par l'artifice des considérants. L'on n'avait pas négligé non plus d'évoquer, au cours des débats, le souvenir de ses peccadilles anciennes, pour autoriser ses amis à le lâcher et à crier haro sur lui. C'était un homme fini, usé, malade : mais quand il sortit de prison, il trouva son foyer restauré, et sa fidèle femme aussi prête à la conquête du pain que naguère à la conquête chimérique de Paris.

Ce dénouement d'idylle me toucha. Je considérai comme un devoir de ne point ralentir notre intimité. Mais un peu plus de discrétion s'imposait : le foyer rétréci des Belgrand ne pouvait plus être le mien ; j'étais le plus atteint par la catastrophe, ma vie de célibataire se trouvait désorganisée ! Je fis d'amères réflexions sur ce que cette organisation prétendue avait eu, depuis mon divorce, de précaire ou, pour mieux parler, de tout à fait illusoire. Une fois de plus, je m'attristai de mon inutilité sociale. Les années passaient et je n'avais pu, malgré tant de bonne volonté, ni reprendre dans la société ma participation légitime, ni transmettre à l'avenir, en me propageant, ce que je tenais du passé. Je redevins sensible à la perte de mes deux enfants : ce deuil m'était comme un symbole de ma destinée avortée. Mais j'avais aussi trop de jeunesse, trop de vitalité pour me décourager, pour renoncer. L'instinct de survivre n'était pas

aboli en moi : seulement ma conscience le précisait. Et la même voix intérieure qui suggère aux adolescents l'amour sans leur en révéler la fin, me suggérait ensemble le regret, le désir timide, l'espérance encore d'une postérité.

LETTRE VI

Je m'aperçois, en relisant les dernières lignes de ma précédente lettre, que je me suis laissé aller une fois de plus à user de termes presque hermétiques, pour vous décrire, ou vous interpréter, des mélancolies, des aspirations un peu bien vagues, procédant toutes du même vice initial de mon caractère et de mon destin, qui est l'individualisme outré. J'eus, dans ce même temps, à subir un changement de condition qui donna une raison d'être plus positive à mes malaises, en me réduisant à n'avoir plus, du jour au lendemain, aucun emploi utile de mon activité, ni aucun métier défini.

Je ne vous ai dit, jusqu'à présent, que l'indispensable de mes affaires, dans le style des indications scéniques de Shakespeare : « Les deux armées se battent... Les Romains sont vainqueurs... » Je ne compte pas renoncer à ce procédé sommaire :

mais ici doit prendre place une de ces indications.

La publicité des chemins de fer de l'Asie Mineure m'avait, depuis plusieurs années, fourni, outre des gains appréciables, un semblant d'occupation régulière. J'avais quotidiennement des gens à visiter, et une correspondance à entretenir, notamment avec Rodosto. Ce commerce épistolaire avec Rodosto était même le principal agrément de ma vie : car vous pensez que je n'y traitais pas seulement d'affaires, mais de confidences et d'idées comme avec vous (ces lettres-ci ne sont point mon début) ; j'y joignais même une gazette à la façon de Grimm et Diderot. Quand il venait à Paris, je ne savais plus à quoi dépenser le temps que d'ordinaire je consacrais à rédiger ces volumineuses missives. J'étais comme une âme en peine. C'est sa présence, et non son absence, qui faisait un vide dans ma vie. Je l'aimais beaucoup mieux de loin et par écrit, ce qui n'est guère conséquent à mon caractère, nul n'ayant besoin plus que moi de la présence réelle de ceux qu'il aime.

Je dois ici une mention au jeune Périclès, mon ancien élève, devenu, contre tout espoir, d'enfant insupportable adolescent accompli, digne de cette charmante épithète double de « beau et bon » qui est traditionnelle en son pays privilégié. L'esprit de ce ci-devant cancre — d'ailleurs si bien doué — s'était merveilleusement ouvert. Il avait, comme

ceux de sa race, le sens du fini et du parfait, un idéalisme sobre, le don de ruse et d'ironie. Il était érudit et curieux. Je ne sens pas que j'eusse contribué le moins du monde à cette heureuse culture; mais il le voulait croire, et me témoignait une reconnaissance dont j'étais touché d'autant plus que je ne la méritais pas : j'aime qu'on me rende plus que ma monnaie, il n'y a pas de plaisir à recevoir son dû. Périclès m'écrivait aussi de nobles lettres. Mais je n'ai pu vous parler de tout cela en cours de route; car, sans m'astreindre à une composition de livre, je suis bien obligé de m'en tenir à la ligne principale de ma vie. — Je reviens à mes chemins de fer.

Les travaux avaient été adjugés, puis commencés; ils étaient même poussés avec une diligence fort rare en pays musulman, lorsque la Sublime Porte les interrompit sans motif qu'une de ces fantaisies dont elle est coutumière. Cette mesure donna lieu à d'interminables négociations diplomatiques, où je fus mêlé sans bien savoir à quel titre : mais j'eus l'occasion de constater que j'étais toujours fort bien vu aux Affaires Étrangères, où l'on n'oubliait pas mes insignifiants rapports secrets de Brenz. Les pourparlers aboutirent enfin à une conclusion, qui fut le rachat de la ligne par le gouvernement turc, moyennant un prix si exorbitant que ma part de cette créance aurait consti-

tué à elle seule une véritable fortune, s'il y avait eu apparence que notre débiteur s'acquittât. J'ai à peine besoin de vous dire que, provisoirement, il n'en était pas question ; mais les Rodosto, qui connaissaient bien le pays, m'affirmaient que nous arriverions, un jour ou l'autre, à nous faire payer. J'en doutais fort, quant à moi, et cela ne me troublait guère. Je ne pose pas pour le désintéressement : mais le premier capital qui m'avait été attribué, grossi des commissions que j'avais touchées depuis lors, me mettait d'ores et déjà fort au-dessus de la médiocrité ; sans compter que le Turc nous garantissait encore, jusqu'au solde de la créance, le revenu des actions restées sur le marché.

Ce qui me fit surtout impression fut, comme je vous ai dit tout à l'heure, que je n'avais plus rien à faire. J'aurais dû, à certains égards, me féliciter de ce loisir : d'abord pour la façon imprévue dont je me l'étais procuré, car voilà bien, ou je m'abuse, une sécurité du lendemain qui ne ressemblait point à celle des fonctionnaires ; et puis j'ai appris des anciens à priser l'*otium, non negotium* ; enfin vous savez si j'ai la passion de l'indépendance. Mais je ne m'avisai pour lors nullement de tout cela, et je me trouvai, à la lettre, dans l'état d'âme d'un petit jeune homme fraîchement sorti du collège et incertain de sa carrière ; avec cette différence que

je n'étais plus un petit jeune homme, que je traînais le poids d'un passé, et que je sentais vivement le ridicule de n'être pas casé à mon âge.

Je me demandais : Que suis-je? un peu comme Montaigne se demandait : Que sais-je? mais non point avec la même sérénité ni la même béatitude, et je vous assure que ce genre tout spécial de doute n'était pas pour moi, comme pour lui, un commode oreiller. Je voulais à toute force me définir socialement, au moins par à peu près. Je crains que la définition de moi-même où j'aboutis, au premier abord ne vous surprenne; je conviens qu'elle est inattendue : je découvris que j'étais une manière de politicien *in partibus*.

Ne vous récriez pas : songez plutôt que la question des rapports que les individus soutiennent avec les sociétés était mon souci dominant presque depuis l'enfance. J'avais été, par suite, amené à réfléchir sur tous les problèmes sociaux et politiques du temps présent. Vous me connaissez trop pour douter aussi que j'eusse pu me mêler d'une affaire sans rêver tout aussitôt une métaphysique des affaires. Depuis que je m'intéressais à une entreprise et que j'étais agent de publicité, je lisais des ouvrages d'économie politique. Ils me profitaient. Je me retrouvais bon élève. En même temps, suivant une pente de mon esprit, j'universalisais, si je puis dire, la science nouvelle que j'étudiais.

Je me persuadais que toutes les questions de politique, même internationale, sont, aujourd'hui, exclusivement économiques; et je m'attribuais donc un rôle politique, parce que j'avais participé à une affaire. Le louche de mes relations avec certains faiseurs, certains tripotages où, en me salissant le moins possible, il avait bien fallu me mêler, certaines compromissions inévitables correspondaient aussi à l'idée assez peu relevée que nous avons en France de la fonction du politicien. Enfin j'étais assez partisan de l'opinion, fort répandue parmi nous, que la politique sert d'asile aux ratés de toutes les professions, et je m'appliquais simultanément les deux épithètes de politicien et de raté, sans préciser laquelle était dans mon esprit la conséquence de l'autre.

Il ne m'échappait d'ailleurs point que ce discrédit de nos hommes politiques est fort exagéré, et ne s'explique point, sinon par notre manie nationale de nous dénigrer nous-mêmes; qu'enfin, si les chambres françaises sont peuplées de « sous-vétérinaires », comme il est fatal, elles contiennent aussi un plus fort lot que n'importe où de personnes distinguées. Il va de soi que, par anticipation, je me comptais au nombre de ces dernières, peut-être même à part. Je ne considérais même point comme indispensable d'obtenir un siège de sénateur ou de député pour exercer la fonction poli-

tique : j'aime mieux dominer les faits que d'y prendre part, et l'influence me semblait préférable au mandat. Ne suffit-il point, pour acquérir une autorité, de manier, par exemple, la plume? J'eus de la rancune rétrospective contre mon ami Belgrand, qui aurait si aisément pu m'ouvrir son journal, et qui ne l'avait point fait. Puis je me rappelai en passant, avec quelque gêne, ce que j'ai toujours pensé du métier littéraire quand il n'a pas l'excuse d'une vocation.

J'édifiais cependant un idéal du politicien que je prétendais être, si décidément je m'en mêlais : je me le représentais comme un docteur ès-sciences sociales, un biologiste des collectivités humaines, vrai savant de laboratoire, en même temps qu'un homme d'action et un homme d'affaires; et cet idéal commençait à singulièrement dépasser la spécialité que je lui assignais, pour devenir l'archétype même de l'homme qu'on peut dire moderne, qui cumule les modes les plus perfectionnés de la conscience avec les ressources les plus intensives de l'énergie.

Le seul fait de me proposer un tel modèle impliquait des ambitions qui eussent dû m'exalter, ou au moins me tonifier. Je demeurais pourtant dans le marasme, et la précision même des études techniques où je m'appliquais ne me tirait point du vague. J'éprouvai alors que la joie est bien un

phénomène physique, et ne dépend point des causes morales que nous croyons, mais uniquement d'une santé prospère. Je relevai ma force nerveuse au moyen d'une de ces drogues que fabriquent les guérisseurs d'aujourd'hui, qui règlent et fortifient pour de bon l'organisme, au lieu de procurer une excitation passagère, suivie d'une dépression pire. Je me trouvai, au bout de quelques jours, dans cet état d'allégresse généralisée qui se manifeste par un plaisir égal de s'endormir le soir et de se réveiller le matin, ainsi que par un continuel besoin de chanter. Ce bien-être fut si soudain, qu'à l'agrément de le sentir s'ajouta un véritable amusement de le constater. Je ne saurais déplorer, comme les spiritualistes, que la joie soit à notre disposition sous forme de pilules : avouez que cela est merveilleusement commode et, en outre, divertissant. Les effets de cette joie physique n'en sont pas moins moraux, et je recouvrai médicalement l'appétit de vivre, en même temps que la certitude flatteuse d'être encore assez neuf de caractère et de tempérament pour fournir un nouveau stade. Ce fut un épanouissement assez comparable à celui de la puberté, avec l'expérience en plus. Je faisais mentir le proverbe : Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait. J'étais la maturité qui peut et la jeunesse qui sait.

La vraie Providence est en nous : les événements

qui nous semblent être le plus extérieurs se mettent toujours en harmonie avec notre intimité. Le fait est qu'il m'arriva « quelque chose » au moment où je savais, et où je pressentais, que « quelque chose » me devait arriver.

Je trouvai un jour, en rentrant, une enveloppe de l'étranger, ressemblant à celles qui contiennent des prospectus de loterie avec bulletins de souscription. Elle contenait de même plusieurs pièces différentes, sur papier pelure : d'abord, une lettre du consul de France à *** — pays où s'était retirée Louise Charrier —, qui m'annonçait la mort de ma pauvre amie; puis une copie de son testament, par lequel elle me léguait, dans les termes les plus touchants et les plus simples, tout ce qu'elle possédait au monde — son fils, présentement âgé de douze ans révolus; enfin, une expédition de l'acte de naissance de cet enfant, fils de père non déclaré. Le consul m'avisait des formalités que j'aurais à remplir au cas où j'accepterais ce legs, c'est-à-dire cette tutelle; et il m'invitait à lui faire connaître d'urgence où, comment j'entendais qu'on me fît parvenir mon pupille. Ces expressions assimilaient si fâcheusement l'enfant à un colis, que je résolus, par protestation, de l'aller chercher moi-même, avant de m'être seulement demandé si je consentais à me charger de lui.

Il est vrai qu'aux premiers mots de la lettre,

j'avais murmuré comme malgré moi : « J'ai un enfant » ; et cette parole involontaire trahissait peut-être bien une décision prise d'emblée. J'essayais d'y apporter après coup un peu de délibération et de calcul; mais je n'étais capable que de sentir. J'éprouvais une grande joie vague, aussi corporelle d'ailleurs que si j'en eusse dû le bienfait à mes miraculeuses pilules. Elle me paraissait un peu scandaleuse : j'essayais de me reprocher mon indifférence à l'égard de la mère, mais je ne pouvais songer qu'à l'enfant. J'essayais aussi de me rappeler au bon sens : que signifiait ce bonheur fou d' « avoir un enfant », comme je me disais? N'en avais-je pas eu deux, qui étaient bien la chair de ma chair? Et celui-ci était issu d'un autre père que moi! Mais je renonçai bientôt à me débattre parmi toutes ces bizarreries. J'étais sûr de me retrouver pendant le long trajet en chemin de fer, où mon activité intellectuelle devient toujours plus intense, et où j'aurais plus de quarante-huit heures à moi pour m'examiner.

Je goûtai encore plus vivement que d'ordinaire le plaisir du départ. Je commençai par m'abstenir de toute réflexion. Je voulais laisser se produire, sans y intervenir, la multiplication de mes facultés. D'ailleurs, j'étais parti le soir : je m'endormis tôt, je dormis bien; si mon cerveau travailla, ce fut dans l'inconscience, dans l'indépendance du som-

meil ; et je me trouvai, dès le réveil du lendemain, en possession de toutes les clartés que je désirais, comme si l'interprétation de mes sentiments et de mes pensées se fût élaborée en moi automatiquement et à mon insu, pour n'être aperçue de moi-même qu'une fois achevée.

Je reconnus d'abord que ma paternité artificielle procédait rigoureusement des mêmes instincts et me procurait la même plénitude de satisfaction que jadis mes paternités véritables. Je n'en revenais point, car le lien paternel est avant tout un lien de chair ; mais je découvris aussitôt maints arguments contre cette objection. La matérialité de l'enfantement compte pour la mère : pour le père, combien peu? Reste l'hérédité : mais si elle n'était confirmée par l'éducation, que demeurerait-il de la ressemblance des enfants aux pères? On hérite des dispositions, des tendances, enfin les éléments d'un caractère, et non point un caractère tout fait; la composition de ces éléments dépend du milieu, des circonstances, des influences : outre que leur combinaison avec les éléments maternels les modifie, jusqu'à les rendre parfois méconnaissables. C'est lorsque l'enfant est fait qu'un père le forme. La paternité n'est pas une fois donnée : elle devient plutôt qu'elle n'est; elle s'acquiert, tandis que la maternité ne s'acquiert pas.

S'il me fallait enfin absolument, pour me croire

père, un titre matériel, je n'étais pas en peine de le produire : n'étais-je pas celui que Louise avait aimé, qui l'avait faite sa chose et marquée à son empreinte ? Une telle possession est permanente, ineffaçable, et je me considérais, selon l'ordre de la Nature, comme seul auteur légitime de cet enfant, qu'un intrus avait fortuitement jeté au moule fixé pour jamais par moi. L'amour anticipé que j'éprouvais déjà pour ce petit être inconnu, m'absolvait à mes propres yeux d'avoir si mal chéri, si peu regretté jadis, sa petite sœur presque mort-née, celle qui « était de moi », au sens étroit et populaire. Je réparais enfin mon péché, mon seul vrai péché, qui avait été de ne pouvoir pas aimer Louise ; je rentrais dans les voies de ma destinée, je me réconciliais avec la nature : et je tressaillais d'une joie mystique, pareille à celle du chrétien qui se réconcilie avec l'Église.

Il me paraissait même plus efficace et plus noble, plus surhumain de me « réconcilier » ainsi, par l'entremise d'un enfant qui ne fût pas né de mes œuvres, qui ne pût être mon fils que dans les régions de l'idéal et par une manière de symbole. Ne souriez pas de ce style : n'oubliez pas que j'étais en voyage et que je rêvais. La logique, les procédés de l'esprit ne sont plus tout à fait les mêmes, lorsque le corps est emporté d'un train vertigineux sur une grande route. J'ai tort de vous ra-

conter un songe froidement, et encore plus de l'analyser. Vous auriez tort aussi de le discuter : il n'était pas entièrement chimérique, il procédait de ma sensibilité plus que de ma raison, et la sensibilité ne feint pas ce qu'elle éprouve; j'étais heureux, on ne s'y trompe point, et le bonheur ne saurait être une illusion.

Comme j'ignorais le visage de l'enfant que j'allais chercher, rien ne gênait ma fantaisie. Je pouvais l'imaginer à ma guise. Je lui attribuais une figure typique, aussi impersonnelle que possible, comme ces effigies que jadis on décernait aux athlètes vainqueurs, et qui portaient leur nom, mais ne reproduisaient pas leurs traits. Son nom même, je l'ignorais encore : je lui en donnais un symbolique, je l'appelais Euphorion.

Il était peu vraisemblable que la réalité s'accordât avec mes symboles : elle ne les contredit point cependant; même, elle y ajouta une particularité significative et saisissante. Lorsque l'enfant me fut amené dans le salon du consul de France où je l'attendais tout ému, je fus d'abord frappé de sa ressemblance à mon rêve, je reconnus en lui ma créature, le fruit de mon imagination; j'avais pressenti sa beauté, sa sérénité, la transparence de ses yeux pâles, si profonds mais inexpressifs, pareils aux yeux aveugles des statues. Mais quand je lui adressai la parole, il ne répondit pas. Élevé parmi

les gens du pays, dans une maison où sa mère seule savait le français, il ne l'avait jamais entendu parler et ne l'avait pas appris. Nous ne parlions pas la même langue ! Signe de la mésintelligence fatale des enfants et des pères : il était l'avenir, en qui je me flattais de revivre, et il ne m'entendait seulement pas ; l'avenir entend-il jamais le passé? Et quelle vertu de consolation pouvons-nous dès lors attribuer à cette fiction d'une survie par la descendance, puisque les générations qui se suivent sont inconscientes de leur identité, et que leur inaptitude à se comprendre est la pire forme de l'oubli?

Mon cœur se serra. Tristement, j'emmenai ce petit par la main. Nous partîmes ensemble le même soir. Et sans doute il était curieux du voyage, des paysages nouveaux ; mais il ne pouvait pas me le dire. Je le regardais, et je m'occupais de lui en silence. Je le fis dîner. Je m'enfermai seul avec lui dans l'étroite cabine du sleeping. Je l'aidai à se mettre au lit, et je rangeai ses vêtements. J'éprouvai un soulagement lorsqu'il dormit, lorsque son silence eut une autre cause. Et longtemps encore je le regardai ; je l'interrogeais en moi-même : « Qui es-tu? Peu m'importe d'où tu viens. Je ne connaîtrai jamais le mystère de ton passé, qui est enseveli dans la mort, et que personne désormais ne peut révéler à personne ; je serai moi-

même l'ouvrier, je suis le maître de ton avenir; mais c'est le mystère de ton présent qui me tourmente, c'est ton âme close d'aujourd'hui. »

Jamais je n'avais eu à ce point la sensation d'un désastre. Je recouvrai pourtant mon sang-froid, ma sagesse ne se démentit point. Je m'obligeai à sourire de ce que je ne voulais appeler qu'une déconvenue. Je ne tentai point de me dissimuler que je n'avais pas reçu ce coup de foudre d'amour paternel sur lequel je comptais, et qu'à la vue de cet étranger, de ce jeune barbare, j'avais senti mon cœur se barrer. Mais rien de tout cela ne me semblait irréparable. Les joies que j'avais crues prochaines étaient seulement différées. Est-ce moi, le ménager si expert de mon propre bonheur, qui allais, dès le premier échec, inconsidérément y renoncer?

Avant qu'Euphorion eût rouvert les yeux, j'avais arrêté déjà tout le dessein de ma future conduite; j'avais résolu de le mettre dans une école hors Paris, pour ne le voir que le moins possible jusqu'au jour où, initié, il pourrait communiquer avec moi. Et je recommençais déjà d'escompter une joie nouvelle, celle de la révélation dont j'aurais la faveur tardive et d'autant mieux appréciée, quand il s'exprimerait à moi dans mon langage. Je pouvais bien d'ici là prendre un peu patience, je pouvais bien me donner un peu de mal; et d'abord je profitai du loisir que j'avais pour cultiver la fleur de mon amour paternel.

Vaudrait-il la peine de connaître l'évolution des sentiments si l'on ne tirait parti de cette science pour y intervenir et les diriger? La sensibilité peut obéir à des mobiles artificiels, et la volonté réfléchie lui est, à l'occasion, un utile, un légitime complice. J'imitai de propos délibéré le travail de la cristallisation. Je forçai mon attention à se fixer sur ce petit être que je voulais bientôt chérir, et dont l'idée se réduisait encore pour moi à une image, mais à une image de beauté.

Je me séparai de lui dès le retour, et cette séparation me fut, hélas! une délivrance. Mais je ne cédai point. Par calcul autant que par devoir, je l'allai visiter régulièrement à chacun de ses jours de congé. Il apprenait le français, comme à cet âge, avec une rapidité extrême. Il avait seulement un peu d'accent, qui trahissait toujours son origine étrangère, et cela m'était cruel. Mais je me commandais l'indulgence : il la méritait par sa bonne volonté, et surtout par sa grâce puérile. Je n'avais pas moins de bonne volonté que lui. J'épiais mon cœur. Je sentais la fragile bouture d'amour y insinuer peu à peu les premiers filaments de ses racines. Oui, j'étais sur le point d'atteindre la belle récompense due à mes efforts ingénieux, à ma persévérance bien avisée... Un nouvel imprévu de la vie, une diversion brusque de ma pensée interrompit, faillit compromettre à jamais cette œuvre si délicate

d'une paternité volontaire, rompre le lien qui se formait entre mon fils adoptif et moi.

Un matin, j'étais en train de lire, ma porte défendue. J'essayais de réserver mes matinées à une apparence de travail, pour me donner l'illusion d'avoir encore une vie intellectuelle; et je me défendais contre les intrus avec d'autant plus d'acharnement que j'étais moins dupe de cette illusion. Dès que j'entendais sonner, une colère me prenait, je ne tenais plus en place, j'avais des démangeaisons de courir sus au fâcheux et de lui dire son fait... Je me contentais de me précipiter dans l'antichambre au-devant de mon domestique, et de lui répéter péremptoirement : « Je ne veux recevoir personne, vous savez, personne! » comme si la chose n'eût pas été ordonnée une fois pour toutes. Et puis, je rentrais chez moi, furieux de ce dérangement dont j'étais seul cause; mais je me dérangeais encore, dès que j'avais entendu battre la porte de l'escalier, pour demander : « Qui est-ce? » Car ma surexcitation nerveuse ne me permettait pas de supporter que quelqu'un vînt sans que je susse à l'instant même qui.

Je n'agis point ce jour-là différemment, et je jetai un cri de regret, de surprise, quand je vis la carte qu'on me présentait, que je reconnus de loin, avant d'être à portée d'y lire : Prince Serge Nicolaïévitch Yashvine. Je m'emportai contre mon

domestique, et lui reprochai avec la plus insigne mauvaise foi d'avoir enfreint mes ordres en renvoyant le prince Yashvine de son autorité privée ; je prétendis, ce qui était faux, lui avoir dit cent fois qu'il devait feindre d'ignorer si j'étais ou non au logis, demander aux visiteurs leur carte et me l'apporter d'abord.

Je rentrai dans mon cabinet tout échauffé. J'étais à coup sûr dépité, mais pas uniquement du renvoi de Serge. J'éprouvais un sentiment compliqué et confus, où une espèce de gêne dominait. Il est clair que je me réjouissais à la pensée que Serge fût à Paris ; mais cette présence me semblait aussi peu compatible avec mes habitudes, imprévue, déconcertante, je devrais presque écrire : importune. Serge me paraissait cadrer mal, par son moral comme par son physique et sa tenue, avec le milieu parisien, et, d'avance, sa personne m'embarrassait. Je me reprochai ces réserves et, par la même occasion, d'avoir espacé, puis rompu mes relations épistolaires avec lui. Je me taxai d'ingratitude, je ne doutai point de sa fidélité : elle me toucha, mais je n'étais plus dans la note ; et le sentiment de notre discordance accrut ma gêne, au point de me suggérer l'étrange désir que Serge n'eût fait que traverser Paris, et que la rencontre une fois manquée me fût épargnée définitivement.

Il revint chez moi le lendemain, un peu plus tôt,

et mon domestique, averti par ma colère de la veille, l'introduisit sans crier gare comme j'étais en train d'achever ma toilette. Ce rappel de nos familiarités anciennes et du temps où nous vivions fraternellement dans la même chambre, n'était point pour dissiper mon embarras. La timidité respectueuse de Serge acheva de glacer notre abord. Je vis pourtant — je le connais si bien — que son cœur puéril débordait de joie ; mais je ne sais quelle malice m'interdit de faire un geste ou de dire un mot qui lui permît l'effusion ; et nous demeurâmes face à face plusieurs secondes, avec cette angoisse, ce serrement de cœur, cet affreux sentiment de vide qu'éprouvent après les longues absences les gens qui se sont tendrement aimés, parce qu'ils ne peuvent plus nier désormais qu'ils ne sont pas nécessaires l'un à l'autre. La contrainte fut si atroce, pour moi comme pour lui, que nous échangeâmes instinctivement un regard de détresse et de supplication réciproque. Ce qui nous sauva fut la poignée de main brutale de Serge : il me fit mal comme d'habitude, j'avais les nerfs crispés, les larmes me vinrent aux yeux. Ces larmes factices me détendirent. « Comme je suis content de te revoir ! » m'écriai-je, le tutoyant pour la première fois. Il était trop russe pour hésiter après cette invite à me saisir entre ses bras ; et c'est ainsi que la glace fut rompue.

Nous nous retrouvâmes tels aussitôt que si jamais nous ne nous fussions quittés, et nous reprîmes la conversation où nous l'avions laissée la dernière fois. Nous traitâmes de but en blanc diverses questions générales, sans nous instruire au préalable de nos affaires personnelles et de notre situation. Ce n'est qu'incidemment, par digression, avec des « au fait » et des « à propos », que je lui contai les principales de mes histoires, et que je sus de lui, entre autres, la résolution prise par sa mère de s'établir sans esprit de retour à Paris. La princesse en avait eu subitement assez de la vie russe : vous savez qu'elle est coutumière de ce genre de fantaisies. Elle venait de louer rue Barbet-de-Jouy un hôtel fort grand et fort beau, entouré d'un vaste jardin.

Malgré l'avenir sans limites que cet établissement assurait à nos spéculations, nous continuâmes de mettre les bouchées doubles comme si le temps nous eût été mesuré. Nous fîmes dès ce premier entretien une revue sommaire de toutes nos idées, et nous dissertâmes, comme à Pétersbourg le jour de notre première rencontre, de *omni re scibili et quibusdam aliis*. Mais nous procédions avec plus de méthode et par développements alternés. Nos intelligences tour à tour se manifestaient l'une à l'autre sous un aspect chaque fois nouveau ; et chacun de ces morceaux de bravoure

justifiait ainsi d'un nouveau motif notre joie de nous trouver réunis : si bien que nous ne pouvions pas nous défendre ni nous lasser d'exprimer cette joie en termes lyriques, et comme un refrain, à la fin de chaque couplet.

Quand Serge me quitta, j'étais ivre et fatigué de renouveau, comme après une première journée de grand air. J'avais la courbature. Une fois seul, je ne trouvai pas davantage le repos. Je ne cessai point de m'extasier sur l'invraisemblable de ma chance. Quelle bonne fortune pour moi que cette installation des Yashvine à Paris! Je la qualifiai d'abord de providentielle : mais ce mot choqua mon positivisme et je traduisis ma pensée différemment. J'observai que, dans la vie sociale ni plus ni moins que dans la vie matérielle, la fonction ou le besoin crée l'organe. Un célibataire se constitue fatalement le foyer d'adoption qui lui est nécessaire et auquel il a droit. Les Belgrand me faisaient défaut : à point nommé les Yashvine survenaient; je ne perdais pas au change. Les Yashvine étaient pour moi une véritable famille. Certes, j'avais eu pour le pauvre Belgrand une affection que je ne reniais pas; mais pouvais-je la comparer à ma fraternelle tendresse pour Serge Nicolaïévitch, que je retrouvais intacte au fond de mon cœur après un sommeil de plusieurs années? Il serait oiseux ou cruel d'insister sur la différence morale

des deux personnages : quel abîme aussi entre leurs intelligences ! L'agilité, la souplesse d'esprit d'un Belgrand avaient bien pu quelque temps m'amuser : que valaient-elles au prix de l'érudition formidable, de la conscience de Serge et de son ardente imagination? J'oubliais qu'à maintes reprises, nous avions naguère senti la diversité de nos origines, nous nous étions heurtés ou méconnus ; ou bien, si je m'en souvenais, c'était pour me féliciter que mon foyer d'emprunt fût exotique : les vagabonds comme moi ont, à de certaines heures, la nostalgie de l'Étranger, ainsi que les autres ont, en exil ou en voyage, la nostalgie de leur patrie.

Je devais dès le lendemain déjeuner chez la princesse. J'étais si heureux que je l'étais sans discernement. Je me faisais fête même de revoir la princesse mère. Je fus refroidi à l'arrivée par la mine peu hospitalière des appartements d'apparat qu'il fallait traverser d'abord. Ils me rappelèrent les résidences royales que j'avais vues, auberges somptueuses, mais qui semblent peu achalandées, où l'on fait des séjours — où on n'habite point, et dont les meubles apportés expressément du garde-meuble y sont retournés dès que l'hôte auguste s'en va. Le vestibule était en effet peu garni, et de pièces tellement monumentales que l'on était tenté de ne les croire laissées là que par

suite de l'impossibilité de les mouvoir. Des toiles grises, accrochées le long des murs, protégeaient sans doute des tapisseries, qu'on avait toute liberté de supposer magnifiques. J'admirai, mais sans passion, l'ordonnance de ce vestibule perpendiculaire à la rue et aboutissant à une manière de galerie des glaces en façade sur le jardin. A gauche était l'escalier d'honneur, menant aux salons du premier étage. J'allais le prendre quand on m'ouvrit, précisément de l'autre côté, une porte perdue sous tenture, une vraie porte de placard, derrière laquelle était dérobé un escalier en casse-cou menant aux appartements privés.

Je trouvai Mme Yashvine dans un boudoir Louis XV de style chinois. Je sentis une préférence pour ce luxe moins écrasant. La princesse y faisait bonne figure, malgré la sauvagerie de son aspect et la barbarie de son accoutrement. C'est que nous sommes habitués à voir les exotiques parmi les objets de luxe de provenance française. Mme Yashvine, à mon entrée, ne fit pas le plus léger mouvement, et elle parut, comme hier Serge, reprendre la conversation au point où nous l'avions laissée; mais sa voix de tête me révéla qu'elle n'était pas insensible au plaisir de me retrouver, et je fus moi-même assez vivement ému. Serge Nicolaïévitch nous ayant aussitôt rejoints, nous passâmes dans la salle à manger Empire — cette bigar-

rure des styles est fréquente dans les habitations séculaires. On nous servit un grand déjeuner classique, d'excellente cuisine parisienne, sans autre note de cosmopolitisme que les zakouski à la russe et le café à la turque. Je pris alors congé de la princesse, et je suivis Serge dans ses propres appartements.

Il logeait au dernier étage de l'hôtel, surélevé depuis peu. Il y avait un atelier de peintre, haut et clair, plus trois pièces inégales et fort basses de plafond, dont la plus petite lui servait de chambre à coucher, la moyenne de cabinet de toilette, et la plus vaste était arrangée en bain russe. Ici d'ailleurs, tout le décor était russe. J'avais, dès en entrant dans l'atelier, aperçu l'icône et la veilleuse. J'étais déjà tout de mon long couché sur un large divan de cuir noir. Je m'y sentais bien. Cette originale garçonnière me plaisait. Je m'y considérais chez moi, et je me promettais d'y fréquenter davantage que dans les imposants salons des étages inférieurs.

En quoi je m'abusais : dès ma seconde visite, Mme Yashvine m'informa qu'elle prenait un jour, le jeudi, pour donner, dans l'intimité la plus stricte, à dîner d'abord, et ensuite à causer. Elle me dit qu'elle comptait bien que je ne manquerais pas une seule de ces après-dînées, et elle m'y pria une fois pour toutes avec cette insistance déférente qui

de sa part m'étonnait toujours : car je la savais entichée de naissance au point de ne pouvoir absolument pas admettre qu'un homme de rien comme moi fût fait des mêmes éléments qu'une femme comme elle, encore que cette différence de composition, si je puis dire, chimique ne fût point, à ses yeux, exclusive de l'affinité.

Sachant par expérience qu'elle appelait « causer » écouter des gens qui causent, comme les Orientaux regardent danser, je comprenais qu'elle eût ce désir de recevoir ; mais je me demandais aussi qui elle recevrait, ne lui connaissant à Paris d'autres relations que Mme Belgrand (qu'entre parenthèse elle avait eu soin de couper dès le premier jour.) Je fus donc, le jeudi suivant, fort surpris de voir assemblées dans le boudoir chinois une vingtaine au plus de personnes, mais qui me parurent bien former un cercle intime et avoir avec la princesse une entière familiarité. Mme Yashvine voulut me présenter elle-même, usurpant sur son fils, et elle prit soin de marquer le cas tout particulier qu'elle faisait de moi. Elle me nomma, sans omettre un seul, tous ses invités, qui portaient les plus grands noms de France, qu'elle faisait suivre chacun d'une mention d'alliance ou de parenté : je vis tout ce qu'il subsiste encore de liens de famille entre les noblesses des divers pays d'Europe, et qu'une princesse Yashvine, débarquant chez

nous, y trouve un assez nombreux cousinage pour peupler du jour au lendemain ses salons.

Je sentis du même coup pourquoi ce monde est inaccessible, du moins théoriquement : on est de la famille ou non, nul ne peut rien contre le fait, et si vous n'êtes pas de la famille, ce n'est pas le préjugé seul ou le dédain qui vous exclut. L'impossible venait quand même de se réaliser pour moi. J'étais admis, et pas du tout comme un intrus. La déférence que me témoignait la princesse faisait impression ; l'on ne me regardait point de haut en bas : bien au contraire. Mes belles fréquentations antérieures me préservaient de tout snobisme. Je ne me défendais point cependant d'être flatté, prisant le faubourg Saint-Germain plus que les autres aristocraties d'Europe (par chauvinisme, j'imagine). Ma curiosité aussi s'allumait ; et puis rien ne m'amuse comme les coups de baguette, surtout qui font des miracles à mon profit.

Je m'intéressai dès lors beaucoup moins à Serge lui-même qu'à ce milieu nouveau où je lui devais de pénétrer. L'occasion était belle pour faire de la sociologie plus positivement. Je me proposai d'étudier ces gens-là sans parti pris ; et je m'avouai en passant que j'avais nourri contre eux jusqu'alors les plus stupides préventions. J'avais d'eux une idée toute faite, où je n'étais personnellement pour rien, et que je devais tenir des bas-fonds de mon

hérédité plébéienne : car elle était d'un élémentaire, d'un « roman-feuilleton », d'un « image d'Épinal » à faire sourire. Je ne les considérais pas seulement comme des sots incurables, mais comme des sots tous pareils, taillés sur le même patron, conformes, physiquement et moralement, à un type. Je n'apercevais point chez eux, comme chez nous les plébéiens, de traits individuels, et ils me paraissaient aussi malaisés à discerner les uns des autres que les Japonais, les Chinois, les Nègres, ou mieux les animaux d'une même espèce.

Étant préoccupé contre eux d'une si extravagante façon, je ne pouvais manquer d'avoir des surprises en apprenant à les connaître mieux, et de faire des découvertes, plutôt à leur avantage. Ce fut leur physique naturellement qui attira d'abord mes regards, et, comme je vois vite, il me suffit d'un jeudi pour rectifier l'image arbitraire que je m'étais formée d'eux. Ainsi, je reconnus du premier coup d'œil ceux qui étaient pur sang (s'il en reste), et j'observai que les signes par où se manifeste la race sont en général l'opposé de ce qu'on appelle communément signes de race; que par exemple, et chez les femmes tout aussi bien que chez les hommes, elle s'accuse beaucoup moins par la finesse d'attaches et par la petitesse d'extrémités dites aristocratiques, que par une certaine puissance de charpente, une certaine grossièreté

de l'ossature, et la hardiesse outrée de certaines courbes, notamment celle du nez ; — et je compris pourquoi les anciens portraits de grandes dames réputées belles nous paraissent le plus souvent fort vulgaires ou fort laids.

Je notai que, parmi ces pur-sang, les hommes avaient une élégance native et, si je puis dire, inaliénable, qui se fût trahie sous n'importe quels haillons : ils n'avaient pas besoin d'être bien habillés, et ils l'étaient au reste fort mal pour la plupart, avec des fautes de goût incroyables ; en revanche, les femmes, qui ne l'étaient guère mieux, me parurent sensiblement gâtées par le provincial de leurs toilettes.

A ces exemplaires de la race conservés intacts se mêlaient quelques individus au contraire tout dégradés, rabougris, présentant les plus évidents signes de la dégénérescence. Entre les intacts et les dégénérés, je n'aperçus presque pas d'intermédiaires. Je relevai une nuance de physionomie très appréciable entre ceux qui étaient du Faubourg légitimiste, et ceux dont les pères avaient dû servir la monarchie de juillet. Ces derniers avaient cependant assez déteint sur tous les autres pour donner à l'ensemble du groupe une sorte de tonalité bourgeoise : je n'entends point qu'on y était bourgeois comme les bourgeois d'aujourd'hui, qui ne le sont guère, mais comme ceux de ma pre-

mière enfance, qui n'ont commencé à détraquer leurs allures que vers l'époque du septennat. Leur type servait de transition entre celui de la vieille noblesse et celui de la noblesse d'Empire, où l'on retrouve du maréchal de Napoléon I[er] et du Louis-Philippe, dans un encadrement de chevelures et de barbes savamment jardinées, mis à la mode par les préfets de Napoléon III. Tout ce qu'il y avait de bonapartiste chez la princesse Yashvine était grand, large d'épaules, un peu voûté, la tête en avant. Deux ou trois belles Juives représentaient encore dans cette assemblée la part d'influence sémite ; et je n'aurais garde enfin d'oublier quelques adolescents porteurs de noms historiques, épris d'art décadent.

Cette définition des physionomies impliquait déjà une psychologie : car les âmes sont écrites sur les visages, et je ne sache même pas qu'elles puissent être écrites ailleurs. Je concluais donc de la diversité des figures à celle des caractères, que je pus au reste vérifier.

Je découvris, chez ceux que j'ai appelés les pur-sang, des vestiges d'une distinction d'esprit correspondante à leur élégance. Chez les descendants des parlementaires et des doctrinaires, je retrouvai quelques-unes de mes propres idées sociales, du moins sous une forme de préjugé. J'étais si persuadé de l'ignorance de tous ces

nobles que, par réaction, j'attachai trop de prix peut-être à une apparence qu'ils avaient d'érudition historique. Ils savaient du moins assez complétement chacun l'histoire de leurs origines et de leur famille, avec quelques tenants et aboutissants. Ils affectaient même parfois des allures de fouilleurs d'archives et tiraient vanité de posséder à domicile des secrets d'État. Ils ne les livraient pas volontiers. Ceux toutefois qui continuaient des noms impériaux étaient plus communicatifs que les autres, et racontaient comme de vieux soldats, à défaut de campagnes qu'ils eussent faites personnellement, celles de leurs grands-pères. J'accordais à ces récits une attention, une créance trop complaisante aussi peut-être, et un intérêt trop prévenu. Enfin quelques-uns avaient des spécialités qui me donnaient le change sur leur valeur : ainsi deux ou trois connaissaient à merveille le vieux Paris ; un autre était renommé pour sa compétence d'antiquaire ; — heureusement, car il ne vivait que de trocs de bibelots.

Les jeunes, sans me plaire autant, me touchaient par une espèce de bonne volonté. Encore que la plupart fussent un peu bornés, et je dirai même hébétés, ils ne voulaient absolument pas n'être que des porte-noms, ils prétendaient à exister par eux-mêmes. Et les uns s'essayaient à la littérature, principalement à l'incohérente ; les autres, plus

posés, s'adonnaient à la politique, et répétaient assez fidèlement des choses de Joseph de Maistre ou de Bonald qu'ils tenaient de seconde ou de troisième main.

Vous apercevez que c'est les jeunes que je jugeais le plus défavorablement : ils ne laissèrent point cependant de me faire illusion au début ; ils me corrompirent par la flatterie. J'ignore ce que Serge Nicolaïévitch (qui les méprisait d'ailleurs) avait pu leur dire de moi, ou bien ce qu'ils imaginaient de mes capacités authentiquées par des diplômes ; mais ils m'accueillirent comme de timides débutants accueillent un maître. Les adultes ne me témoignèrent pas une moindre considération ; et dans ce milieu où j'avais pu craindre d'être traité en domestique, j'obtins de prime abord l'autorité.

L'aptitude oratoire consiste à peu près uniquement, selon moi, dans la certitude d'être écouté. J'étais si sûr de l'être que je me découvris subitement un talent, ou plutôt une extrême facilité de parole. La mode étant à l'idéologie, et même au mysticisme politique, je pouvais suivre ma pente et disserter tout mon saoûl sans excéder mes auditeurs. Je n'avais pas non plus besoin de modifier mes idées pour les leur rendre agréables. Bref, je me trouvai improvisé le théoricien du salon Yashvine ; et comme tous les hôtes de la princesse se

disputèrent l'honneur de m'avoir aussi chez eux, je me ramifiai ; je devins le théoricien du clan ; j'acquis, avant de pouvoir comprendre moi-même comment cela s'était fait, une de ces situations de leader, une de ces réputations soudaines et inexplicables, assez fréquentes, en somme, à Paris, où elles sont aussi fort précaires.

Ce qui faisait la solidité de la mienne, c'est qu'elle ne reposait sur rien de réel que je pusse perdre après l'avoir gagné. Je sentais tous les avantages d'être une individualité sans mandat, et moins que jamais je pensais à en briguer un. Je n'étais pas même journaliste, et comme je m'en félicitais ! Il fallut pourtant céder sur ce point. Je fus cité d'abord, puis interviewé ; enfin je ne pus me refuser à prendre la plume. Ce fut d'abord pour user du droit de réponse ; mais je fus obligé de signer aussi quelques articles. Je le fis avec beaucoup de répugnance. J'attachais peu de prix à une réputation si aisément acquise, mais je ne voulais pas la risquer : elle m'amusait. Elle me paraissait analogue à celle de ces écrivains chefs d'écoles qui ne doivent leur gloire qu'à leur abstention, et qui se perdent dès qu'ils ont la maladresse d'écrire. J'eus le pressentiment d'un accident de ce genre lorsque je corrigeai mes premières épreuves.

Autre chose encore me troubla. J'avais envoyé ma copie à un journal bien pensant, dont l'aspect

même était suranné. Je ne pouvais guère soutenir ailleurs les doctrines que vous savez, et ma collaboration à cette feuille antédiluvienne — je veux dire anté-révolutionnaire — m'avait paru d'abord toute naturelle : elle me le parut beaucoup moins lorsque je me vis imprimé tout vif. Je me sentis déplacé parmi les fossiles qui me flanquaient. Bien que je n'eusse professé que des idées qui étaient les miennes, j'avais menti au moins à mes origines : cela inquiète toujours la conscience. J'éprouvais une honte vague, une honte d'apostasie ; j'étais, à mes propres yeux, un peu déshonoré. Je ne crois pas que jamais personne ait eu si peu de joie à lire pour la première fois sa signature au bas d'un article. J'étais transi d'une sorte de peur fort dissemblable à l'émotion ordinaire des débutants : car j'allais jusqu'à souhaiter que ma prose passât inaperçue. Cette peur devint une véritable phobie de la publicité. La seule vue de mon nom dans un journal me causait une angoisse. Il fallut pourtant bien me faire une raison : je ne pouvais plus restreindre ma notoriété. Je m'étais aventuré hors de mon cercle intime d'admirateurs ; on ne se gênait plus pour discuter mes idées au dehors, et vous savez sur quel ton maintenant on discute : j'eus la faiblesse d'être sensible aux injures.

J'étais pusillanime parce que je ne me sentais pas en sécurité, même, surtout peut-être, parmi

mes coreligionnaires accidentels. Les sympathies d'origine sont les seules fortes : celles qui ne procèdent que d'une identité de doctrine sont précaires et révocables. Mes idées étaient assurément sympathiques à mes amis du Faubourg ; mais, de ma part, elles leur semblaient peu normales, au même titre que les idées de Serge — qui n'en demeurait pas moins prince pour être anarchiste, émancipateur, éducateur de paysans, tandis que je demeurais bourgeois malgré mon goût de la hiérarchie et ma haine de l'égalité. J'étais l'ennemi héréditaire, devenu allié. Cette alliance les étonnait un peu, et moi elle me rendait confus, comme l'Italie son alliance avec l'Autriche.

Ce n'était pas excès de scrupule. Je commençais d'apercevoir, à m'examiner de plus près, que ma conscience ne s'alarmait pas sans motif. Je vous ai dit que je ne professais pas d'idées qui ne fussent les miennes : soit, mais il ne faudrait pas conclure de là à mon indépendance absolue. Même en admettant que je n'eusse pas un peu plié mes idées à mon public, j'étais désormais obligé de m'en tenir à ces idées-là, comme aux seules que je lui pusse faire avaler. Je n'avais d'existence qu'autant que je demeurais d'accord avec lui : je n'étais donc plus libre d'évoluer, je n'étais plus maître de mon opinion. Et déjà cette contrainte me révoltait ; j'étais humilié de me sentir politicien au pire sens

du mot, à la merci de mes partisans et des circonstances.

Il est une question sur laquelle j'avais dû transiger, ou dissimuler : la question religieuse. J'essuyais à tout propos des conversations bien étranges sur ce sujet. Mes interlocuteurs, qui avaient la foi du charbonnier, me semblaient tombés d'une autre planète. Certes, on ne me demandait pas de feindre les croyances que je répudiais ; mais je m'étais docilement rangé à la doctrine des catholiques par raison d'état, qui revient à dire qu'il faut une religion pour le peuple. Je vous ai marqué ailleurs que cette doctrine me répugne et pourquoi : j'y avais pourtant consenti, non par un mensonge délibéré, mais, ce qui n'est guère plus honorable, et qui est plus grave, par force. La direction de mon intelligence m'échappait donc : je le voyais et n'y pouvais rien. J'étais dépossédé de moi-même, j'avais perdu mon ombre ; je devins en proie à une épouvante superstitieuse.

C'est alors que des événements, dont je n'ai pas à vous faire ici l'histoire, qui est d'hier, remirent les divers partis en état de guerre ouverte, forcèrent les individus à dépouiller leurs apparences et à s'affirmer sans tempérament. Les sensibilités eurent ici plus de rôle que les intelligences, et en effet je sentis, du premier jour, que je n'étais pas le semblable de ces gens-là, que nul intérêt

social, nulle chimère de raisonnement ne me ferait jamais leur semblable. Sans doute, si j'avais voulu rester conséquent à mes théories, eussé-je dû les approuver sur certains points. Je n'eusse point fait acception de leur façon inintelligente d'avoir généralement tort et même quelquefois raison. Mais ce n'est pas de quoi il s'agissait. Tout mon être criait contre eux. Je voyais rouge. La Révolution se réveillait au fond de moi, de moi qui l'avais critiquée aux heures pacifiques, avec une si dédaigneuse ironie. Ses principes me tenaient au cœur, son idéal restait ma foi, je n'étais pas dégrisé de son ivresse, j'étais encore égal à ses fureurs, et je redevenais terroriste vis-à-vis des petits de ses victimes.

Je me découvrais une âme de Jacobin ! C'est la découverte la plus inattendue que j'aie jamais faite en moi, où j'en ai fait de bien surprenantes : celle-ci m'eût égayé, si, en une telle crise, j'avais été capable de dilettantisme. Mais il ne s'agissait point de rire : il s'agissait de conformer mes actes à mes idées. Ma conduite m'était tracée : je devais rompre avec le parti où je n'étais plus qu'un faux frère, et je n'y eusse point manqué si une nouvelle entrée de personnages n'avait changé brusquement ma résolution.

Un jeudi, que je croyais venir chez la princesse Yashvine pour la dernière fois, j'y trouvai deux

passants dont je connaissais l'un : le marquis de Theuil et sa jeune femme. J'avais entrevu le marquis à Constantinople, où il était conseiller d'ambassade. Il avait quitté la Turquie presque en même temps que j'y arrivais. Il s'était acquitté à son honneur de plusieurs missions délicates, qui le mettaient enfin hors de pair. Il dirigeait quelque temps notre ambassade de Washington, et concluait un mariage américain qui le faisait puissamment riche. Il venait d'être nommé ambassadeur à Constantinople pour sa particulière expérience des procédés turcs : on comptait qu'il saurait mieux que personne en finir avec diverses affaires inextricables, celle notamment où je me trouvais intéressé.

Le marquis de Theuil appartenait au groupe que j'ai appelé des pur-sang. Il était très grand, mince, d'un blond pâle. Son teint exsangue et l'étriqué de ses épaules suggéraient à première vue des doutes sur sa santé : il y répondait sans y penser par de soudains gestes de force qui trahissaient l'athlète, donnant à croire que, si son corps était fait de peu de matière, c'est qu'il l'était d'une matière de choix, métallique plutôt que charnelle, d'une résistance et d'une densité invraisemblables. Je pensais à lui lorsque, précédemment, je vous ai parlé de leur élégance native que les plus fâcheuses confections ne gâteraient point. J'ai en effet ra-

rement vu homme moins soucieux de son vêtement et mieux habillé de n'importe quoi, plus correct sans y prendre garde, plus distant bien qu'il fût, au vrai, affable, modeste et discrètement tendre. Si j'osais parler « d'âme de cristal », je dirais que ses yeux déteints révélaient une âme de cette sorte. Son hérédité était particulièrement heureuse : il n'avait qu'à continuer une tradition d'honneur datant de sept ou huit siècles, et que pas un de ses ascendants n'avait, par chance, interrompue. Comme pas une femme de sa maison n'avait non plus été suspecte, il possédait aussi ce privilège d'être absolument sûr de son droit au nom illustre qu'il portait.

Différemment de la plupart de ses pairs, Theuil était d'une bonne intelligence moyenne et fort convenablement instruit. Il était ancien lauréat de Stanislas. Il avait passé tous ses examens, y compris ceux de la Carrière, où il était entré par tradition de famille et où il avait fait le beau et rapide chemin que je vous ai dit. Il n'en tirait aucune vanité ni même aucune satisfaction. J'observai cette bizarrerie, que, tout en exerçant un métier, il était travaillé du même ennui que les oisifs de sa caste. Il se prenait pour un inutile au même titre qu'eux : il en souffrait, ne s'apercevant point que sa naissance ne l'avait jamais empêché de valoir personnellement, et méconnaissant les services qu'il avait

rendus, le grand rôle qu'il avait joué. Ses facultés étaient supérieures, mais diminuées par une méfiance de soi, qui accusait seule chez lui la fatigue d'un sang trop vieux; et son enjouement naturel se voilait d'une mélancolie, qui était la mélancolie de sa race à la veille de s'éteindre.

L'incompatibilité de cet homme charmant et de sa femme semblait évidente rien qu'à les voir. La marquise avait une aussi caractéristique façon d'être belle que lui d'être distingué. J'ai toujours eu beaucoup d'attrait pour la beauté anglo-saxonne, pour sa splendeur et pour sa candeur surtout; mais la beauté américaine est bien autre chose, ou plutôt la beauté anglaise n'est qu'un élément, parmi d'autres, de la beauté américaine. Cette race composite, et pourtant si bien fondue qu'un type proprement américain a fini par se dégager, cette race factice réalise la conception des anciens artistes qui prétendaient emprunter à plusieurs modèles leurs perfections fragmentaires pour les ajuster ensemble et former un idéal unique. L'idéal du Nouveau-Monde rappelle prodigieusement celui des anciens Grecs, et je n'ai jamais rencontré de femme vivante qui plus que la marquise de Theuil ressemblât à une statue. Elle portait cependant la toilette avec une élégance dont la beauté véritablement sculpturale est d'ordinaire exclusive; elle avait aussi les finesses d'extrémités et d'attaches

qui manquent aux statues grecques, et que je vous ai dit qui manquaient le plus souvent aux femmes nées : de sorte qu'elle m'apparaissait, en ce milieu d'aristocratie, la seule beauté aristocratique, elle « qui ne connaissait pas son grand-père » et dont le père « s'était fait lui-même », comme on dit là-bas. La petitesse de sa tête était selon le canon classique, mais n'indiquait pas une subordination de l'intelligence aux facultés plus animales : car ses yeux brillaient d'une flamme extraordinaire de curiosité, d'esprit et de hardiesse.

Vous savez ma doctrine de l'amour : elle est très métaphysique, et j'ai cru devoir user d'un jargon technique pour vous la développer; mais j'aurais pu tout aussi bien me contenter des expressions vulgaires qui signifient que les amants sont prédestinés l'un à l'autre et se reconnaissent dès qu'ils se voient. Cette façon de parler n'est pas moins scientifique ni rigoureuse : il n'est point rare que le bon sens ou le génie populaire formule ainsi les vérités éternelles, avec l'inconscience, mais avec l'infaillibilité, la précision de l'instinct. Je crois que l'amour — j'entends celui qu'un vœu de la nature légitime — a toujours des causes profondes; mais je crois aussi qu'il ne peut naître ni évoluer régulièrement que si ces causes nous échappent : nous n'en devons être avertis que par des signes apparents, qui ne sont d'abord in-

telligibles qu'à notre cœur, et dont nous abolirions le prestige si notre raison les interprétait. Il nous est loisible de réfléchir une fois émus, et quand notre critique n'a plus le malfaisant pouvoir de supprimer le fait acquis ni d'en arrêter les conséquences.

Je prétends donc que l'amour est toujours instantané, et que le coup de foudre est une règle sans exception. S'il vous souvient encore, après si longtemps, de mon premier amour puéril, et de la nymphe qui, sur la plage d'Étretat, pour la première fois me révéla mon idéal de la beauté féminime, vous n'avez pu lire le portrait que je viens de vous tracer sans y reconnaître l'épreuve enfin parfaite de cet idéal permanent dont ma nymphe d'Étretat fut l'ébauche. Et vous ne serez pas étonnée qu'à l'instant même de mon entrée dans le salon de la princesse Yashvine, à la vue de la marquise de Theuil, j'aie tressailli comme un homme à qui l'on frappe sur l'épaule : « *Ecce femina...* »

Je sentis du même coup certitude, surprise et joie. La certitude d'aimer n'est pas discutable : c'est par intuition qu'on l'acquiert. Ma surprise et ma joie venaient de reconnaître mon cœur habile une fois encore à l'amour, et peut-être plus que jamais, alors que je ne l'espérais plus : l'adoption de l'enfant d'un autre n'impliquait-elle pas une arrière-pensée d'abdiquer ? Mais abdiquer l'amour,

c'est avoir commencé de mourir : je ressuscitais! Je ressucitais jeune, ou plutôt sans âge; car l'amour procure une joie qui participe de son éternité, et son miracle nous soustrait à la loi du temps.

Il nous soustrait également — j'entends cet amour-là — à toutes les lois sociales et morales, qu'il prime; il est, de droit, par-delà le bien et le mal : et c'est pourquoi je ne regardai même pas que ses ambitions d'abord infinies, et déjà même son existence, lésaient un homme pour qui j'éprouvais de l'estime et de la sympathie. Mais s'il dédaigne de s'asservir aux principes de la petite morale et aux ordinaires préjugés sociaux, ce n'est pas qu'il craigne le terre-à-terre : il est, au contraire, merveilleusement pratique; sa politique est celle des résultats. Et comme il ne souffre point de délai du moment même de sa naissance à l'entreprise de sa réalisation, j'avisai dès lors aux moyens de renverser toutes les barrières qui pouvaient provisoirement me séparer de mon objet.

Je ne me heurtai pas d'ailleurs à la moindre difficulté. Il va de soi que le marquis de Theuil me présenta dès ce premier soir à la marquise, ni plus ni moins que tous les autres figurants du salon. Cette présentation ne fut pas si absolument sans conséquence que je pensais qu'elle dût être. Je vous ai dit la modestie de Theuil et sa méfiance de soi : son

air de s'effacer lorsqu'il vous nommait à sa femme, semblait un aveu tacite des mille raisons que vous deviez avoir de l'intéresser et de vous intéresser à elle, lui-même ne comptant plus. On se trouvait tout de suite de plain-pied avec elle par contraste de l'abaissement du mari.

Il outra le procédé en ce qui me concerne, et me mit au-dessus, non seulement de lui, mais des autres : il ne faisait pas de ses pairs, somme toute, beaucoup plus de cas qu'il ne faut, et sa modestie personnelle devenait, à l'occasion, collective.

La marquise ainsi avertie ne prit garde qu'à moi et ne parla qu'à moi durant toute cette soirée. Elle ne se soucia point, même pour la forme, de ne pas faire de jaloux. Un entretien de prime abord si familier n'eût point demeuré cinq minutes sans équivoque avec une française; mais la droiture virile de Mme de Theuil et sa drôlerie froide ne pemettaient point de glisser à la galanterie. Autour de nous, la conversation était générale, et il s'y émettait de ces choses qui, depuis quelques semaines, me faisaient dresser les cheveux sur la tête. Nous n'y prenions point de part ni l'un ni l'autre, mais nous écoutions pour nous moquer. Elle faisait de temps en temps, à demi-voix, pour moi seul, une remarque juste et mordante : elle avait le sens de la caricature, le don de la définition

pittoresque, et son accent nasal faisait valoir son ironie. Je lui savais gré d'oser dire ce que je pensais. Nous nous entendions à merveille, étant seuls de notre opinion, et notre commun mépris secret du personnel environnant était entre nous un commencement de mystérieuse intelligence.

Mon imagination s'en autorisa pour brûler toutes les étapes : comme rien ne l'entravait, elle atteignit de plein saut l'extrême de l'amour, et le désir fut contemporain de la première vue. Notre commerce réel se développa nécessairement beaucoup moins vite. Nos entrevues ne furent longtemps qu'hebdomadaires, et encore je tremblais toujours que Mme de Theuil ne manquât un jeudi. Nous ne pouvions nous rencontrer que dans une maison tierce, où nous étions à part, mais point seuls, et notre plus grande intimité ne consistait qu'à baisser la voix. Nous avions eu du premier jour ces façons libres qui sont naturelles à deux personnes du même clan ; mais depuis lors notre familiarité ne faisait aucun progrès. La disparate enfin était si marquée entre nos rapports imaginaires et les réels, que j'avais l'impression bizarre d'aimer passionnément Mme de Theuil hors de sa présence, et, en sa présence, de ne l'aimer plus.

Je voulus, pour me rassurer, l'obliger à se rendre compte de la fatalité qui, selon moi, nous rapprochait ; et je ne perdis pas une occasion de lui faire

sentir que nous étions, parmi cette bande de gens nés, les seuls plébéiens. Je fus bien étonné de ce qu'elle me répondit un jour, avec un singulier mélange de sarcasme et de sérieux. Elle me laissa entendre, plutôt qu'elle ne me dit, que ses ironies à l'égard des gens du monde n'étaient pas exclusives d'un certain snobisme, conscient et délibéré. Elle se faisait assurément peu d'illusions sur la valeur morale et intellectuelle du monde ; mais elle ne jugeait pas qu'il fût encore dépossédé de son privilège d'être le milieu le plus raffiné en civilisation, et par conséquent le seul où une femme de son prix pût respirer. Elle n'admettait point qu'elle eût fait un marché de dupe en échangeant sa dot énorme contre un grand nom français.

Ce trait me parut bien caractéristique de sa race. Je fis à ce propos réflexion qu'il était singulier que je fusse toujours en amour avec des étrangères, quand je ne croyais point qu'elles pussent manquer de devenir un jour ou l'autre incompatibles avec moi, par quelque point de leur intelligence ou de leur sensibilité. Une telle façon d'envisager le mariage me semblait, à moi, surprenante. Je n'étais d'ailleurs pas plus apte à comprendre le mari que la femme ; ni qu'un homme si droit, si honnête, d'une moralité, selon les idées courantes, fort supérieure à la mienne, eût trouvé tout simple de vendre son nom contre six cent mille livres de rentes ; ni qu'une

femme supérieure eût borné ses ambitions à faire cette emplette et à en jouir après. Ces étrangetés m'eussent diverti en toute autre circonstance : elles ne firent pour le moment que me troubler et me refroidir. Je devinai aussi que mon plus sérieux obstacle serait l'honnêteté commerciale de la marquise, et qu'elle manquerait d'autant moins à ses engagements conjugaux qu'ils étaient les clauses d'un marché.

Mais l'amour ne dépend point du raisonnement, et la démonstration préventive de l'insuccès n'a sur lui aucun effet de veto. Les incompatibilités même que maintenant j'apercevais entre Mme de Theuil et moi, qui semblaient nier notre harmonie préétablie, ne pouvaient point m'en retirer la certitude : car je l'avais acquise par intuition, et il n'y a point de preuve contre le témoignage de la sensibilité. Mon cœur, une fois mis en branle, continuait donc machinalement sa fonction d'aimer. Les phases d'un amour normal s'y succédaient selon leur ordre habituel ; et lorsque je fus au moment où l'aveu devient nécessaire, je ne me sentis pas libre de le différer quand même je l'eusse jugé inopportun.

Je ne fis pas beaucoup de diplomatie. Je saisis la première occasion. Mme de Theuil m'ayant demandé sur ces entrefaites pourquoi je n'avais jamais seulement posé une carte chez elle, je ne lui

répondis que pour la forme qu'elle ne m'avait non plus jamais autorisé à lui rendre visite ; mais j'ajoutai aussitôt, d'un ton brusque et dramatique, que j'irais dès le lendemain lui donner l'explication de ma réserve. Elle parut surprise, et m'interrogea d'un regard où je voulus lire qu'elle me devinait. J'eus de nouveau le sentiment de notre accord éternel, le pressentiment de notre prochaine complicité. Oubliant ce que je savais de son caractère et de ses préjugés, je recommençai de l'imaginer toute neuve, instinctive, presque sauvage, proche encore de la nature en même temps qu'affranchie de toute contrainte par l'autorité de sa fortune, et disposée en conséquence à se passer toutes ses fantaisies.

Un hasard de la conversation fit que dans l'instant même elle confirma ce jugement, d'ailleurs faux. On parlait d'une de ses compatriotes récemment mariée à un Anglais, et dont les aventures défrayaient la chronique scandaleuse des cinq parties du monde. On blâmait principalement l'ingénuité de la dame, qui déclarait, paraît-il, à tout venant combien il lui semblait naturel et sans importance de prendre son plaisir où elle le rencontrait. Mme de Theuil approuva hautement cette licence, avec un aplomb tranquille. Son ironie nasale lui permettait de proférer n'importe quelle énormité : on ne savait jamais au juste si elle parlait ou non

sérieusement ; et elle eut, en particulier cette fois, si bien l'air de se moquer, que Theuil, qui n'aimait guère ces incartades de langage, ne fronça pas même le sourcil. Je fus seul à soupçonner d'une intention les bizarres paroles de la marquise ; je les interprétai dans le sens de mes intérêts ; et quand je fus, le lendemain, lui faire ma visite, j'y allai comme à un rendez-vous décisif.

Les contradictions de cette âme multiple me réservaient un dernier étonnement. Dès l'antichambre, je fus pris à la gorge par une odeur d'éther, qui me déconcerta, si je puis dire, autant qu'elle m'incommoda. Mme de Theuil était à mes yeux l'image même de la santé, de la santé morale et de la santé physique. Non seulement je ne pouvais pas admettre chez elle une perversion, mais il me paraissait déraisonnable qu'elle fût même souffrante. Je la trouvai si différente d'elle-même, les yeux égarés, le teint pâle, que mon désir n'aurait pas dû la reconnaître, et que je me reprochai comme un égarement d'être ému par sa déchéance plus que jamais encore par sa beauté.

Le décor même me paraissait équivoque. Theuil n'étant que de passage à Paris, et pour trois mois, n'avait point voulu faire une installation, ni descendre à l'hôtel : il avait pris un appartement meublé. Ce garni était luxueux, mais c'était un garni, aisément suspect. L'odeur d'éther y semblait, plus

qu'ailleurs, gênante et significative. Il était déplaisant de voir cette femme-ci étendue comme une mourante sur une chaise longue, où d'autres avaient reposé peut-être d'inavouables lassitudes.

— Dieu! m'écriai-je, êtes-vous malade? Et je saisis sa main que je n'osais point baiser comme de coutume, mais que je pressai avec force.

Elle secoua la tête. « Je m'ennuie », répondit-elle, d'une voix si grave, que je fus pénétré d'une sorte de respect de cet ennui qu'elle bâillait. Elle ajouta, en me regardant fixement : « J'ai bu pour me donner *le* courage », et je pensai, dans un éclair : le courage de quoi? Puis, je lui demandai, assez sottement, si elle avait cette habitude; et elle me répondit, avec son assurance tranquille, que oui, quand elle s'ennuyait trop.

Ce bref dialogue suffit à retourner l'idée que j'avais d'elle. Je l'avais crue saine, parce qu'elle débordait de vitalité; mais l'excès même de son tempérament était le contraire de la santé, qui est un équilibre. Elle échappait à l'hygiène et à la morale commune. Non qu'elle fût sans principes; mais elle en avait un, du moins, bon à tout : donner toujours le maximum de sa force, quel que fût l'objet où elle l'appliquât — ce que les Américains appellent « battre le record ». Elle n'était pas à la merci de ses instincts, mais elle se faisait une loi de ne les asservir à aucune

loi, et ce parti pris d'indiscipline devenait une manière de discipline.

Nous devions nous entendre sur ce terrain. Je le lui dis, et qu'il ne s'agissait plus de la sympathie fragile et imaginaire que j'avais cru d'abord qu'établissait entre nous notre isolement de plébéiens égarés parmi des nobles; la cause de notre alliance était plus profonde et plus efficace : nous nous étions pressentis naguère, nous nous reconnaissions aujourd'hui, deux êtres exceptionnellement, également libres, moi par l'abolition de mes préjugés, elle par le pouvoir de son argent. Et je la gourmandai de son ennui, comme d'une faiblesse ou d'une inconséquence, parce que l'ennui naît de la gêne, et que nous n'acceptions, ni elle ni moi, nulle gêne, et que nous les supprimerions toutes et l'ennui, si nous nous liguions en secret.

Je lui parlais d'une voix basse et sourde, si près de son visage que ses lèvres buvaient mon souffle, mes paroles la caressaient. Je ne saurais vous écrire ce que je lui dis. Les historiens littéraires d'autrefois refaisaient en beau style, à leur guise, les harangues prononcées en public; mais il est justement deux sortes de discours que l'on ne peut reproduire après coup et de sang-froid : ceux que l'on a tenus à une foule et ceux que l'on a tenus à une femme. Chaque mot de ces improvisations passionnées naît du contact de l'or teur ou de

l'amant avec la foule ou avec la femme à laquelle il parle. Celle qui les entend les suggère à celui qui les prononce, et leur justesse ne dépend que de leur opportunité. Comment les fixer ensuite par écrit? Sur le papier, ils n'ont plus de sens. Il faut qu'un discours écrit soit une preuve déduite : la parole ne raisonne pas les volontés, elle les entraîne; elle ne persuade qu'au physique. Elle n'est qu'accessoirement l'interprète de la pensée : en amour, elle agit surtout de même qu'un geste; elle prend et elle retient, comme on enlace; et nul ne saurait déterminer l'instant où le verbe achève de se préciser en étreinte.

Je déterminai du moins celui où se dissipa mon ivresse. Je connus que j'avais repris possession de mon jugement lorsque je regrettai, pour la dignité de notre amour, le caractère équivoque du cadre, que les licences mêmes de notre amour venaient d'accuser encore davantage. L'accent ironique de Mme de Theuil m'avertit qu'elle avait recouvré, en même temps que moi, le contrôle de son instinct. Nous ne détournâmes point les yeux l'un de l'autre, nous ne prononçâmes point de paroles inutiles, nous n'étions pas inquiets ni embarrassés; notre amour était déjà une habitude.

Durant tout le mois que le marquis et la marquise de Theuil demeurèrent encore à Paris, nous nous aimâmes en toute sécurité. Notre accord

était si absolu que nous n'éprouvions nul besoin de le commenter. Nous ne passions pas des heures à « nous expliquer nos caractères », comme je faisais jadis, à Brenz, avec Mme Richter, avec qui d'ailleurs je ne faisais pas autre chose. Je n'ai jamais eu de liaison plus étroite : je n'en ai jamais eu de moins psychologique. La sentimentalité même était, si je puis dire, sous-entendue entre nous ; et lorsque nous nous abordions hors la présence de témoins, nous nous donnions la main comme deux camarades. En vérité, elle était pour moi un ami aux heures où elle n'était pas une maîtresse.

A ces heures même, elle m'étonnait par une façon d'être amoureuse, qui n'était, au vrai, que naïve et naturelle, et qui, pour cela justement, me semblait à peine féminine : car c'est l'œuvre lente de la civilisation et de l'hérédité qui a différencié de la nôtre la sensualité des femmes, au point que les mots de désir et de plaisir n'ont plus pour elles le même sens élémentaire que pour nous. Mme de Theuil ne les entendait pas différemment de moi. Je vous ai dit qu'en amour j'étais « l'ingénu » : elle aussi, ce qui est rare, et d'un incomparable agrément, à mon goût du moins. En ceci encore, nous étions moins amants que camarades, avec tous les avantages d'être amants. Nous avions le même entrain, le même appétit, la même gaîté, la même santé de jeunesse; et rien ne nous rappelait que

nous nous étions aimés pour la première fois un jour d'ivresse maladive, dans une atmosphère viciée.

Elle ne se trahissait femme que par une continuelle peur d'être surprise. Elle démentait bien ce que j'avais préjugé de sa hardiesse! Pour chacun de nos rendez-vous, elle prenait des précautions infinies, et le moindre propos malveillant l'affolait. J'avais le sentiment très net que, si jamais notre intrigue était publiée, elle se croirait perdue et n'y survivrait pas. Sauf cette faiblesse, elle était bien autrement solide et assurée que moi. Le peu de domination que j'exerçais sur elle ne me venait pas d'être l'homme et elle la femme, mais d'être l'amant et elle l'aimée. Encore était-elle si peu passive que cela ne marquait guère, et je ne gardais, en fin de compte, sur elle, que la supériorité de celui des deux qui aime plus.

Non pas qu'elle m'aimât précisément moins : mais mon amour était plus vital que le sien, si je puis dire. Je pouvais si peu m'imaginer désormais vivant sans elle que l'idée même d'une séparation me demeurait inconcevable, et que son prochain départ ne me troublait pas. Sans hésiter, sans même la consulter, j'avais résolu de la suivre à Constantinople. Je ne manquais point d'excellents prétextes, la mission de son mari ayant pour principal objet le règlement de mes affaires. En vérité, ma pré-

sence là-bas était nécessaire à lui-même, et c'est lui qui insista pour m'emmener.

Je laissai à l'Ambassadeur et à l'Ambassadrice une semaine d'avance, que moi j'employai à prendre certaines dispositions, comme si je me fusse expatrié pour jamais. Je devais une dernière visite à l'enfant que j'avais recueilli et que j'allais abandonner. Cette entrevue me fut particulièrement pénible. Euphorion avait grandi, c'était maintenant une personne réelle ; et je me dérobais à lui, à l'heure où l'intimité devenait possible entre nous ! On n'abuse pas le cœur des enfants. Depuis des mois il sentait ma désaffection : il ne me faisait aucun reproche ; mais il ne m'écrivait pas comme à un père : il m'écrivait comme à un bienfaiteur, avec des expressions de gratitude froide et correcte. Je lui en voulais de la rancune que je le soupçonnais de me dissimuler. Je lui en voulais de ma forfaiture, du devoir que je m'étais créé envers lui gratuitement, mais qui était devenu mon devoir strict et auquel pourtant je manquais. Je lui en voulais de tout, de ses fautes d'orthographe, de son style sans précocité, de ses notes qui révélaient un esprit, un caractère sans nul rapport avec mon caractère et mon esprit. Et je devinais que peut-être, s'il m'eût senti plus paternel, il fût resté moins inertement lui-même, il aurait mis plus de bonne volonté à me ressembler : mais il voyait

bien que ce n'était plus la peine et qu'il n'avait plus aucune raison pour devenir pareil à moi.

Comprit-il que je ne venais le voir ce jour-là que par acquit de conscience ? Il ne me remercia pas de ma visite, et il ne s'émut point de mon départ annoncé. Nous ne dîmes que des choses banales, et rien n'est cruel comme une conversation banale avec un enfant. J'étais irrité de ne pas savoir ce qu'il comprenait ou ce qu'il devinait de moi, ni même si je le faisais souffrir. S'il s'était plaint, je lui aurais répondu : « Tant pis pour toi. Tu es venu trop tôt. J'ai cru que je pouvais m'engager à vivre par substitution et que ma vie personnelle était close — elle recommence : je ne suis pas un homme de renoncement. » Mais il ne se plaignait pas, il ne demandait rien ; il posait seulement sur moi son regard illisible, ce regard des enfants, vague et fixe, qui regarde en face et ne voit pas. Et j'étais torturé par l énigme de ses clairs yeux d'eau. Je lui en voulais aussi de sa beauté, que je craignais d'emporter dans ma fuite comme une image de remords et de nostalgie...

Mais le lendemain je partis pour Constantinople avec une si atroce impatience des soixante-douze heures de voyage qu'il me semblait que je n'irais jamais jusqu'au bout ; comme les prisonniers qui ne peuvent pas supporter, après des mois de prison, les dernières heures.

LETTRE VII

La vie singulière et voluptueuse que je menai à Constantinople fut un rêve digne du féerique décor où il s'encadrait; et je m'en souviens comme au réveil on se souvient d'un rêve, avec une vibration continuée, une mémoire presque hallucinante et cependant insaisissable, des images qui me hantent mais qui me fuient, ou qui s'évanouissent, dès que je veux les retenir et les enchaîner en un récit. Mes souvenirs de ce rêve m'apparaissent dans l'espace, mais dans un autre espace qui est celui des rêves, et ils sont affranchis de la loi du temps. Leur succession me paraît, si je puis dire, simultanée; leur durée — il faut bien que j'emploie ce mot, faute d'un autre, mais qu'il est impropre! — leur durée ne me paraît pas excéder celle d'une nuit, et je sais qu'elle fut d'environ sept mois.

La vision d'alors qui ressuscite en moi le plus fréquemment est celle de nos promenades en

caïque sur le Bosphore. Un souffle, la moindre houle suffisent à faire chavirer ces embarcations longues, étroites, instables; et dans le tortueux corridor qui sépare la mer Noire de la mer de Marmara, le vent s'élève parfois si brusquement qu'on ne sait jamais, quand on part, si on pourra revenir. Nous allions loin exprès, et nous nous attardions, parce que nous aimions ce danger, cette menace. Je me rappelle des retours hasardeux sur une eau clapotante et méchante. Nous allions le plus volontiers aux Eaux-douces d'Asie, les jours où elles ne sont pas fréquentées. Personne ne trouvait à redire à ces promenades : nous n'étions jamais seuls, même lorsque nous descendions à terre; si nos huit rameurs vêtus de blanc demeuraient dans le caïque, notre somptueux kawas nous accompagnait. Mais dans ce pays, les inférieurs ne comptent pas; nous nous sentions seuls.

Souvent aussi nous allions à la résidence d'été de l'Ambassade, à Thérapia. Nous y trouvions un peu plus de liberté, mais non une liberté entière. Nous ne pouvions nous rencontrer en secret qu'à Péra même, et avec de terribles difficultés. Nous étions en butte à un espionnage véritablement provincial. Soumise à la plus incommode étiquette, ma maîtresse me devenait inaccessible comme une souveraine. Elle avait cependant pris soin d'affecter dès les premiers jours des allures d'indépendance

fort peu orientales. Elle sortait fréquemment à pied sans être suivie. Elle pouvait ainsi, après avoir longtemps erré dans la grande rue de Péra, guetter une occasion de s'échapper par une des ruelles transversales, et se glisser dans une maison où nous avions une chambre.

Nous n'avions pas même pu louer cette chambre, ne pouvant, ni elle ni moi, donner notre nom, craignant la police si nous donnions un nom supposé; mais nous trouvions notre asile libre chaque fois que l'un ou l'autre de nous à tout hasard s'y présentait. La propriétaire était une vieille impotente, dont je ne devinais que trop les moyens d'existence. Vous êtes allée à Constantinople : vous vous représentez la masure, sa haute façade sordide, l'étroite porte et, tout de suite derrière, l'embûche de l'escalier; dans la chambre, le mobilier français de la Restauration, et la guipure douteuse aux fenêtres, par où on voyait la Corne d'Or. C'est dans ce coupe-gorge, c'est dans ce mauvais lieu que parfois nous pouvions tomber aux bras l'un de l'autre. Partout ailleurs la publicité de notre vie nous réduisait aux désirs vains et au martyre de la tentation.

Mme de Theuil, si timorée, si prudente, prenait sans doute, à mon insu même, d'infinies précautions. J'en devais prendre de mon côté, mais alors machinalement : je rêvais ma vie, je n'étais point capable de peur ni de calcul, ne l'étant point de

prévision. J'étais comme un spectateur qui ne sait pas ce qui va arriver. Je m'abandonnais au kief des Orientaux, et aussi à leur fatalisme où me prédisposait déjà mon caractère. Nos relations coupables demeureraient-elles secrètes ou seraient-elles un jour révélées? Cela était écrit, et, comme je n'y pouvais rien, cela me devenait à la lettre indifférent. Je n'étais même pas curieux de ces lendemains, n'ayant nul moyen de les présager. Je me tenais pour irresponsable quoi qu'il advînt. Je me sentais le jouet de forces tellement supérieures à ma volonté, et à toute autre volonté particulière, que je n'avais pas la moindre idée de réagir; et il me semblait que tout le monde, y compris le marquis de Theuil, dût accepter ainsi que moi la nécessité. Sans rien formuler en termes exprès, j'étais au fond persuadé que cette nécessité trop évidente ne pouvait être méconnue de personne, que Theuil tout le premier savait à quoi s'en tenir et s'inclinait. Le fait est que, vis-à-vis de sa femme et de moi, il avait ces façons d'imperceptible ironie, de réserve indulgente, qui sont communes à tous les maris philosophes, mais où les maris de sa caste sont inimitables : car ils possèdent la tradition.

A défaut de plus clairs indices, l'étrange figure que je faisais dès qu'il était question de mes affaires devait lui donner des soupçons. Notez que ces affaires étaient le principal objet de son ambas-

sade et le motif unique de ma présence à Constantinople. Or, je l'écoutais à peine, et avec une gêne inexplicable, lorsqu'il m'en entretenait. De moi-même je ne faisais aucune démarche, ou je les faisais négligemment, et si mal qu'il renonça bientôt à m'employer comme intermédiaire auprès de mes coparticipants. Je ne me tenais pas même au courant des négociations qu'il poursuivait avec sa méthode et son habileté coutumières. Mais il ne marquait nullement que ma conduite lui parût bizarre. Il me traitait à vrai dire comme les gens parfaitement raisonnables traitent ceux qui ont le cerveau quelque peu dérangé : il pratiquait à mon égard le *nil admirari*, et ne sourcillait contre aucune de mes excentricités.

Étant donc si peu préparé, ce fut pour moi un coup de foudre quand un beau jour j'appris que nous touchions au dénouement, et quel était ce dénouement. L'Ambassadeur venait de poser au gouvernement de la Porte un ultimatum. Il exigeait le paiement sans délai d'un certain nombre de millions, une garantie sérieuse pour le reste, et il menaçait de son départ si ces conditions n'étaient pas acceptées dans les trois jours. Je ne vis dans tout ceci que le départ de l'Ambassadrice, et me demandai avec angoisse si je pourrais décemment la suivre ou s'il me faudrait demeurer. M. de Theuil mit par surcroît l'alarme dans ma conscience, en

m'annonçant qu'aussitôt après son départ, l'on rendrait officiel l'envoi d'une escadre française dans les eaux turques. J'eus la brusque vision de la conflagration européenne qui est toujours possible dès qu'une allumette, comme disait Bismarck, flambe en Orient. Je m'avisai que peut-être bien le marquis de Theuil eût agi moins énergiquement et moins hasardeusement si mes intérêts n'eussent pas été en jeu.

Vous pouvez juger d'après ce qui précède si j'avais aucun motif de croire cela, et de m'attribuer une part d'influence dans les conseils de l'Ambassadeur. Mais la conscience morale est sujette à des illusions et à des hallucinations comme les sens; la mienne possède en plus une faculté prodigieuse de création et d'agencement instantané. Je me représentai soudain tout le roman de mon prétendu crime : mon amour déshonoré par une arrière-pensée d'intérêt, l'infâme complaisance du mari, l'Europe mise à feu et à sang pour ma fortune. Je me vis classé parmi les grands scélérats historiques. Je connus leur orgueil et leurs remords. Je me traçai mon devoir, qui était d'empêcher à tout prix les définitives catastrophes; je tremblai qu'il ne fût trop tard : je voulais qu'il fût temps encore au moins de délibérer. Je me flattais que le sort du monde civilisé dépendît de moi : je n'entendais pas avoir si tôt fini d'en être l'arbitre.

C'est à ce chimérique débat de conscience que j'ai fait allusion, quand je vous ai dit dans ma première lettre, non sans quelque emphase, que j'avais tenu, comme Fabius, la guerre et la paix dans le pli de mon manteau.

J'osai, au mépris de toute prudence, plaider auprès de l'Ambassadeur contre ma propre cause. Avec l'éloquence la plus véhémente, la plus pathétique, je lui remontrai qu'il était peu français de risquer une guerre pour de l'argent, et qu'au surplus nos prétentions financières étaient exorbitantes, injustifiables. La marquise, présente, m'écoutait avec terreur. L'Ambassadeur, qui avait sujet d'être étonné de ma sortie, n'en témoigna, à son ordinaire, rien du tout. Son imperturbabilité ne se démentit point. Il me marqua seulement, avec une ironie un peu plus âpre que de coutume, que je me mêlais de choses qui ne me regardaient point, ou qui ne me regardaient plus. Il ne me demandait pas avis : il m'annonçait son départ pour le surlendemain. Je décidai sur-le-champ, par humeur de représaille et à la façon d'un enfant contrarié, qu'alors moi aussi je partirais, « puisque c'était comme ça. » Mais je passai ces deux derniers jours dans une détresse affreuse, indifférent à mon amie, uniquement occupé de la réponse du Sultan, qui n'arrivait pas. Mon innocence devait s'ensuivre, ou ma culpabilité. S'il capitulait, l'orage

était conjuré, je n'étais plus criminel. J'attendis jusqu'à la dernière minute, comme le condamné attend sa grâce.

J'eus une lueur d'espérance sur le quai de la gare, où deux envoyés d'Yildiz-Kiosk, deux officiers chamarrés, vinrent se cramponner aux basques de l'Ambassadeur. Avec ces courbettes turques dont vous savez la servilité, la main pieusement posée sur le cœur, sur les lèvres, une sueur d'angoisse perlant à travers leur vilaine peau jaune et coulant le long de leurs joues bouffies, ils suppliaient Son Excellence au nom de leur auguste maître, ils la suppliaient de rester. Ils lui apportaient la promesse, l'engagement, la parole de leurdit auguste maître, que tout ce qui était humainement possible pour arranger les choses serait fait à la première occasion.

Theuil répondit avec hauteur, et en termes d'une grossièreté inouïe, mais qui, proférés de sa bouche, semblaient à peine excéder l'impertinence. Il répondit qu'il ne voyait qu'une façon d'arranger les choses, qui était que la Porte cédât; qu'il ne s'en souciait d'ailleurs aucunement, ses dispositions étant prises pour partir tout à l'heure, en sorte même que si, au dernier moment, il devait rester, cela l'incommoderait fort; quant aux promesses du Sultan, il en connaissait la valeur et se moquait de sa parole auguste. Il ne dit pas pré-

cisément qu'il se moquait, et le mot qu'il osa ne me fit pas faire un moindre sursaut qu'aux envoyés du Grand Seigneur. Je fus secoué d'un rire nerveux, mais qui cessa brusquement. Je compris que tout était perdu et je montai dans le sleeping comme dans la charrette, tout en prenant un soin machinal des petits colis de l'Ambassadrice, que me passait un à un le Kawas armé jusqu'aux dents, faisant fonction de femme de chambre.

Lorsque le train partit, les deux envoyés impériaux restés sur le quai n'interrompirent point leur mimique; et combinant les gestes du désespoir avec les marques extérieures du respect, ils levèrent les bras au ciel tout en se courbant jusqu'à terre. Nous ne pûmes nous défendre d'en rire; mais la présence de deux ou trois gêneurs nous contraignit. Il ne fallait tout de même pas nous donner en spectacle. L'Ambassadeur s'en alla fumer dans le corridor et je demeurai seul avec la marquise.

Nous ne desserrions pas les dents. Elle semblait aussi bourrelée que moi. J'ignorais son souci, ne l'ayant pas entretenue seul à seule depuis deux jours; mais je ne pouvais prendre sur moi de l'interroger, j'avais la bouche cousue. J'évitais même son regard, je me détournais vers la fenêtre. Je considérais avec une attention morose les faubourgs de Stamboul que traverse la voie ferrée :

masures lépreuses, pavoisées de linges, de loques multicolores que le soleil a fanées et les lavages; ruines habitées; chambres entrevues à travers les moucharabies, vides de tout meuble, ornées parfois d'un portrait du Sultan ou de l'Empereur d'Allemagne que l'on a découpé dans un journal et collé à plat sur le mur blanc; devant la porte des cafés borgnes, groupes de fumeurs accroupis autour d'un seul narghilé; et marchant à pas maladroits, pieds nus, sur les détritus séchés des ruelles, des bébés comiques, charmants, costumés comme des poupées de collection, empêtrés dans leur caftan vert et rose, dans leur longue robe à mille raies.

L'Ambassadeur venait d'achever son cigare : il reparut, mais un instant, s'excusa de nous abandonner et s'enferma dans la case voisine pour travailler avec son secrétaire. Le silence étant rompu, je me sentis obligé de parler à mon tour. Moins par intérêt que par contenance, je demandai à Mme de Theuil ce qu'elle avait. Je le lui demandai en anglais; même à l'Étranger, parmi des gens de toutes langues, il nous semble toujours que nous courons moins de risques d'être entendus lorsque nous traduisons notre pensée dans une autre langue. J'employai l'expression bizarre, compliquée, un peu ridicule, dont usent les Anglais pour demander aux gens ce qu'ils ont. Mme de Theuil

me répondit d'un geste vague, dénué de toute signification. Je recommençai de regarder dehors.

Nous traversions maintenant l'affreuse banlieue de Constantinople, la plaine déserte où la voie va, revient sur elle-même, contourne les plus faciles obstacles, parce que l'entrepreneur a voulu « tirer au kilomètre ». Et j'avais une vision — je fermais les yeux pour ne plus voir, mais alors j'étais encore plus à la merci de mes images — j'avais la vision d'armées innombrables, tous les soldats de tous les pays peuplant cette plaine aride jusqu'à déborder l'horizon et s'entre-déchirant là — par ma faute. Ma raison révoltée me criait l'absurdité de mon remords, mais elle n'arrivait pas à dissiper la vision qui en était cause. Tous mes sens s'hallucinaient à la fois. Les bruits de la bataille m'assourdissaient et l'odeur de la boucherie me donnait la nausée.

Je me levai brusquement, je quittai mon amie sans rien lui dire. J'errai de voiture en voiture. Ma torture devint intolérable à la nuit, aux lumières. J'avais un cercle autour du crâne. Je ne pus toucher au dîner. D'ailleurs, les fâcheuses denrées que le cuisinier s'était procurées chez les marchands turcs n'étaient pas pour solliciter l'appétit. Je trouvai heureusement du vin, du Pommery brut, je bus. Je prétextai ma migraine pour me coucher aussitôt. Je tombai dans ce demi-sommeil

où la sensibilité ne s'abolit point, mais s'atténue et s'altère : si bien qu'elle fournit de nouveaux fantômes l'imagination délirante, au lieu de rectifier ses erreurs en maintenant le contact entre le monde extérieur et l'intime. Les idoles nocturnes de l'enfance revinrent me visiter; j'étais environné de larves hideuses tapies dans les secrets coins d'ombre ou sous les rideaux palpitants, j'entendais des grondements d'artillerie.

Je fus réveillé de mon cauchemar à Andrinople, où l'arrêt se prolongea. Il y avait des allées et venues sur le quai, dans le wagon. Je finis par sauter à bas de mon lit pour voir ce qui se passait. J'eus peine à ouvrir la porte de ma cabine : le couloir était obstrué de personnages en uniformes, qui entouraient l'Ambassadeur et le suppliaient de rebrousser chemin. M. de Theuil m'expliqua que l'on venait de lui remettre des dépêches du Sultan, qui protestaient des intentions les meilleures, mais n'annonçaient point celle, pure et simple, de céder. En conséquence, et malgré les gesticulations suppliantes de tous les mamamouchis ici présents, malgré leurs lamentations, malgré leurs transpirations d'agonie, nous poursuivions notre voyage purement et simplement.

J'étais si hébété que c'est tout juste si je compris ce que me dit l'Ambassadeur. En revanche, comme je ne perds jamais la vision du détail,

j'observai que M. de Theuil et moi portions, au saut du lit, des pyjamas du même modèle, à dessin cachemire de grandes palmes bleues, jaunes et rouges sur fond rouge-sang. Et cela me tranquillisa soudain : car il me parut que deux hommes affublés de si frivoles costumes ne pouvaient être des instruments de la Providence ni décider du sort de l'Europe.

Je dormis ensuite parfaitement et ne me réveillai plus que fort tard. Nous nous retrouvâmes tous au déjeuner de midi, qui fut fort animé. L'Ambassadeur nous déclara que, toutes réflexions faites, il n'avait nulle envie de pousser jusqu'à Paris, pour en repartir selon toute apparence la semaine prochaine. Il avait donc résolu de faire halte à Budapest, où il attendrait les nouvelles. J'étais libre naturellement de m'y arrêter ou de poursuivre, mais la question ne fut pas même posée, et moi, je n'hésitai point. Je m'installai donc à l'hôtel Hungaria, où je passai une soirée, et, le lendemain, une journée charmantes. J'ai beaucoup de goût pour Pest. C'est une ville luxueuse et confortable, toute neuve avec un aspect ancien. On mange proprement à Hungaria, en écoutant les seuls tziganes qui se puissent supporter. J'y choisis toujours une chambre sur le Danube, et j'aime à regarder le soir les lumières qui, vis-à-vis, dessinent la colline de Bude sommée de son château royal.

L'Ambassadeur s'enferma toute l'après-midi avec son secrétaire pour je ne sais quel travail, et je promenai M[me] de Theuil. Nous allâmes au jardin zoologique; puis nous revînmes au Danube, que nous traversâmes par le pont suspendu; nous fîmes l'ascension de Bude. J'eus enfin l'idée d'aller goûter à l'île Margit, et, n'y rencontrant pas une âme, nous nous avisâmes tout à coup que nous étions amant et maîtresse, ce que nous avions oublié totalement depuis huit jours.

A l'heure du dîner, aucune nouvelle n'était encore arrivée de Constantinople. Par contre, on avait déjà les journaux de Paris annonçant la retraite de l'Ambassadeur, et aussi le départ inopiné d'une escadre pour une destination inconnue. L'indiscrétion était certainement voulue, et il est à croire que ces renseignements émanaient du quai d'Orsay. Mais nous ne trouvâmes rien qui nous pût indiquer l'état de l'opinion en France : car les deux ou trois journaux que nous pûmes lire étaient d'entre les plus réservés. Enfin, le surlendemain, nous eûmes du chargé d'affaires une dépêche longue et explicite, d'où il résultait que le Sultan ne jugeait pas à propos d'attendre nos cuirassés, et qu'il cédait sur tous les points. Le plus prompt retour de l'Ambassadeur était désirable. Theuil résolut de partir le même soir; mais comme il avait l'intention de prendre, aussitôt

l'affaire réglée, un congé fort long, il engagea la marquise à ne point faire d'allées et venues inutiles et à continuer sa route sur Paris. Il me pria de l'y accompagner.

Ce bonheur inespéré ne nous combla ni l'un ni l'autre d'autant de joie que nous voulûmes bien croire : nous ne faillîmes point de nous en témoigner une fort vive, mais par bienséance, et sans être dupes de nos protestations. Nous expédiâmes l'Ambassadeur, et ne partîmes que le lendemain, pour nous arrêter encore tout un jour à Vienne. Les feuilles viennoises nous apprirent que l'escadre avait déjà reçu des contre-ordres en cours de route et remis le cap sur Toulon. Mais je ne pus me procurer aucun journal de France plus neuf, et ce manque de nouvelles authentiques m'irrita les nerfs singulièrement. Je me raisonnais pour me convaincre que je n'avais plus désormais aucun sujet d'inquiétude ; mais on ne vient pas à bout d'un malaise par des déductions et par des preuves, même de fait. Mme de Theuil, constamment muette, avait un air d'égarement et presque de démence qui m'épouvantait. Par superstition peut-être, nous ne profitions pas de notre liberté. Nous avions des arrière-pensées vagues. Nous étions contraints. Le voyage par étapes me harassait, et j'étais découragé sans cause, sans autre cause que cette lassitude qui diminuait ma vitalité.

Quand nous arrivâmes à la gare de l'Est, le matin, ce fut une délivrance pour moi, et, je crois, pour elle aussi, de nous quitter. Je me sentis plus à mon aise, plus à l'abri, dans la voiture où j'étais seul. Aussitôt rentré, j'allai droit à mon cabinet, je tombai assis devant mon bureau, le chapeau sur la tête, le manteau sur les épaules ; et je restai longtemps sans penser à rien, sans bouger, sans regarder, sans voir. Et puis je vis les journaux, qui étaient là, tous, à portée de ma main. Mon soigneux valet de chambre les avait rangés par ordre de dates. Machinalement, je fis sauter les bandes.

Vous savez comme c'est vite fait de lire un journal, tous les journaux, quand on a un peu l'habitude. Il ne me fallut pas dix minutes pour dépouiller toute cette presse, et pour connaître l'opinion. En une semaine, elle avait varié trois fois. D'abord, elle avait accueilli avec une satisfaction unanime la nouvelle de l'envoi d'une escadre dans les eaux ottomanes. Le moindre simulacre de manifestation belliqueuse ravit toujours les Français. Chez nous le peuple est vif, moins à la façon d'un peuple, amateur de guerres et de conquêtes, qu'à la façon d'un monsieur peu commode, amateur de duels, qui ne se laisse pas marcher sur le pied, et pour un oui, pour un non, envoie ses témoins. L'opposition même avait suivi le mouvement, et ses journaux approuvaient de mauvaise humeur,

mais enfin ils approuvaient. Ils se ressaisissaient dès le lendemain, et jouaient de l'argument que j'avais développé moi-même au marquis de Theuil, qu'il était peu français de risquer une guerre pour de l'argent. C'était la deuxième cloche : la troisième sonnait le glas du ministère. Le rappel brusque de l'escadre avait dérouté ses partisans autant qu'il avait indigné ses ennemis ; et l'on trouvait à bon droit insensée cette reculade, avant que les promesses du Sultan eussent reçu aucun commencement d'exécution.

Tout cela m'était fort égal : je ne m'intéressais point au sort du ministère. Mais je ne perdais rien pour attendre et j'allais aussi avoir mon paquet. Ayant commencé ma revue des journaux par les plus sérieux et les plus décents, je n'y rencontrai point de commentaires trop absurdes, et une seule allusion — incompréhensible — à certains dessous prétendus de l'affaire. Mais le journal qui la risquait, qui se targuait de traditions de bonne tenue, refusait jusqu'à plus ample informé de donner créance à de certains bruits, et s'excusait de s'en faire l'écho. Je recourus aussitôt à une gazette moins bégueule et j'y trouvai un réquisitoire contre l'Ambassadeur, l'Ambassadrice et moi, qu'on eût dit que j'avais inspiré moi-même : il reproduisait point par point l'acte d'accusation que ma conscience chimérique avait naguère dressé contre

nous. Il ne le reproduisait pas mot pour mot : la diatribe était écrite en langue verte, et je vous fais grâce des épithètes que nous y essuyions tous trois, qui n'ont cours que sur les boulevards extérieurs. Cela s'intitulait : « Une affaire de canapé ». Il y avait de l'esprit. Il y avait aussi le pédantisme actuellement à la mode dans cette littérature : car elle amalgame volontiers la doctrine à l'ordure du pamphlet, et les écrivains qui s'y emploient sont des espèces de penseurs-arsouilles.

La lecture de cet article fit sur moi un singulier effet. Encore une fois il ne contenait rien que de faux, sauf la révélation de mon intrigue avec la marquise de Theuil ; mais je n'en pouvais nier la vraisemblance, dont j'avais été moi-même récemment dupe : je recommençais de l'être en voyant mes propres divagations couchées par écrit sous la signature d'un autre. J'eus de nouveau l'hallucination du crime, le vertige d'une certitude que je savais mensongère. Je sentis un grand froid, et ma raison s'échapper. Le détail de mes relations avec la marquise de Theuil était rapporté si exactement que je n'osais plus dire, je n'osais plus croire que le reste fût inventé. Le lieu même, les heures de nos rencontres, le nom de la vieille infâme qui nous prêtait son logis, tout y était. C'est à se demander si nous n'avions pas été surveillés continuellement par une police à la solde du

pamphlétaire. Ah! quant à ma pauvre amie, son sort était bien réglé, elle était bien déclassée, bien perdue... L'entrée de mon domestique interrompit mes réflexions brusquement. Je dus lui remettre mon chapeau, mon paletot. Et quand je restai seul après cette brève diversion, alors seulement je m'avisai des conséquences premières, fatales, de l'outrage que j'avais reçu. On ne poursuit pas ces gens-là devant les tribunaux : ce serait faire leur jeu. On ne risque pas le scandale d'un procès. Rien n'était possible que ce que l'on appelle — improprement — une réparation par les armes.

L'idée d'un duel nécessaire, qui aurait dû me remonter — car je suis assez batailleur —, me déprima encore plus. Je me sentais si peu atteint par les grossièretés de mon insulteur que je n'avais, à franchement parler, aucune animosité contre lui. Le vocabulaire de la polémique est devenu si poivré qu'on se blase, et les plus chatouilleux ne s'affectent guère de voir accolés à leurs noms d'intolérables adjectifs. La mesure étant cette fois un peu dépassée, la formalité du combat singulier devenait inévitable : je m'y soumettais parce que je sais vivre, mais je manquais de conviction. Je ne pensais même pas à me soulager par des représailles verbales ou par des voies de fait : je n'étais pas altéré de vengeance. Je me rendais seulement compte qu'il m'eût été com-

mode que le drôle fût supprimé. Si je l'avais tenu là, peut-être qu'en dépit de ma répugnance à tuer, je lui aurais enfoncé un couteau dans le cœur bien tranquillement, mais aussi sans raffinement, d'une main nonchalante : j'eusse préféré d'ailleurs qu'un autre se chargeât de la corvée, ou même la Providence, qui dispose des morts subites. J'avais intérêt à sa suppression : je la souhaitais donc; mais je ne me souciais aucunement d'en être l'auteur ou non, pourvu que le résultat fût acquis.

Je me mépris à cette mollesse et me soupçonnai de manquer de bravoure. Aussitôt, je réagis, par respect humain : c'est un sentiment que j'éprouve surtout quand je suis seul; car je ne pose jamais pour la galerie, mais pour moi-même quelquefois. Je décidai brusquement que tout serait réglé dès ce matin et, vers onze heures, j'allai chez la princesse Yashvine. Je trouvai Serge dans l'atelier : il me sauta au cou. Ce geste, qui d'abord me surprit, me rappela que j'arrivais de voyage après une absence de plusieurs mois. Je mis un terme aux effusions et, sans préambule, j'exposai mon affaire avec un sang-froid dont je fus content. Serge, par contre, ne put dissimuler son trouble que je jugeai excessif. Il est vrai que, dans son pays, tous les duels sont sérieux et la plupart mortels. Cette pensée me suggéra par contraste une soudaine et absolue certitude que j'échangerais le lendemain

avec mon adversaire deux balles sans résultat. Il m'apparut que, dans ces conditions, cela ne me coûterait pas davantage, et serait plus convenable, d'en échanger quatre ; et je fus dès lors résolu à exiger ce chiffre.

Serge subit enfin la contagion de mon calme. Il acheva de détendre ses nerfs en me pressant les deux mains avec une meurtrière violence; puis il se mit à discuter posément et sagement le choix de mon second témoin. Il me proposa un sien cousin, qui l'était également du marquis de Theuil, et me remontra l'avantage moral d'être secondé sur le terrain par un membre de la famille du mari. Cette juste remarque me fit repenser à ma maîtresse, que je vous avoue que j'oubliais. Je sentis la convenance de l'aller voir au plus tôt, et je quittai Serge après lui avoir donné mission de s'assurer de son cousin. Je devais, à midi et demi, revenir à l'hôtel Yashvine pour déjeuner.

Je ne doutais point de trouver la marquise dans les transes, et ce spectacle ne me paraissait pas excellent pour un homme qui doit s'épargner les émotions ; mais comme il ne m'était pas permis de m'y soustraire, je préférai en finir tout de suite. Je fus presque désappointé de constater dès les premiers mots que mon amie ne savait rien du tout. Elle ne s'était encore occupée que de ses rangements. Je n'allais point la tirer de sa quiétude,

et je ne prolongeai point ma visite, qui était dès lors sans objet. Rentré chez moi, je compulsai de nouveau les feuilles, et je vis que le fâcheux article avait été reproduit un peu partout. Il n'est plus d'usage que l'on discute sérieusement des accusations de cette sorte : on les admet ou on les rejette sans examen, suivant que l'on est ou que l'on n'est pas du parti de celui qu'elles visent. Aussi mes ennemis politiques étaient-ils unanimes à crier haro sur moi ; seulement, mes alliés d'hier, qui se méfiaient de ma tiédeur, avaient une façon de me défendre qui équivalait à me lâcher. J'en fus impressionné assez péniblement, et j'eus appétit de revoir Serge, de qui au moins j'étais sûr.

Il ne rentra que fort tard, et je fus obligé de me mettre à table en tête-à-tête avec la princesse. Je me serais passé de sa présence. Et puis je n'avais faim que pour un déjeuner ordinaire, et la seule lecture de l'interminable menu me désespéra. Mais je pris sur moi, pour éviter les questions de la dame, qui était fort tourmentante quand on ne mangeait pas de tout. Je me forçai et m'en trouvai bien. Je me réparai malgré moi. Le pire ennui fut de subir une de ces conversations qui étaient la spécialité de Mme Yashvine, et où il fallait que son partenaire ne tarît point, tandis qu'elle-même ne faisait que hocher du nez et mugir sourdement. Par chance, je ne manquais pas de matière, revenant de

voyage. J'en fis des récits à tort et à travers, et les grognements de mon hôtesse me témoignèrent qu'on me goûtait. J'avais peur qu'elle ne m'interrompît pour me mettre sur l' « affaire » : mais elle ne lisait pas les journaux et n'était jamais au courant de rien.

Elle se retira enfin à l'instant même où Serge arrivait, et j'eus sans languir le récit des démarches qu'il venait de faire. Il les avait déjà poussées bien plus loin que je n'eusse osé croire. Non seulement il avait obtenu le consentement de son cousin, mais tous deux s'en étaient allés aussitôt chez mon adversaire, et l'ayant, vu l'heure, rencontré chez lui, à table, avaient pu requérir un rendez-vous pour l'après-midi avec ses témoins. — Je pense que cet homme de précaution en gardait de tout prêts dans la coulisse.

Dès que je sus le principe de la rencontre accepté, le peu d'agitation que me causaient encore l'incertitude et l'attente cessa, mon calme devint extraordinaire. Il se fit en moi comme un grand silence. Serge déjeuna en quelques minutes : il n'avait que le temps de courir à la conférence des témoins. Je lui répétai mes instructions, en maintenant mon exigence de quatre balles, et notre prochain rendez-vous fut fixé à cinq heures, chez moi.

D'ici là je n'avais absolument rien à faire : je me rendis chez la marquise de Theuil. Je n'éprouvais

nul désir de la voir, et je vous confesse que j'y allais par cabotinage, pour utiliser mon pouvoir de dissimulation. J'étais très fier de mon assurance et de ma tenue : il me plaisait de jouer la difficulté. Je ne m'exagérais d'ailleurs point la valeur ni le mérite de mon courage ; j'en reconnaissais deux espèces : le vrai, qui est une exaltation de la vitalité, et un autre, qui peut, à l'occasion, n'être qu'un indice d'atonie. J'attribuais modestement le mien à une extrême fatigue, physique et morale. J'avais comme une envie de dormir, qui était peut-être une envie de mourir. Déjà les choses m'étaient indifférentes, comme à ceux qui ne peuvent plus ouvrir les yeux. Il faisait beau, la saison était ardente et précoce, et le renouveau parisien me rappelait les impatiences du printemps russe. Je marchais à tout petits pas, pour lentement jouir de cette volupté de l'air : elle m'était indifférente. Et je me demandais si cette indifférence n'était pas le présage d'une mort prochaine : et cela encore m'était indifférent.

Je trouvai cette fois M[me] de Theuil consternée : elle venait enfin de lire les journaux. Une Française n'aurait pu les lire sans deviner que j'allais me battre ; mais ces procédés-là n'étant point usités dans les pays de langue anglaise, elle ne soupçonnait point que je courusse le moindre risque, et ne pensait qu'à elle-même, qu'elle jugeait perdue. Je ne me sentis point capable d'avoir sérieusement pitié

d'elle. Son malheur ne me paraissait point comparable à celui de mourir pour de bon, et je me répétai à part moi la plaisanterie bien connue, « qu'il n'est aucune personne sensée qui ne préfère de beaucoup le déshonneur à la mort. » Je lui débitai, sans aucun entrain, les banalités qui sont de mise en pareil cas. Je lui protestai que je ne l'abandonnerais jamais, et que mon amour lui tiendrait lieu de considération. A vrai dire, je ne l'aimais pas plus à cette heure que je ne m'aimais moi-même. On ne tient à autrui qu'en fonction de soi, et l'abolition chez un être de la tendance à persévérer dans l'être implique, si je puis dire, le suicide de ses sentiments en même temps que de sa personne.

Cette idée de suicide me fit faire une petite digression, et j'observai que l'on a raison de nier le courage à ceux qui se tuent — j'entends le vrai courage : car la perte de l'instinct d'être, qui rend concevable et possible une mort volontaire, est une dépression de la vitalité, et l'espèce d'intrépidité inhumaine qui en résulte est ce même courage négatif, d'où je tirais alors mon sang-froid.

Je fis ensuite réflexion que nous avons deux moyens contraires, mais également efficaces, pour vaincre la douleur, qui sont, l'un de l'endurer, et l'autre d'en supprimer la sensation : je demandai à Mme de Theuil pourquoi elle ne s'était pas délivrée de sa peine en prenant, comme d'habitude, de

l'éther. Dans son désarroi, elle n'y avait seulement pas songé. Elle en absorba aussitôt une forte dose et m'en offrit. J'en faillis prendre, mais je m'avisai que l'odeur me trahirait auprès de mes témoins, et qu'ils me soupçonneraient peut-être d'avoir eu quelque faiblesse. Je m'abstins donc; puis cette odeur à laquelle je venais de prendre garde, qui flottait autour de moi, me devint insupportable. Je me sentais aussi des impatiences : il me parut que cela n'était pas bon pour mes nerfs, que je devais ménager; je me retirai assez brusquement. En disant adieu à Mme de Theuil, je n'omis point que nous nous voyions peut-être pour la dernière fois, et cette remarque ne me causa nulle émotion.

Je respirai toutefois plus à l'aise quand je fus dehors. Je rentrai chez moi, où j'attendis mes témoins environ cinquante minutes. Ils arrivèrent et me dirent dès la porte que c'était pour le lendemain onze heures. Je me trouvai encore mieux de cette certitude, et je descendis un degré de plus dans l'indifférence. J'invitai Serge et le cousin à me rendre compte de leur mission, mais ce fut plutôt par politesse.

J'appris que l'on n'avait contesté en aucune manière ma « qualité d'offensé », et que l'on s'était soumis de bonne grâce à toutes mes exigences. Quatre balles seraient donc échangées, au commandement régulier d'un à la seconde, et à la

distance de vingt mètres. Ces vingt mètres devaient être mesurés exactement, à la chaîne d'arpenteur. Les pourparlers, fort brefs, étaient devenus presque cordiaux quand mes témoins, se trouvant en présence de gens qui faisaient autorité en la matière, avaient spontanément proposé de s'en remettre à l'un d'eux de la direction du combat. L'on devait, au reste, se réunir encore une fois dans l'après-midi pour faire charger les pistolets et sceller les boîtes. Quant au lieu de la rencontre, les relations sportives de mon adversaire lui avaient permis d'obtenir le parc de Saint-Ouen. Il était convenu que les portes n'en seraient ouvertes qu'à notre arrivée, et refermées sur nous, pour éviter autant que possible l'intrusion du public. L'engagement était pris de part et d'autre de ne communiquer aucun procès-verbal avant le duel ; mais il y avait peu d'apparence que le secret pût être gardé.

Je remerciai mes témoins avec l'effusion qui est de règle. Serge me proposa son chirurgien ; mais j'en ai un et je m'avisai qu'au fait il vaudrait mieux le lendemain partir de chez lui que de chez moi, pour dépister les curieux qui pourraient me guetter à ma porte. Je voulus aller sans délai l'avertir que je comptais sur lui, et je m'apprêtai à ressortir. Serge me demanda si je ne jugeais pas aussi à propos de passer chez Gastine Renette pour me faire un peu

la main. Je lui repartis que cela ne m'avancerait pas à grand'chose, attendu que je n'avais touché un pistolet de ma vie. Mes témoins me regardèrent avec stupeur et me demandèrent pourquoi j'avais exigé précisément le pistolet et des conditions si rigoureuses. Je ne sus que répondre. Je ne pouvais pourtant pas leur avouer que je m'étais décidé tout à fait par hasard, pour avoir pensé la phrase : « deux balles échangées sans résultat », que cela m'avait suggéré d'en échanger quatre, et qu'au surplus je n'attachais aucune importance à rien. Je vis qu'ils me considéraient comme un peu fou, mais que cette incroyable insouciance leur arrachait de l'admiration : je ne pus me défendre de m'admirer à leur exemple, encore que je ne fusse point dupe de ma vertu.

Après ma visite au docteur, j'allai pourtant rejoindre Serge chez Gastine Renette. On me donna un pistolet, on me dit comment il fallait tirer au commandement, et je mis ma première balle en plein dans la silhouette : ainsi des autres; je finissais par y prendre goût, et je riais de voir que cela fût si facile, sans réfléchir que cela l'était sans doute pour mon adversaire autant que pour moi. De temps à autre je me tâtais pour vérifier si j'étais toujours aussi calme : je l'étais de plus en plus. Je me demandai si par hasard je ne jouais pas la comédie. Sans le décider précisément, je songeai

combien j'y devais avoir de mal si je la jouais, et je refusai de dîner avec Serge, préférant soi-disant me recueillir. Je rentrai chez moi, je me commandai un repas léger mais appétissant, et, comme disent les militaires, je « fis suisse » : cette locution est vulgaire, mais je trouve qu'elle exprime à merveille les petites jouissances égoïstes du célibat.

Après dîner, je m'installai dans un bon fauteuil, et je relus le duel de *René Mauperin*, qui ne troubla pas ma digestion. Satisfait de cette nouvelle épreuve, je feuilletai, pour changer, un livre assez gaillard du dix-huitième siècle, qui ne m'intéressa point du tout. Je glissais même tout doucement au sommeil lorsqu'il survint un incident fort bizarre, du moins vu la circonstance. L'électricité s'éteignit dans toutes les pièces à la fois, il fut impossible de rétablir le courant, et je dus m'éclairer d'une seule bougie, qu'on retrouva, par chance, au fond d'une armoire. Cette extinction brusque avait bien l'air d'un funèbre présage, et un homme superstitieux en eût conçu de l'épouvante. Je n'en fus point affecté : je pensai toutefois, par association d'idées, qu'il pouvait être raisonnable de mettre mes affaires en ordre et de rédiger un bout de testament; mais cela m'ennuya et je me couchai.

On dit que la position horizontale suggère de cruelles images à ceux qui vont se battre le

lendemain : je ne notai rien de tel dans l'espèce. Je dormais déjà debout : je dormis encore mieux au lit. Trois ou quatre heures plus tard je m'éveillai, une minute, juste le temps qu'il fallait pour constater que cette nuit se passait en vérité très bien. Je m'étais éveillé sur le côté gauche, je me retournai sur le côté droit, je me rendormis, et je me réveillai de nouveau, exactement comme d'habitude, au premier coup de huit heures.

J'eus plaisir à penser que tout serait terminé bientôt. A neuf heures et demie, je sortis. Quelques reporters me guettaient. Je pris un fiacre à l'heure et me fis conduire d'abord chez Gastine. Cinq ou six fiacres me suivirent jusqu'à l'avenue d'Antin; mais on eut la discrétion de me laisser entrer seul au tir. Je m'exerçai avec autant de bonheur que la veille. Seulement, comme il faisait grand vent dehors, je ne doutai pas que, sur le terrain, mon habileté inattendue ne fût de nul effet.

J'allai ensuite chez mon chirurgien, toujours escorté. Je le trouvai dans une agitation qui me surprit. Il se donna la peine de m'expliquer comment je devais me tenir, m'effacer, me servir de ma hanche droite comme d'un bouclier; il m'étourdit de détails anatomiques sur les organes internes qu'il est plus ou moins intéressant de garantir. Je l'écoutais docilement, posément. Je n'avais pas même de répugnance à imaginer, si je puis dire, la violation de

mon domicile corporel par un corps étranger. Je me figurais nettement tous les endroits où la balle pourrait se loger sans lésions graves, et d'où elle serait extraite sans douleur grâce aux anesthésiques. Il paraît que les patients n'ont pas d'ordinaire le sens chirurgical si développé : mon bon docteur me déclara, avec une familiarité émue, que j'étais « renversant ». Mes témoins, qui venaient d'arriver, me félicitèrent dans les mêmes termes. J'allumai une cigarette et nous partîmes pour Saint-Ouen. Nous avions bien maintenant douze voitures à nos trousses, et je dis que notre cortège avait l'air d'une noce. On s'extasia sur la drôlerie de cette remarque, ce qui me parut trop complaisant.

Les grilles du parc ne s'ouvrirent, comme il était convenu, que pour les deux landaus, et furent aussitôt refermées; mais tous les journalistes trouvèrent moyen d'être du bon côté quand on les ferma, sauf un seul, un Américain fort ventru, qui d'ailleurs risqua l'escalade. Nous trouvâmes aussi plusieurs photographes installés d'avance sur le lieu du combat. Le spectacle me parut pittoresque, mais j'étais surtout curieux du visage de mon adversaire, que je ne connaissais pas. Il me déplut — sans parti pris. Il était fort vieux et d'une pâleur livide. Il avait un foulard noir autour du cou, sa redingote noire semblait faite exprès pour la cir-

constance, enfin on sentait un professionnel du duel. Nous nous saluâmes courtoisement.

Puis nos témoins nous démunirent de nos portefeuilles, de nos porte-cigarettes, de notre argent et de nos montres. Pour dissimuler le col blanc de ma chemise, je relevai le collet de ma redingote, que je fixai d'une épingle qu'on me prêta. J'étais un peu frileux : un gros nuage cachait le soleil, le vent soufflait toujours, et la place était fort découverte. Des buissons bas l'entouraient, il n'y avait aucun repère. On tira au sort les places, on mesura la distance, on nous plaça enfin. Le directeur du combat prit position très loin, à ma droite; les témoins, médecins et spectateurs, de l'autre côté, et beaucoup trop près.

Le directeur nous répéta les conditions de la rencontre, et que nous devions tirer entre le commandement « Feu! » et le commandement « Trois! » Puis il revint vers nous et nous remit, en commençant par moi, les pistolets. Je le remerciai à voix haute. Il reprit son poste et demanda si nous étions prêts. « Oui », dis-je tout aussitôt. Mon adversaire tarda un peu de répondre : « Oui ». A ce moment le vent souffla avec force dans la direction des témoins et des spectateurs. Ces derniers, instinctivement, s'abattirent tous dans l'herbe, et je souris de leur peur que je ne partageais pas. Les témoins, émus, oublieux de leur propre danger,

étaient restés bravement debout. J'entendis la syllabe « Feu », et je fis ce raisonnement instantané : si je tire tout de suite et que je le descende, il ne tirera pas. Je pressai la détente au commandement « un », ma balle se perdit, et je dus attendre exactement deux secondes, avant de voir là-bas la petite fumée, d'entendre la détonation, de me rendre compte que je n'étais pas atteint. Le directeur du combat me retirait déjà le pistolet des mains et m'en donnait un autre. Je le remerciai comme précédemment, d'une voix assurée, mais un peu trop haute.

Le second échange de balles s'opéra comme le premier, sauf que la récidive éveilla en moi, à l'improviste, l'appétit héréditaire de meurtre, et que j'employai ces trois interminables secondes à bien viser, avec le ferme propos de faire mouche. J'en perdis bien une supplémentaire à regretter d'avoir raté mon coup. Mais je sentis monter à ma gorge, comme un flot qui noie tout, et qui me suffoquait, une prodigieuse joie de vivre. Cette joie fut le premier sentiment depuis la veille dont j'eusse à dissimuler l'inconvenance. J'y réussis ; je crois que mon visage demeura impassible ; et je n'avais pas bougé. Je rendis mon pistolet ; de l'autre main, je détachais l'épingle, je rabattais mon col. Lorsque je fus rajusté, correct, je fis un grand salut et je me retirai en arrière de quelques pas.

Mon médecin, mes témoins m'entouraient, me serraient les mains. D'autres, qu'il ne me semblait que très vaguement reconnaître, vinrent aussi me féliciter de ma tenue. Je souriais comme un enfant sage à qui on fait des compliments. J'étais dans un état d'âme de distribution des prix. Je me rappelai celle de l'année de la guerre, supprimée en raison des événements; et j'eus, par association avec ce souvenir de guerre, le sentiment d'être un soldat qui vient de se battre, et dont les camarades sont morts, et qui est joyeux de survivre, joyeux comme un enfant. Les sympathies inespérées qui se manifestaient autour de moi me touchaient; j'étais bon, j'étais optimiste; je remerciais au hasard tout le monde, mais j'aurais bien voulu être seul. Enfin les gêneurs disparurent; les quatre témoins s'enfermèrent dans une maison de garde pour rédiger le procès-verbal; je demeurai seul, longtemps; — oh! je ne m'ennuyais pas; je ne me lassais pas de vivre; vivre me suffisait, sans autre divertissement. Et je regardais avec tendresse les premiers petits bourgeons sur les arbres.

Mes témoins revinrent. Ils me lurent le procès-verbal, auquel je ne prêtai pas la moindre attention. Je les remerciai encore de tout mon cœur. Mais comme on ne peut pas éternellement se congratuler et qu'ils avaient chacun quelque chose à faire, on se quitta. Il se trouva que seul je n'avais

rien à faire — qu'à déjeuner. Je m'aperçus que j'avais terriblement faim, et je me mis en quête d'un bon restaurateur, le plus proche possible du quartier perdu où j'étais. J'allai chez le père Lathuile, où je me festoyai moi-même comme l'hôte le plus honoré, près d'une heure et demie durant. La griserie du cigare me portant à philosopher, j'esquissai mentalement un essai sur le duel, où je n'évitai pas le lieu commun. « Qu'est-ce que ça prouve? » murmurai-je; et cela me fit soudain penser que mon duel, en effet, ne prouvait rien du tout. Pour avoir échangé quatre balles sans résultat, je n'en étais pas moins un homme moralement tué. Qui oserait me recevoir? J'étais seul au monde.

Croiriez-vous que cette idée, loin de m'accabler, me flatta? J'étais seul, mais je me sentais capable d'être seul. J'étais seul, ainsi que « l'homme le plus grand est le plus seul. » Et puis Mme de Theuil me restait. Je sentis que je devais l'aller voir : je différai, craignant de la trouver moins ferme que moi, et en des dispositions peu en harmonie avec les miennes; mais toutes mes facultés actives avaient ressuscité en même temps que ma tendance à persévérer dans l'être, hier provisoirement abolie; l'idée d'un devoir, même importun, fouetta ma volonté, et j'allai chez la marquise, tout en me promenant.

Je passai devant la loge du concierge, sans m'arrêter; je montai l'escalier rapidement. A mon coup de sonnette, un inconnu vint m'ouvrir, qui n'était pas un domestique. Il me demanda mon nom; puis il me dit que je ne pouvais pas entrer, parce qu'on était en train de reconstituer la scène du drame. Je n'eus pas le temps de lui demander quel drame, ni même de m'étonner de cette expression; car la porte du salon qui donnait sur la galerie, et où j'entendais plusieurs voix, s'ouvrit: je vis toute la pièce d'un regard instantané; et l'on avait si bien reconstitué en effet le drame que j'en eus la soudaine, la totale vision en même temps que l'intelligence — l'intelligence, si je puis dire, ensemble nette et stupide.

La marquise était étendue sur la même chaise longue où, la veille, je l'avais laissée à demi grisée d'éther; mais l'odeur de l'éther se combinait aujourd'hui avec celle du chloroforme. Un mouchoir cachait le visage, et je compris qu'elle avait bu l'éther d'abord, pour s'étourdir, puis qu'elle avait déplié ce mouchoir, qu'elle l'avait posé sur son visage, qu'elle avait versé le chloroforme, et qu'elle s'était endormie et ne s'était plus réveillée. J'entrai dans le salon d'un pas automatique. Le cadavre m'attirait. Je le contemplais de mes yeux agrandis, fixes. Le choc brusque avait aboli ma sensibilité, laissant l'intelligence entière. Je n'éprouvais

aucune surprise, aucun sentiment de deuil et d'amour; mais je me rendais compte des choses. J'entendais ce qu'on disait tout autour de moi, les réflexions, les hypothèses qu'on faisait, et à part moi je les critiquais. Je savais à quoi m'en tenir. On doutait encore du suicide. On pouvait à la rigueur supposer une imprudence, un accident; moi, je savais bien qu'elle était morte de propos délibéré. Et je comparais nos destinées : le même scandale nous avait atteints tous les deux; seulement elle en était morte, moi non. Et le contraste de sa mort me faisait apprécier davantage le privilège de vivre. La phrase d'hier me revint : « Il n'est aucune personne sensée qui ne préfère de beaucoup le déshonneur à la mort. »

Je sortis du logis funèbre, je m'en allai dans la rue, à l'air, avec la satisfaction féroce de vivre, de vivre quand même — déshonoré, paria, au ban de la société, n'importe : vivant. Je voyais bien qu'il était révoltant de ne pas être ému, quand je venais de perdre dans des circonstances effroyables la femme que j'aimais... C'est qu'il faut que je vous avoue : à cette minute-là, justement, je ne l'aimais pas. J'étais trop vivant, particulièrement aujourd'hui : la mort mettait entre nous trop de différence, et comme une mésintelligence. Je me disais en parodiant le style liturgique : « Elle n'est plus, et moi, je suis celui qui suis. » Je vais vous avouer encore une chose abo-

minable : je lui en voulais de me gâter tout de même un peu, par sa mort, la joie de vivre dont je prétendais jouir au moins aujourd'hui avec plénitude.

Je rentrai chez moi, j'étais las; je me reposai sans dormir, mais ma pensée s'interrompit. Les commentaires que je lus dans les journaux du soir sur le duel et sur l'autre fait-divers m'éclaircirent de l'état de l'opinion à mon égard : elle était ce que j'avais prévu. Je lus aussi qu'on avait télégraphié à l'Ambassadeur, naturellement, et cela me fit pour la première fois penser qu'il allait venir. J'étais bien sûr qu'il affecterait de ne prêter aucune créance aux mauvais bruits et qu'il ne me chercherait pas querelle; mais je ne pouvais cependant pas me trouver face à face avec lui. Alors je n'aurais donc même pas le droit d'aller à l'enterrement? Les premières larmes me vinrent aux yeux, mais j'étais trop las.

Ce n'est que le lendemain matin, au réveil, que mon cœur se détendit. Je pensai tout simplement que je ne verrais plus celle que j'avais tant aimée, et je me mis à pleurer comme un enfant, comme le jour où mon enfant était mort. Mon égoïsme odieux de la veille était bien vaincu. Ah ! comme cela m'était égal de vivre, maintenant! Et le reste aussi m'était égal : je me moquais bien d'être un homme taré, fini! Mais partir! partir! Puis je m'avisai que, si je ne devais pas me montrer, je ne pouvais

pas non plus avoir l'air de fuir. Il fallait rester en France, à Paris, jusqu'après l'enterrement. Je m'enfermai chez moi, et j'attendis. J'attendis cinq jours. M. de Theuil n'arriva de Constantinople que le troisième jour; la cérémonie eut lieu ce jour-là; et j'attendis deux jours encore, pour lui laisser le temps de me provoquer, si par hasard il lui plaisait. Je ne faisais à la lettre rien que compter les heures lentes. Je regardais ma montre. De temps à autre, je pleurais, à peu près machinalement. Ou bien je lisais, comme un enfant à qui on a recommandé de s'occuper pour ne pas faire de bruit.

Le cinquième jour, je me sentis libéré: je fis mes malles. Je voulais d'abord me dépayser, aller loin. Je poussai d'une traite jusqu'à Naples. J'y arrivai très fatigué; mais je comptais trouver un bon gîte au Grand Hôtel : il y avait foule, je ne trouvai qu'une chambre misérable. Alors je repartis le soir même pour Palerme, bien que la mer fût démontée. Je passai une affreuse nuit, et au matin je débarquai sur un quai morne où des enfants déguenillés marchaient dans la boue les pieds nus, et où des chariots peinturlurés de scènes mythologiques ou romantiques roulaient cahotés parmi les flaques, sous la pluie.

Je hais l'insécurité de la température : je voudrais, lorsque que j'ai quitté Paris pour aller vers une contrée méridionale, y trouver tout de suite le

ciel serein, le soleil ardent. Je ne reconnus pas la Sicile que j'avais imaginée, où il ne pouvait pas pleuvoir; et capricieux comme je suis, surtout en voyage, peut-être aurais-je quitté Palerme aussi vite que j'avais quitté Naples, si je n'eusse, un peu par hasard, élu domicile à la Villa Quisisana, qui me plut par son éloignement et sa séparation de la ville. Malgré la foule des voyageurs que j'y sentais vivre autour de moi, j'y goûtai cet isolement, cette joie d'être inconnu aux autres ou indifférent, cette liberté qui n'est possible qu'à l'hôtel. J'aimais aussi ce luxe à prix fixe, tous ces objets desquels on use et qui ne vous appartiennent pas, qu'on ne ménage pas, que l'on peut briser sans chagrin. Je résolus de ne plus vivre qu'à l'hôtel comme certains Américains, et, après plusieurs mois d'absence, je retournai à Paris pour faire une définitive liquidation.

Je n'osai point donner congé de mon appartement, par préjugé, ou par respect humain; mais je fis mettre les meubles au milieu des pièces, sous de grands draps, et je tins les persiennes closes. Je m'occupai d'Euphorion, à qui je donnai mon notaire pour correspondant; je le plaçai dans une maison d'éducation à la mode nouvelle; j'ordonnai qu'on l'expédiât chaque année pour plusieurs mois en Allemagne et en Angleterre. Puis je repartis, cette fois pour l'Égypte. Je me rappelai

que j'avais désiré à Constantinople une petite maison juchée avec son jardin au sommet d'une des tours du rempart, comme un bouquet de gui à la plus haute branche d'un chêne. J'avais fait ce rêve romanesque de l'acheter sans qu'on le sût, et d'y vivre disparu, ignoré. Je réalisai mon rêve ancien, mais ailleurs, près de Louqsor, au seuil du désert.

La Thébaïde, où les premiers solitaires chrétiens ont rêvé, prêta ses âpres horizons à mes rêveries de solitaire anti-chrétien. Dans cette retraite, j'atteignis la quiétude équivalente au bonheur, ou préférable. Le secret de mon ataraxie est que j'étais véritablement libre. Plusieurs prétendent s'affranchir, ils ne s'affranchissent jamais totalement de la gêne sociale : ils demeurent les esclaves de quelque préjugé moral, de quelque principe traditionnel, ou au moins de leur bonne réputation. Moi, j'avais un magnifique privilège : j'étais déshonoré.

J'étais « par delà le bien et le mal », et non pas en théorie seulement, mais en pratique. Il est certain que les gens du peuple, qui n'ont pas le sentiment du point d'honneur, sont bien plus libres que l'élite, qui l'a raffiné : j'avais reconquis cette liberté du peuple sans me ravaler à son rang, et sans abdiquer aucune de mes prérogatives.

J'étais heureux et orgueilleux de mon déshonneur de fait : il ne diminuait en rien le respect que

j'avais de moi-même. J'examinais fréquemment ma conscience, pour le plaisir de la trouver nette. Je ne me reprochais plus rien, pas même de n'avoir pas aimé Louise — j'avais racheté le péché ancien en adoptant Euphorion —, pas même de négliger mon fils adoptif : car je le négligeais justement, pour le punir d'avoir osé un jour entrer en concurrence dans mon cœur avec Mme de Theuil que j'aimais.

Mais à présent je n'aimais plus rien ni personne; je n'avais point d'affection, point de regret. Je ne m'occupais que de mon intelligence : je la jugeais parvenue à son degré suprême. Je m'en allais l'admirer parmi les ruines de Thèbes auxquelles je la trouvais ressemblante. J'étais fier de son architecture massive et stable, de ses lignes droites, de ses ornements sobres, et du bel ordre de mes idées qui se développaient comme des processions le long des portiques.

Mes pensées abstraites étaient aussi claires et aussi définies que mes perceptions des objets. La lumière de ce pays précise les contours comme la lumière du nord les enveloppe. L'esprit s'y simplifie. Tout se dessine avec netteté, dans la réalité comme dans le rêve. Les couleurs sont tranchées, heurtées, sans nuances.

Souvent je pensais à la mort, sans crainte aucune, comme je vous ai dit qu'on y pense en

Égypte, parmi tant de morts dont les restes ne sont pas anéantis ni corrompus. J'en arrivais à ne pas plus concevoir la peur de n'exister plus, que l'absurde et rétrospective peur de n'avoir pas encore, si longtemps, existé. Tout ce qui me donnait un avant-goût de la mort me devenait plaisant. J'aimais l'été insupportable, qui brise les forces, qui suffoque et qui procure l'inconscience. J'aimais le sommeil estival, comparable au sommeil hivernal des animaux que, dans nos climats, le froid tue périodiquement, provisoirement.

Nulle vie ne pouvait sembler plus définitivement close que la mienne. J'étais dans mon tombeau. Je ne songeais pas, je n'aspirais pas à en sortir... Et pourtant, je devais renaître encore, d'une façon si imprévue, si brusque, si totale!...

Diverses affaires m'appelèrent à Paris. Je n'y avais été vu de personne lors de mes précédents voyages, grâce aux précautions que je prenais, ou par chance. Le hasard ne me servit pas de même cette fois, et je ne pus mettre le pied dehors sans rencontrer d'anciens amis. Je ne remarquai point qu'ils hésitassent le moins du monde à me saluer.

Il n'y eut d'hésitation que de mon fait : car aux deux ou trois premières épreuves, c'est moi qui, redoutant l'affront, balançai à prendre l'initiative de reconnaître. Mais je lus sur le visage de ceux que je coupais une expression si quêteuse de

saluts quelconques, même du mien, un tel effroi des secrets motifs de ma réserve si, par hasard, je ne les saluais pas, que je les devinai tous véreux, à la merci d'une révélation, précairement considérés, ou tolérés par le monde jusqu'à nouvel ordre en vertu d'une espèce de loi de sursis. Je me rappelai que les théoriciens modernes de la civilité puérile et honnête recommandent bien de ne jamais dire par plaisanterie, dans la meilleure société : « Le torchon brûle », parce qu'on risquerait de voir trop de gens s'évanouir de terreur.

En somme, je jouais là une variante des innombrables saynètes intitulées *Les deux sourds*, *Les deux timides*, etc., et je faisais peur aux gens que par peur je ne saluais pas. Vous pensez que je ne tardai guère de recouvrer toute mon assurance. Après le coup de chapeau, je risquai la poignée de main. La plupart des gens avec qui j'échangeai quelques mots me semblèrent ignorer tout à fait que j'eusse disparu de la circulation depuis plusieurs années. Les autres, qui voulurent bien prendre garde qu'ils ne m'avaient pas vu depuis longtemps, ne conservaient aucun souvenir des causes de mon éclipse ; et quand je leur disais que j'avais voyagé hors frontières, ils me marquaient ce naïf étonnement des Parisiens, qui ne conçoivent pas que l'on se puisse passer d'eux.

Je démentis en une minute toute la philosophie

d'ermite sur laquelle je vivais depuis mon expatriation, et je m'avouai que la vie sociale est une part importante de la vie. J'eus le sentiment d'un renouveau, que peut-être je n'avais pas souhaité, mais qui m'était bien agréable. Il me parut que, selon la formule à la mode, « tout s'arrangeait ». J'avais été bien sot de croire que les anciennes, les strictes lois de l'honneur pussent rester en vigueur dans l'état présent de la société : je compris enfin, comme je vous l'écrivais dans ma première lettre, qu'aujourd'hui « on n'est plus déshonoré qu'à temps ». J'avais purgé ma peine, je revenais, le monde me faisait accueil en souriant. Je ne boudais pas, je profitais de ses excellentes dispositions ; mais je trouvais mes contemporains bien veules ; et je renonçais à la misanthropie, mais non pas au mépris de l'humanité. Je me montrai dans les lieux publics, au théâtre, je réclamai mes services de premières, je revis mon nom cité dans les journaux sans nul commentaire malveillant. Je savourai toutes les joies de l'impudence et de l'arrogance.

Vous savez qu'elles ne me suffisent point. Du moment que je recommençais de vivre, je recommençais d'aimer mes amis autant que de mépriser le reste. J'avais rompu toute correspondance avec Serge Nicolaïévitch : je voulus lui faire la surprise de reparaître devant ses yeux tout d'un coup. Je

me rendis à l'hôtel Yashvine : l'hôtel avait changé de locataire, et j'appris que la princesse était retournée s'établir à Pétersbourg, où l'avait suivie le prince Serge. J'en eus beaucoup de peine, et je désirai si vivement de revoir mon ancien élève dans le plus bref délai que je pensai partir impromptu pour la Russie. Mais l'idée seule m'en fatigua, et je constatai que j'étais en train de perdre ma faculté de déplacement.

Pour la première fois peut-être de ma vie, la solitude me parut mélancolique ; et je pensai enfin à Euphorion qui était dans une école anglaise près d'Oxford. J'eus l'idée de le rappeler : je ne fus pas bien sûr que j'en avais le désir. Mon étrange rancune subsistait. Mais ce sentiment ne me parut point justifiable, et je ne m'autorisai point à y persévérer. J'arrangeai une pièce de mon appartement en chambre à coucher; j'y fis une dépense excessive, j'y voulus mettre tout ce qu'un jeune homme peut souhaiter de confortable et de luxe. Quand tout fut prêt, j'écrivis à mon fils que je l'attendais, et je fus au moins impatient de sa venue. Je me faisais la leçon, je me représentais combien il serait gêné de se trouver mon fils du jour au lendemain, après n'avoir eu avec moi que des relations d'obligé à bienfaiteur. Je me disais qu'il ne devait rien comprendre à mes façons, que maintenant il faudrait me mettre à sa

portée, lui ouvrir mon cœur tout de suite, dissiper ses justes préventions.

C'est moi qui fus décontenancé lorsque nous nous trouvâmes en présence. Il était si grand, si fort, qu'il paraissait vingt ans plutôt que dix-sept. Il était toujours beau — et toujours étranger ; il avait subi toutefois une métamorphose que jamais je n'aurais préjugée possible : l'enfant méridional était devenu un adolescent du nord, son éducation anglaise l'avait naturalisé anglais. Et d'abord cela me mit de mauvaise humeur : puisqu'il faisait tant que changer de physionomie, il aurait bien pu s'en tenir à la française.

Mais ses allures, plus caractéristiques encore que la beauté de son visage, m'imposaient. Il était dépourvu entièrement de ce savoir-faire, de cette autorité mondaine et de cette coquetterie des enfants gâtés, que je hais tant chez les nôtres. Il n'avait aucun aplomb ni aucun embarras. L'aisance et l'harmonie de ses gestes me démontrèrent à sa première vue l'heureuse influence d'une éducation sportive sur le moral. Il était conscient de sa force, hardi et timide. Sa gaucherie était sa seule grâce. Il rougissait, mais il ne baissait jamais les yeux : on lui avait appris à regarder en face. Il était franc, candide, honnête, de cette honnêteté qui se voit ; jamais je n'avais senti si vivement le devoir de respecter l'enfance. Devant lui

j'étais gêné, honteux, presque éperdu, je respirais mal, comme on respire mal d'abord l'air pur et léger des montagnes, lorsqu'on s'est accoutumé trop longtemps à l'air empesté des villes.

Sa poignée de main me fit mal, comme autrefois celle de Serge Nicolaïévitch, et je lui sus gré de m'avoir rappelé ce souvenir; mais quelle différence entre eux! Comme il était plus simple que Serge, moins tourmenté de philosophie! Il n'avait reçu que des leçons de choses, on lui avait enseigné la valeur positive des faits, et peut-être l'inutilité de la critique. Moi qui me flattais d'avoir agacé son intelligence, suscité ses méditations précoces par la bizarrerie de ma conduite à son égard, par ma bonté, par mon indifférence, par cette adoption suivie d'un abandon inexplicable! Maintenant, je voyais bien qu'il n'avait jamais dû rêver à ces choses — ni rêver à rien. Il pensait, dans la proportion où, sans doute, il est normal de penser, c'est-à-dire assez peu. Il avait toujours très convenablement travaillé; ses notes, que l'on m'envoyait régulièrement, étaient satisfaisantes; il devait être instruit, intelligent : ce n'était pas un intellectuel. Je ne sais pas si j'avais souhaité un intellectuel, mais j'aurais voulu qu'il ne fût pas si différent de moi.

Cette première journée se traîna pour moi lamentablement. Je ne le quittai pas une minute. Je l'em-

menai dîner, puis au théâtre. Il s'amusa fort, il causait gaîment, mais d'un ton qui n'était pas familier à mon oreille. En rentrant, j'aurais voulu qu'il m'ouvrît son cœur un peu mieux, qu'il se plaignît, qu'il me reprochât de l'avoir rendu malheureux longtemps, pour me permettre de lui demander pardon, de lui affirmer ma bonne volonté d'être désormais vraiment son père : mais il n'y avait qu'à le regarder pour voir que les scènes de ce genre n'étaient pas possibles avec lui. Nos chambres étaient contiguës, la porte ouverte; et ce voisinage, cette camaraderie me montra, mieux que tout, l'illusoire d'une paternité, que rèndait déjà peu vraisemblable la trop faible différence de nos âges.

Je me mis au lit le cœur saignant... Je ne m'attendais pas à être guéri si vite de cette suprême blessure. Mais la santé est peut-être plus contagieuse encore que la maladie : dans le mystère nocturne, le charme de cette vie neuve et ardente qui sommeillait à mon côté commença d'opérer sur moi. Lorsque j'entendis, au lieu de l'absolu silence où ma solitude m'avait accoutumé, la respiration égale d'Euphorion endormi, je sentis un contentement, qui n'était pas cette tendresse tumultueuse que peut-être j'avais désirée, mais qui m'emplissait le cœur bien davantage et le pénétrait plus profondément. Mon cœur n'était pas seul

influencé. Tout mon être se rafraîchissait au souffle d'un renouveau plus puissant que celui de la saison printanière, plus sacré parce qu'il émanait d'une jeunesse vivante, du frisson d'une plante humaine.

Alors, comme le poète prête sa voix aux objets inanimés qui l'émeuvent, je prêtai la mienne à cette conscience obscure, vivante mais plus végétative que moi, qui ne savait pas aussi subtilement sentir ni s'exprimer. Et j'imaginai qu'Euphorion me disait :

« Tu ne m'aimes pas encore, et, pour les dissemblances que tu aperçois entre nous, tu ne te sens pas mon père, tu ne me reconnais pas ton fils. Tous les fils pourtant sont ainsi dissemblables de leur père, et il n'est pas un père qui ne souffre de ne pas se reconnaître ni se comprendre en celui qui lui succèdera. Mais à quoi te sert la supériorité de ton esprit, si tu te révoltes comme le commun des pères contre ce malentendu qui est fatal? Tu prétends dominer la vie, et tu serais à la merci de ta sensibilité brute! Ton cœur est bien vulgaire s'il ne réussit pas à s'ouvrir pour moi. C'est justement parce que je suis à tes yeux l'inconnu, l'inintelligible, l'étranger, que je porte le signe d'être ton fils et que tu dois m'aimer comme tel. Sinon, tu n'es que la souche stérile où s'achève une végétation épuisée, et le passé peut aboutir en toi, mais tu ne portes pas l'avenir. »

Ces paroles que j'inventais moi-même et que je m'adressais au nom d'un autre, me donnaient une joie singulière faite d'espérance infinie en même temps que de définitif renoncement. Je me glissai hors de mon lit, j'allai voir dormir celui que j'avais élu pour mon fils. Et je me consolai de tous les déboires, de toutes les douleurs — de la mort, en regardant ce qu'il y a de plus beau et de plus réconfortant au monde : un être jeune, gage de l'éternité des existences, comme chaque aurore nouvelle est le gage de l'éternelle lumière et du temps illimité.

FIN

TABLE

SAINT-DENIS
IMPRIMERIE H. BOUILLANT
20, RUE DE PARIS, 20

ABEL HERMANT

Mémoires pour servir à l'histoire de la Société

CONFESSION
d'un homme d'aujourd'hui

Deuxième édition



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1904

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, Chaussée d'Antin, 50

OUVRAGES DE ABEL HERMANT

Monsieur Rabosson (L'ÉDUCATION UNIVERSITAIRE). . . . 1 vol.
Le Disciple aimé . . . . 1 vol.
Le Cavalier Miserey (Illustrations de JEANNIOT, gravées sur bois par G. LEMOINE) . . . . 1 vol.
Nathalie Madoré . . . . 1 vol.
La Surintendante . . . . 1 vol.
Cœurs à part. 1 vol.
Amour de tête . . . . 1 vol.
Serge. . . . . 1 vol.
Ermeline . . . . 1 vol.
Le Frisson de Paris. . . . . 1 vol.
Les Transatlantiques . . . . 1 vol.
Cœurs privilégiés. . . . . 1 vol.

SCÈNES DE LA VIE DES COURS ET DES AMBASSADES

1 — **La Carrière** . . . . 1 vol.
2 — **Le Sceptre**. . . . . 1 vol.
3 — **Le Char de l'État** . . . . 1 vol.

MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ

Les Confidences d'une Aïeule (Illustrations de LOUIS MORIN) . . . . 1 vol.
Souvenirs du Vicomte de Courpière, par un témoin. . 1 vol
Confession d'un enfant d'hier. . . . . 1 vol
Confession d'un homme d'aujourd'hui. . . . . 1 vo

Dans la Petite Collection OLLENDORFF illustrée, à 2 fr. le volu
Eddy et Paddy, avec 36 dessins de J.-E. BLANCHE.

Discours (*Alphonse Daudet — Alexandre Dumas — Emile Zola — H. de Balzac — Arsène Houssaye*) . . . . . . 1 v

THÉATRE

La Meute, pièce en 4 actes. . . . . 1 v
THÉATRE DES DEUX - MONDES (**La Carrière — Les Transatlantiques**) . . . . 1 v
La Philippine, comédie en 1 acte 1
Le Faubourg, comédie en 4 actes 1
L'Empreinte, pièce en 3 actes. 1
Sylvie ou la Curieuse d'Amour, comédie en 4 actes. . 1

8421. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie.

